



## BULLETIN de LIAISON des ANCIENS de L'ATHÉNÉE

### Sommaire

Préambule	1
Mersch Jos : Historique de l'AAA	3
AAA : Journées des Anciens	19
AAA : Publications	83
L'année 1517	94
Mersch Jos : la Madone de Stalingrad	95
L'année 1817	100
Mersch Jos : Auguste Dutreux	111
Emmel Fernand : Henri Jean Népomucène Crantz	123
AAA : Présence sur la toile	136
Mersch Jos : Sur un cas de . . .	139
Emmel Fernand : Recker, der Viehdieb	141
Emmel Fernand : Ein gewesener Soldat	145
Nicolas Theis	149



**Chère Ancienne,  
Cher Ancien,**

Il est enfin là, le n°36 du Bulletin de liaison des Anciens de l'Athénée, ...  
après 3 années, nous y sommes enfin arrivés.

Probablement ce sera le dernier. Comment cela s'est-il fait?

En premier lieu, il faut dire que notre association a évolué dans un sens moins favorable en ce qui concerne nos possibilités de publication d'un tel périodique.

Malheureusement cela ne fait que refléter les difficultés que rencontrent la plupart des journaux et autres publications imprimées. Comme d'autres associations aussi, la nôtre accuse une baisse de ses adhérents. Si, dans le passé, le nombre de nos membres tournait autour de 900 cotisants, le bilan de l'année passée, présenté par notre trésorier Jos Faber, ne relevait plus que 294 membres payants. [201 en 2016] Il est facile de calculer le recul de nos recettes annuelles en dramatique régression.

De plus, depuis une dizaine d'années, l'Athénée publie des Annales relatant la vie et les multiples activités annuelles du Lycée. Or notre association, depuis le début de son existence, s'était engagée à soutenir pécuniairement (entre autres) notre école et contribuait ainsi avec une somme de 2.000.- € à la production de cette nouvelle publication. L'état de nos recettes ne permet pas de remplir suffisamment notre engagement. Car il ne faut pas oublier les dépenses courantes parmi lesquelles figurent les prix d'encouragement aux élèves des sections scientifiques.

L'évolution que nous venons d'esquisser n'a pas manqué d'inquiéter l'équipe qui élaborait notre Bulletin. L'objectif principal de cette publication portant essentiellement sur l'aspect feuille de liaison, était, depuis le début, de servir de trait d'union entre les anciens élèves des différentes générations, souci essentiel des collaborateurs de notre Bulletin. En conséquence, le cercle restreint de ceux qui s'y consacraient corps et âme, Fernand Emmel, Gilbert Maurer et Jos Mersch, se sont mis d'accord pour financer de leur poche ce bulletin n°36. Pour eux, le vieil adage «scripta manent» garde toute sa valeur. Ils ne voulaient pas courir le risque que l'Association des Anciens de l'Athénée ne laisse plus de traces parmi ses adhérents. Pour eux le courant contemporain du tout « internet » n'est pas une alternative. Pour exemple la «home page» de notre association en est déjà à son 3e site internet. Autant pour la pérennité de l'internet! [anciens.al.lu]

En conclusion, nous espérons, chers amis Anciens, que le présent bulletin trouvera votre approbation et suscitera un mouvement qui permettra de faire en sorte qu'il ne sera pas le dernier.

maugi



Editeurs / Responsables d'édition:

Fernand Emmel, Gilbert Maurer, Jos Mersch  
[février 2018]

# ASSOCIATION DES ANCIENS DE L'ATHÉNÉE

## La vie associative

Notre éminent voisin messin Jean Marie Pelt, auteur de tant d'ouvrages passionnants, trouve dans l'atavisme du genre humain deux tendances nettement opposées: la première, copie conforme de la matière et de l'antimatière contraignant les hommes à se bagarrer continuellement entre eux, la seconde qu'il désigne sous le nom d'«associativité» favorise une vie et des activités en groupes harmonieux à la recherche de buts communs selon l'adage de Pascal que «le tout est plus que la somme des parties».

Dans un volumineux travail, le psychologue canadien Steven Pinker (*Die andere Geschichte der Menschheit*, S. Fischer-Verlag) démontre clairement, statistiques à l'appui, que contrairement aux apparences, la violence entre humains a nettement régressé. Qui l'eût cru? Pourtant, les chiffres avancés par Pinker le montrent de manière évidente.

Dès leurs premiers pas en tant qu'êtres humains, nos ancêtres se rendaient compte que l'union faisait la force sans en tirer les conclusions qui s'imposaient. Ils torturaient sans vergogne, ils aveuglaient leurs adversaires en crevant leurs globes oculaires, arrachaient leur langue et les trucidait plus ou moins lentement par des méthodes d'un cynisme inimaginable.

L'église catholique, à l'instar des douze apôtres de Jésus, avait créé des communautés religieuses à visées sociale, éducative et spirituelle. A l'époque de l'industrialisation, les gens opprimés, mais plus éclairés prenaient conscience de l'intérêt de s'associer. Des syndicats encore embryonnaires proclamaient les droits et les revendications sociales des salariés, qui se retrouvaient dans des associations sportives leur permettant de bouger à l'air libre et de profiter des rayons du soleil. Ils se rencontraient pour élever leurs animaux de basse-cour, en référence à Henri IV, «la poule au pot le dimanche», pour cultiver leur coin de terre, pour aménager leur humble foyer leur offrant une intimité familiale. La fédération des organisations locales leur donnait plus de poids, donc plus d'efficacité.

## Pourquoi l'Association des Anciens de l'Athénée?

Au cours de la deuxième moitié du vingtième siècle, une vague de nostalgie déferla sur l'Europe Occidentale. Des «Amis de l'Histoire» virent le jour dans nombre de localités, les anciens des quartiers se rencontrèrent, on collectionnait des souvenirs, des outils des temps passés, des photos, même quelques films d'amateurs refirent surface.

L'idée naquit que les anciens de l'Athénée se retrouvent, notre école n'avait-elle pas toujours fait preuve d'un esprit pionnier? Elle est porteur d'une tradition quatre fois centenaire: noblesse oblige!

Deux suggestions étaient notre intention de créer une association d'anciens. Elles nous venaient en majeure partie des Etats Unis d'Amérique dont l'influence était omniprésente à ce moment. Dans le vaste vivier, où nageaient tant d'anciens et

de moins anciens, bien formés, riches souvent d'une large expérience, avides d'activités à leur mesure, ceux désireux de choisir des collaborateurs ou des associés trouveraient des candidats valables pour peaufiner ou élargir une entreprise culturelle, sociale, industrielle, économique ou autre.

Par nos lectures et par des témoignages oculaires, nous connaissions l'impact de la société civile nord-américaine sur le fonctionnement des écoles. Bien conscients que notre modèle scolaire géré par l'Etat, interdisait toute immixtion, nous pensions qu'une association d'anciens ferait effet en soumettant des idées, des propositions tout en y ajoutant un soutien intellectuel et matériel ponctuel, comme appoint aux activités de l'école. En résumé, l'Association des Anciens se voyait une vocation conviviale, collégiale et de mécénat envers ses membres et envers l'école.

### **Comment bâtir l'Association des Anciens de l'Athénée?**

Le temps des baguettes magiques, s'il a vraiment existé, est bien révolu. Il fallait donc se résigner à employer des méthodes plus terre à terre pour recruter un noyau d'anciens. Une propagande de bouche à oreille portait des fruits de qualité mais en quantité restreinte. Des manifestations conviviales et culturelles allaient inspirer quelques lignes dans l'un ou l'autre quotidien. En se promenant, on échangeait des souvenirs, on évoquait les marottes de nos professeurs, on égrenait les noms de copains, surtout de ceux qui avaient fait carrière, de ceux qu'on pourrait contacter en leur proposant de devenir membres. Mais déjà la deuxième sortie eut lieu sous une pluie battante: quelques-uns s'installèrent dans un bistrot, un autre attendait patiemment dans sa voiture une éclaircie qui ne venait pas, les plus courageux, après avoir parcouru le circuit à vive allure, allèrent vite se changer, pour assister aux agapes. Décision fut prise de combiner dorénavant la visite d'un site intéressant avec une promenade ce qui permettait, suivant le temps dont Saint Pierre nous gratifiait, de raccourcir ou d'allonger l'un ou l'autre volet de notre sortie.



Une manifestation culturelle allait «crever l'écran». Qui était cet ancien qui avait rêvé d'un concert de piano à quatre mains? La décision fut prise. Adrien Meisch, à ce moment ambassadeur à Bonn en fut enthousiasmé, rapidement, il contacta son ami Carlo Gruber. Encore fallait-il louer, transférer, assurer un piano à queue du Conservatoire de Musique tout proche, mais la caisse de la jeune Association des

Anciens était exsangue, comme l'est une majorité de celles des organisations culturelles, maladie chronique insensible apparemment à toutes les thérapeutiques. Tout s'arrangea. Nous attendions la soirée le cœur serré. Le concert fut sublime, le public à la Salle des Fêtes nombreux et emballé, le succès éclatant. La notoriété des Anciens prit son envol.

Ce n'est pas mon intention de dresser ici une liste exhaustive des sorties ou autres manifestations organisées par l'A.A.A., des plumes plus compétentes s'en chargeront. Je me contenterai des têtes de chapitre essentielles, de quelques exemples et de scènes ou moments surprenants, parfois cocasses.

**Quelques promenades dans la nature.** La forêt aux alentours de Kayl, sa végétation très riche et variée nous a été présentée par le garde-forestier local, très engagé. Le professeur Léopold Reichling, le directeur du Musée d'Histoire Naturelle Norbert Stomp ont attiré notre attention sur les particularités de certains biotopes. Une longue promenade sur les sept collines qui entourent le village de Montech nous a permis d'admirer nombre d'orchidées autochtones. Signalons que les agapes n'eurent pas lieu dans la fameuse Klaus, mais dans un bistrot du patelin. Quelle aubaine que la visite du Parc Neumann à Limpertsberg sous la conduite de son infatigable jardinier Alphonse Hollmann, un mariage entre une sorte de jardin botanique, une collection de sculptures et quelques innovations architecturales.



**De vieilles pierres.** La passion de Jemmy Koltz à expliquer les vestiges de la forteresse de Luxembourg est notoire. Marchant avec des béquilles, suite à un incident heureusement sans gravité, il tenait à nous montrer lui-même les vieilles pierres et à les faire parler. La même passion habitait Raymond Linden, lorsque nous le rencontrâmes aux ardoisières de Martelange et qu'il fustigea l'inertie des autorités responsables qui laissaient dépérir les installations de cette industrie encore florissante récemment. Raymond Frisch, bourgmestre ainsi que Vic Abens grimperent avec nous dans les ruines du château de Vianden. A cet instant, nul n'avait osé penser que, quelques décennies plus tard, de ces «froides pierres» allait naître un joyau pour les touristes et les férus d'histoire. La même remarque concerne la villa romaine de Borg, des vestiges que nous avons essayé de comprendre est né un village d'époque «comme si vous y étiez».

Trois arguments nous incitaient à faire un tour dans les institutions les plus variées: nous rendre compte de leur envergure et de leur fonctionnement, nous faire une idée d'un objet en construction, d'y découvrir certains mécanismes cachés plus tard au public, enfin de nous faire une idée de ce qui était prévu dans le futur.

Romain Schintgen nous présenta la Cour Européenne de Justice en voie d'extension, ses salles prestigieuses, ses bureaux bien aménagés et son système de sécurité sophistiqué.

Nous étions avides de revoir l'Ancien Athénée après sa transformation en Bibliothèque Nationale. Jules Christophory nous fit admirer la richesse et la diversité du matériel disponible et la modernité des méthodes de stockage et de distribution, à nous de nous rappeler les quelques pièces de l'ancienne bibliothèque dans les combles du bâtiment. J'avoue que ce n'est que récemment que je me suis rendu compte de la qualité et de l'esthétique des transformations du vénérable édifice que j'ai fréquenté pendant sept ans. Oserais-je parler de comparaison entre les deux bâtiments lorsque les Anciens ont visité le «Neie Kolléisch»? Entretemps, il a été «désossé» et a fait place à un «Neien neie Kolléisch», les murs extérieurs en sont les seuls vestiges. Nous lui souhaitons «ad multos annos».

Était-ce l'importance que le public en général et nos compatriotes en particulier attachent à leur santé qui incita les Anciens à faire un tour à l'Hôpital du Kirchberg peu de temps avant son entrée en activité, à moins que ce ne fût son architecture moderne?



Un édifice pharaonique, conçu par un architecte de renommée mondiale, voilà ce qu'on annonça en parlant de la Philharmonie. Il fallait bien y jeter un coup d'œil avant son ouverture, avant son inauguration solennelle. Je pris donc contact avec le nouveau et jeune directeur, venu récemment de son Autriche natale. Il se disait content de notre initiative et me demanda de limiter le nombre des visiteurs à une

quarantaine. Je lui fis comprendre que nous ne pratiquions pas d'inscription préalable et qu'il était impensable de faire un choix d'une façon ou d'une autre pour restreindre le nombre des participants. Le directeur ne parut pas convaincu de mon argumentation. A la date prévue, je me rendis donc avec deux amis au lieu de notre rendez-vous pour évaluer le nombre de nos membres, curieux d'inspecter cette fameuse philharmonie. Arrivé à la centaine, je me suis arrêté de compter. Je contactai le directeur Matthias Naske, soucieux de lui faire comprendre que nous étions les otages de son succès. Son large sourire me rassura, il mobilisa une de ses collaboratrices et en deux groupes, dépassant chacun les cinquante têtes, les Anciens se mirent en marche pour explorer et admirer le temple moderne de la musique, joyau architectural. Le Luxembourg est devenu un pays industriel. Passer par les ateliers de production des manufactures n'est pas chose facile pour des raisons d'horaires, de sécurité et d'hygiène. Nous avons pu voir encore une frange de la sidérurgie en visitant les halls désaffectés d'Arbed Dudelange.

Le domaine de l'alimentation a évolué vers une certaine forme d'industrialisation. La vénérable institution qu'est la Pâtisserie Namur nos a reçus. L'éventail de sa production alimentaire s'est élargi ces derniers temps. Notons que cinq Anciens, nés autour de 1920 nous y avaient rejoints: Georges Arnold, Raymond Boever, Titty Jacquemart, André Schwall et Manou Tesch.

Deux firmes nous ont particulièrement impressionnés:

Chez Ceratizit à Mamer, les Anciens étaient époustoufflés par la précision, la qualité et la haute technologie des outils fabriqués et exportés dans de nombreux pays par cette industrie peu connue chez nous. Deux surprises nous attendaient chez Accumalux. Le directeur et le directeur adjoint accompagnaient notre groupe. A la remarque de l'un des participants, qu'il n'avait pas vu d'ouvrier, à part une personne armée d'un balai s'évertuant à ramasser quelques grains de poussière, le directeur fit remarquer que le tout était «tellement automatisé» qu'on n'avait plus besoin d'ouvriers, pourtant qu'on manquait cruellement d'un personnel performant, hautement qualifié pour l'entretien et la réparation des machines, que ce genre de spécialistes était pratiquement introuvable sur le marché du travail. J'ai pu faire remarquer que les deux fils du directeur étaient élèves de l'Athénée, les Ackermann étaient fidèles à notre école depuis quatre générations.





### Intra muros

Ne fallait-il pas avoir un pied à l'intérieur de l'Athénée, appartenir à la communauté scolaire de l'établissement ensemble avec la direction, le corps enseignant, les élèves, - nos futurs membres, - et les parents d'élèves, parfois eux-mêmes des anciens? Certaines de nos manifestations n'attireraient-elles pas les élèves des classes supérieures et ne nous vaudraient-elles pas la bienveillance et l'intérêt du corps professoral? Une paire d'exposés ex cathedra, une paire de lectures d'auteur, dont une avec notre membre Michel Raus au public, clairsemé, nous dissuadèrent de persévérer dans cette direction. Alors une idée lumineuse nous montra le chemin à suivre: l'organisation de tables-rondes en y conviant comme acteurs, dans la mesure du possible, des anciens de l'Athénée. Bon an, mal an, une à deux séances nous valurent un public fourni et intéressé. La première vit Gilbert Trausch diriger de main de maître une réflexion sur l'influence de la presse écrite sur les élections législatives. Ce n'est pas mon propos de dresser une liste exhaustive non plus de nos tables-rondes, je me limiterai à quelques exemples particuliers aux relents bizarres, parfois cocasses.



Le professeur Ed. Wolter présenta un sujet hautement intellectuel et d'actualité: les relations interreligieuses. Les représentants des trois confessions monothéistes du pays y participaient, s'y joignit un Canadien, le Dr Victor Goldbloom, spécialiste en la matière, de passage à Luxembourg. Un public de rêve, certains auditeurs de très haut niveau intervenant à propos. Lors des entretiens préliminaires, le grand-rabbin Bulz demanda avec insistance de ne pas utiliser les termes d'œcuménisme ou œcuménique. Ces mots brûlaient sur certaines langues, mais tous respectèrent le désir du grand-rabbin. Le niveau de la discussion était d'un niveau élevé, le public compétent participait activement.

Nous vivions à une époque où l'agriculture subissait des mutations profondes, d'artisanale, fournissant des produits alimentaires de qualité, mais en quantité réduite, elle évoluait vers une forme d'industrialisation produisant de grandes quantités à des prix capables de défier la concurrence de pays comme les Etats-Unis ou l'Argentine. Nombre de paysans, conscients que leurs entreprises allaient péricliter, fulminaient contre le commissaire Mansholt qu'ils considéraient comme responsable de tous les maux, fossoyeur de leurs des petites et moyennes entreprises choyées

pendant des générations par leurs aïeuls. Nous assistions donc au crépus-cule de l'agriculture classique et à la naissance de méthodes nouvelles. Norbert Feltgen, directeur du Lycée Technique Agricole était tout désigné pour diriger les débats d'une table ronde rassemblant des représentants des différentes tendances au sein de la profession, dont un jeune fêru d'agriculture biologique, sujet encore très peu connu à ce moment.



Le directeur de l'Athénée m'avait prévenu qu'il avait réservé la salle de biologie pour notre soirée. En cours d'après-midi, il m'informa qu'il s'était ravisé et que notre table ronde se tiendrait à la salle des fêtes. Vers huit heures nous vîmes un flux ininterrompu de jeunes et de moins jeunes envahir la salle, une surprise. J'essayai d'estimer leur nombre, qui se situait autour de trois cents. Enfin les Anciens s'intéressaient-ils aux sujets brûlants du pays. Au premier rang du public j'aperçus Monsieur J.P. Buchler, Ministre de l'Agriculture. Je lançai donc mon introduction lorsque je vis le ministre lever son bras. «Monsieur le Ministre?» «Monsieur le Président, est-ce qu'il serait possible de savoir approximativement combien d'Anciens sont dans la salle?» «Que les Anciens lèvent le bras.» Il y en avait une bonne vingtaine, le reste étaient des agriculteurs. Incontestablement, la table ronde s'avérait être une réussite.



L'Europe restait longtemps un sujet préféré au Luxembourg. Il fallait donc en parler, essayer d'en dresser un bilan et proposer des perspectives. Jim Cloos, chef de cabinet du président Santer nous semblait être l'homme idéal pour diriger les discussions, à ses côtés l'ancien ambassadeur du Luxembourg à Londres et une paire d'économistes chevronnés. L'auditoire, une bonne centaine de personnes, parmi lesquelles je remarquai des «Européens» de nationalités diverses, participait intensément aux débats. Après la fin de la soirée, l'épouse francophone d'un ambassadeur luxembourgeois me reprocha vertement que l'invitation avait bien été rédigée en français, mais que l'ensemble des questions et réponses s'était déroulé en luxembourgeois, ce qui lui avait fait perdre son temps. Je rétorquai que la langue habituelle de nos tables rondes était bien le luxembourgeois. Notre ami Georges Als, qui avait assisté de loin à la scène me consola en disant: «T'en fais pas, l'épouse d'un ambassadeur luxembourgeois est censée comprendre la langue du pays que représente son mari!»

Une dizaine d'années plus tard l'Europe s'évertuait à honorer la mémoire de ses fondateurs, qu'on appelait les «pères de l'Europe». Pour le Luxembourg c'était en première ligne Robert Schuman, né à Evrange, ayant grandi à Clausen, qu'il s'agissait de mettre en évidence. Pour ceux qui l'ignoraient encore, Robert Schuman est ancien de l'Athénée, même si un autre lycée porte son nom.

C'est par hasard que j'appris que Hans-August Lücker, vice-président du parlement européen avait monté une exposition sur les Pères de l'Europe, qu'il aimait la promener aux quatre coins du continent, qu'il avait des accointances au Luxembourg. Je l'ai rencontré un dimanche «entre la poire et le fromage» chez les Schuman, cousins de l'homme politique, dans leur ferme à Hellange. J'exposai brièvement la nature de l'Association des Anciens de l'Athénée et le projet d'une exposition sur les Pères de l'Europe, introduite par une table ronde sur ce sujet. Sans hésiter, Hans-August me donna son accord, mais il me fit remarquer que Schuman avait dû refaire sa «Première» à Metz parce qu'à Luxembourg on n'enseignait pas le grec ancien, ce que je contestai. Il ne voulait pas en démordre.



Le lendemain, je m'en ouvris au directeur Haag qui fit chercher un bulletin de «Première» de Schuman et le photocopier. J'avais raison. Qu'il me soit permis de signaler que le futur Père de l'Europe avait de très bonnes notes dans toutes les branches, allant du grec ancien aux sciences, mais qu'il était mauvais en éducation physique. Quelque temps plus tard je me rendis à Bonn pour voir l'exposition et peaufiner les détails de la soirée inaugurale. Je remis le bulletin à Lücker qui en prit connaissance et l'intégra sans rechigner dans son exposition.

**GYMNASE** (26 élèves)  
I. CLASSE section B.

*Chausse Robert & Chauvin*

ANNEE 190...-190...	1 <sup>er</sup> TRIMESTRE		2 <sup>e</sup> TRIMESTRE		3 <sup>e</sup> TRIMESTRE	
	N	Points	N	Points	N	Points
Langue officielle	1	25	1	25	1	25
Langue étrangère	2	4	2	45	2	44
Langue française	2	48	2	48	2	46
Langue latine	2	50	2	50	2	55
Langue grecque	2	45	2	48	2	42
Mathématiques	2	48	2	49	2	48
Histoire et Géographie	2	50	2	50	2	50
Histoire naturelle						
Physique	1	44	2	48	2	42
Chimie						
Langue anglaise						
Arts	2		2			
Musique vocale						
Éducation physique						
Matériel des élèves	227		238		238	
Matériel des parents	188		581		577	
Chauv. absent à la fin de l'année	1					
Nombre des élèves qui ont travaillé	22		20		20	
Éléves	présents					
Parents	présents					

**OBSERVATIONS.**

Entre-temps j'avais réussi à joindre Gaston Thorn qui prenait quelques semaines de repos en Espagne. Il me promit que pour la date fatidique de l'exposition-table-ronde il serait à Luxembourg, qu'en tant qu'ancien il se ferait un plaisir d'y participer et de prendre la parole. Lorsque ce fut son tour d'intervenir, il saisit le microphone, se promena dans le public et raconta des souvenirs et des anecdotes du temps de ses activités au sein des instances européennes. A peine la soirée terminée, plusieurs auditeurs me demandèrent si les débats n'avaient pas été enregistrés. C'était le cas et un de nos membres m'avait offert et promis la collaboration de sa secrétaire particulièrement douée pour transcrire des textes, travail fastidieux. Je le remerciai chaleureusement de son offre, la cassette lui fut remise, le

temps passa, à plusieurs reprises je demandai ce qu'il en était advenu lorsqu'il m'avoua qu'elle avait été perdue. Comment? Pourquoi?

L'idée faisait la ronde avec persistance de créer une équipe de football professionnelle. Cela posait nombre de questions. Une table ronde pourrait apporter quelques éclaircissements. Quelques jours avant la date fixée, j'appris que des pressions avaient été exercées sur les conférenciers prévus de ne pas venir à la table ronde. Par le même chemin qui m'avait renseigné, je fis savoir que nous vivions dans une société démocratique où chaque citoyen pouvait s'exprimer, que nous tenions à une discussion objective et que du choc des idées jaillissait la lumière. La table ronde fut un succès: elle était dirigée par Gaston Roderes, y participaient Pilo Fonck, Norbert Konter, Laurent Schonkert, Léo Letsch était empêché par un incident de santé. Le monde footballistique était bien représenté, Paul Philippe, président de la F.L.F., ancien joueur et entraîneur, nous avait honorés de sa présence.



Un dernière table ronde traitait du bénévolat, elle était minutieusement préparée et dirigée de main de maître par le regretté Mill Majerus. Le public était clairsemé. Notre conclusion fut qu'il était temps d'arrêter.



Encore faut-il garder le contact avec nos membres harassés par une semaine stressante, attirés par d'autres activités ou qui se vautrent dans un repos réparateur. Pourquoi ne pas sortir de temps à autre un bulletin, une ou deux fois par an, sa lecture pourrait meubler la mi-temps d'un match de foot à ne pas louper à la télé. Les sujets présentés sont variés: quelques nouvelles de notre école, quelques souvenirs d'anciens, des évocations d'événements, de personnages trop peu connus, oubliés, au caractère truculent. Honorer la mémoire d'Anciens qui par leurs activités diverses ont «fait» le Luxembourg, chacun à sa place, comme chef d'entreprise, fonctionnaire, théologien, enseignant, médecin. Au départ le bulletin comptait seize pages, actuellement le texte et les photos en remplissent quatre-vingt-seize. Lors de la sortie du premier fascicule, des amis sincères nous demandèrent s'il y aurait un numéro deux et même un numéro trois, entretemps le numéro trente-cinq a vu le jour.

Au fil des années, les Anciens ont édité trois livres: *Athenei discipuli meminerunt*, *Athenaeum Wohnort und Schule* (Paul Diederich), *Kolléischsjongen am Krich*. Un quatrième tome est en préparation. *Scripta manent!*

### **Les Anciens au diapason des élèves**

Peut-être direz-vous, chères lectrices et chers lecteurs, que l'A.A.A. ressemble à s'y méprendre, à un club d'intellectuels vieillissants tentant de meubler leurs loisirs par des activités variées d'un certain niveau. L'association a prévu dès sa création d'offrir «un soutien intellectuel et matériel ponctuel d'appoint aux activités de l'école en faveur des élèves.» Dans ce contexte, nous avons veillé à ne pas froisser certaines susceptibilités et surtout de ne pas donner l'impression de marcher sur les plates-bandes de la direction, des enseignants ou des parents d'élèves. D'ailleurs, au cours des années, nos relations avec cette organisation sont passées par des phases cordiales, coopératives et parfois distantes et insignifiantes.

«Kolléisch in Concert» aidant, des relations amicales se sont établies avec la section musicale. Pendant plusieurs années consécutives, nous lui avons offert des

instruments de musique considérés comme utiles et dont l'engagement financier correspondait à nos humbles moyens. Plus tard, durant une paire d'années, nous avons fait enregistrer et éditer une partie de Kolléisch in Concert. La vente en commun apporta un pécule appréciable aux organisateurs.

A la fin de l'année scolaire, des instituts financiers et des ambassades offrent des prix aux meilleurs élèves en général ou dans la langue qu'ils représentent. Les élèves méritants des sciences partent bredouilles. A l'occasion de la remise des prix, les Anciens remettent aux majors de seconde en sciences des bons de livres alternative-ment d'une année à l'autre pour leur succès en biologie, en chimie ou en physique.

L'informatique frappant de plus en plus vigoureusement aux portes des écoles, l'occasion se présenta aux Anciens d'acquérir des ordinateurs de qualité à des conditions avantageuses et de cette façon ils ont doté le nouveau service de machines encore convoitées à l'époque.



### **La bibliothèque**

Dans une salle voisine du bureau du directeur, sur des étagères, des livres en partie marqués par l'usure attendaient d'être distribués pendant les récréations par quelques professeurs bénévoles aux élèves avides de lecture. Emile Haag, directeur adjoint, trouvait cet état des choses incompatible avec les exigences d'une école moderne. Dessiner un projet d'autocollant sur la lecture devint le sujet d'un concours entre élèves. Le document gagnant signé Negretti en main, Haag suggéra aux Anciens de prendre en charge l'édition de l'autocollant que les élèves de leur côté diffuseraient dans leur entourage à un prix modique. Je trouvai un imprimeur qui «me fit un prix». Plusieurs samedis de suite, je passais à l'Athénée emportant dans ma serviette de grandes enveloppes contenant les recettes de la semaine, et je meublai mes soirées de fin de semaine à compter, trier et noter les rentrées. Entre-temps, un père d'élèves protesta dans la presse contre notre action. L'idée de stopper la vente se fit jour, ce que je refusai net. Plus tard, ce père incompréhensif changea d'avis et devint un adepte fervent de l'Association des Anciens, convaincu par la réussite brillante de ses fils dans des universités étrangères. La campagne «autocollant» avait rapporté plus de trois cent mille francs. Un banquier de la place, informé par la direction, y ajouta spontanément la même somme, de sorte que l'Athénée disposait de plus de six cent mille francs pour l'achat de livres.

Encouragés par ce succès, nous avons sollicité le soutien d'Anciens, actifs dans des milieux financiers favorables, en leur demandant de verser une obole sur un compte intitulé «Livres de référence» destiné à l'acquisition d'ouvrages de qualité, traitant des sujets importants de manière exhaustive. Surprise! Plus d'un million de francs atterrirent sur ce compte. Lorsque je présentai le chèque au directeur Folmer, il refusa d'y croire, pensant à une blague. J'ai dû faire appel au professeur Alain Meyer pour témoigner de la réalité et du sérieux de l'affaire.

Fort de ces données, Haag en référa au Ministre de l'Education Nationale Marc Fischbach qui décida de transformer la bibliothèque et deux autres salles en une bibliothèque digne de ce nom. Le nouvel ensemble, merveilleusement conçu, devint le joyau de l'Athénée que tout visiteur avait l'obligation d'admirer. Le directeur Salentiny décida d'y attacher le nom de son prédécesseur Emile Haag.

Le ministre eut l'excellente idée de doter la nouvelle bibliothèque d'un poste de bibliothécaire. Sans tergiversations le poste échut à Monique Gredt, arrière-arrière-petite-fille de Nic Gredt, ancien directeur de l'Athénée et encore maintenant connu comme auteur du «Sagenschatz des Luxemburger Landes». Avec application et clairvoyance, Monique mit en place toute une installation qui fonctionnait à merveille: fichier, coin de presse, service de prêt, etc. à la satisfaction de la direction, du corps enseignant et des élèves. Après des années de bons et loyaux services, elle quitta son travail pour se consacrer à sa famille.



Sa successeure continuait le travail dans le même esprit et avec le même engagement. Survint un épisode qu'il est peut-être amusant de raconter dans le détail. La bibliothécaire commanda une série de livres de la Pléiade, coût cinquante et un mille francs. Le libraire concerné lui conseilla de verser l'argent tout de suite, ce qui permettrait une livraison plus rapide, ce qu'elle fit. En parcourant le journal quelques jours plus tard, elle buta sur l'annonce de la faillite de la librairie. Paniquée, elle fondit en larmes et se précipita au bureau du directeur Haag. Celui-ci examina la coupure de journal et son attention fut attirée par une notice en bas de page: «pour tout renseignement s'adresser à Monsieur Charles Unsen». Sans hésiter, il appela le numéro téléphonique indiqué. Sur sa demande, Madame Unsen alla chercher son mari, occupé au fond de son jardin. Après avoir écouté les doléances du directeur, Unsen répliqua: « Dêi Sue kënnt Dier an d'Haascht schreiwen, Här Direkter». «Inconcevable, il doit y avoir une solution». «Achetez toute la librairie». «L'Athénée

n'a pas d'argent et n'a pas le droit d'en posséder». «Alors, demandez à l'association des Anciens de l'Athénée de l'acheter à votre place». Qu'il me soit permis d'intercaler deux remarques: Charles Unsen et moi sommes originaires de la même commune, nous étions donc copains d'enfance. Le fils de Charles est ancien élève de notre école. «Monsieur le directeur, dites au président des Anciens de me téléphoner à huit heures». Mon aîné d'une paire d'années, Charles était enrôlé de force, réfractaire, maquisard, il est entré dans la gendarmerie, après sa retraite au rang d'adjudant-chef, il a meublé son temps libre avec du jardinage et de temps à autre comme crieur lors d'une vente aux enchères. Après de brèves explications, il me dit: «Donc, à quinze heures tu seras à la librairie, surtout n'oublie pas le chèque». «Mais Charles, le coût, l'argent ...». «Tu verras». Même un lieutenant en premier de réserve ne contredit pas un adjudant-chef. A quinze heures, avec le directeur Haag, j'étais à la librairie. Charles nous montra les livres, le mobilier, les volumes de la Pléiade y étaient en bonne place. «Maintenant, tiens-toi tranquille, lorsque je te jetterai un regard, tu énonceras le montant suivant». Puis il monta sur un escabeau et énonça les conditions de la vente: le tout est vendu en bloc, payable tout de suite et les lieux doivent être vidés endéans les quarante-huit heures. Protestations dans le public. «C'est comme ça et il n'y a pas à tortiller», rétorqua Charles, et il ajouta: «La vente est ouverte!» Un client offrit quatre-vingt mille francs, les chiffres se suivirent à un rythme de plus en plus lent. Charles ne regarda pas de mon côté, m'avait-il oublié? Certainement. Cent cinq mille, cria quelqu'un, longue pause. «Et d'un» articula Charles. «Cent dix mille» prononça une voix, encore une pause. «Et d'un , et de deux!» cria Charles en regardant furtivement vers moi. «Cent quinze mille» ma bouche était sèche, ma voix pourtant audible. «Et de trois, adjudgé» conclut le crieur, la mine contente. Puis-je ajouter que le mobilier et les livres avaient une valeur multiple de la somme engagée. C'était la seule fois de ma vie que j'ai assisté à une vente aux enchères.



Stockage du butin dans un garage sous l'Aula

Vint alors l'époque des pin's. Nombre d'associations se faisaient connaître et grappillaient quelque fric en offrant à la vente autour d'eux ces œuvres d'art portant leur nom et leur emblème. Nous demandâmes à Madame Marie-France Philips, professeur d'enseignement artistique, de concevoir la maquette d'un pin's. Sujet: le hibou. Le projet soumis nous parut élégant, cinq mille exemplaires, made in China, nous parvinrent. Ensemble avec les élèves, nous écoulâmes la totalité disponible.



## Le Choix des Métiers

Longtemps les métiers se transmettaient de père en fils. C'était le cas dans l'agriculture, l'artisanat, souvent aussi dans l'administration, la jurisprudence, en médecine. Certains métiers restaient difficiles à atteindre, leurs études étant longues et donc onéreuses, la carrière ecclésiastique s'ouvrait plus facilement. Le nombre des bacheliers augmentait assez rapidement, tandis que les successions automatiques battaient de l'aile. Alors, fréquemment les parents orientaient leurs enfants, mais selon quel critère? A ce sujet, on raconte l'histoire d'une dame qui un samedi en fin de matinée arriva à la Banque Générale pour une petite affaire. Elle était reçue par un employé au verbe bref qui ne cessait de regarder la montre. Survint un monsieur porteur d'une valise. Le sous-chef de bureau se précipita le saluant avec déférence, le chef de bureau bondit de son fauteuil et lui présenta ses respects. Le monsieur ouvrit sa valise sur le comptoir et on vit dégringoler une flopée de billets de cent, de cinquante et de vingt francs. L'équipe de la banque, bien que midi vienne de sonner, s'évertuait à trier, compter, noter, tout en lançant des regards déférents au porteur de la valise, qui n'était autre que le docteur Norbert Pauly, chirurgien de renom. La dame quitta la banque sur la pointe des pieds, jurant par tous les dieux que son fils serait chirurgien. L'a-t-il été? L'histoire ne le dit pas.

Lors d'un entretien avec la direction de l'Athénée, les Anciens décidèrent de prendre à bras le corps le problème du choix des métiers. Qui est mieux placé qu'un ancien pour renseigner et conseiller les jeunes sur les multiples aspects d'une profession qu'ils ont apprise et vécue pendant plus ou moins longtemps?



Après mûres réflexions et des discussions approfondies, nous avons décidé d'offrir aux élèves de troisième et de seconde réunis trois volets de prestations. Le matin précédant les vacances de Noël eurent lieu les «ateliers d'orientation». Des professionnels expérimentés en activité se groupaient selon les différents sujets afin d'exposer aux élèves le déroulement des études et leur durée, le vécu de la profession avec les exigences, les possibilités, les satisfactions éventuelles, enfin une vue

sur l'avenir de la carrière. Chaque participant exposait ces thèmes très succinctement. Après avoir entendu les différents spécialistes, c'était aux élèves de poser des questions, dont certaines étaient réfléchies, d'autres plutôt spontanées.

L'atelier étiqueté «médecine» réunissait un médecin, un dentiste, un vétérinaire, un pharmacien, un biologiste médical, un kinésithérapeute, un infirmier diplômé, en tout sept conférenciers. Devant cette pléthore, nous pensions scinder ce groupe en deux: «médecine» et «professions paramédicales». Cette idée ne fit pas long feu.

L'atelier «droit» comportait un magistrat, un avocat, un financier, un économiste.

L'atelier «ingénieurs» se composait d'une paire d'ingénieurs de disciplines diverses, d'un architecte et d'un collaborateur d'un bureau d'études. Dans l'atelier «communications» nous regroupions un journaliste de la presse écrite, un autre de la radio, de la télévision, parfois un homme de théâtre, pourquoi pas un technicien qui esquissait toutes les nouvelles branches qui s'ébauchaient dans ce domaine.

Un atelier «administration» ne pouvait manquer, ce domaine est de loin le plus vaste pourvoyeur d'emplois. Y participaient un ou deux responsables de la fonction publique, de l'enseignement et de la force publique. Certains ateliers, nés d'appréciations superficielles, n'eurent qu'une survie éphémère. Les membres des ateliers et les maîtres des stages furent recrutés dans la mesure du possible parmi les anciens élèves de notre école.



Les vacances de Carnaval permettaient à des élèves intéressés de jeter pendant trois ou quatre jours un regard dans une entreprise de leur choix (Schnupperstage). Enfin, l'Association des Anciens de l'Athénée était soucieuse de trouver, de préférence chez des anciens bien sûr, des travaux de vacances rémunérés, mais orientés vers le métier que l'élève pensait embrasser.

Ensemble avec les Parents d'Elèves nous avons proposé pendant trois saisons un exposé-débat avec comme sujet: «Les Nouveaux Métiers». La première année nos invités parlaient des nouveaux métiers dans la communication, la deuxième année des nouveaux métiers dans la gestion de l'environnement et la troisième des nouveaux métiers dans le domaine des ingénieurs. Des spécialistes, en partie des

pionniers exposaient des activités qui ouvraient des perspectives d'avenir. Pour ma part, je trouvais ces données et approches instructives et passionnantes, mais la direction ne trouvait pas d'horaire adapté, les séances organisées en soirée virent un public aussi bien d'élèves que de parents des plus clairsemé. Nous avons résigné avec regret.

Au fil des années n'avons-nous pas pu glaner des enseignements et des renseignements? Sans aucun doute, et parfois surprenants. Ainsi le nombre d'élèves attirés par les études médicales dépassait largement les autres filières, il chutait régulièrement de façon vertigineuse lorsque la durée fut énoncée.

Depuis belle lurette, le «choix des métiers» tel que nous l'avions conçu est passé aux mains du Service de Psychologie et d'Orientation Scolaire.

### **Quo vadis?**

Faut-il parler de l'avenir de l'Association des Anciens? Pouvons-nous dès à présent esquisser son évolution? Aux deux questions nous répondons par l'affirmative. L'associativité que J.M. Pelt considère comme caractéristique de notre société, reste acquise. Formulons l'idée d'une façon plus triviale: l'être humain est un animal grégaire.

Mais attention, sous l'influence des nouvelles techniques de la communication, l'homme devient de plus en plus individualiste, même égocentrique. Il se crée un territoire à lui d'où il communique, donnant des informations essentiellement de soi-même, il y règne en despote et devient «dictateur du moi» comme le décrit si bien une journaliste. Adieu, les associations d'intérêt général, bonjour, celles orientées vers ses prérogatives et ses vues individuelles et particulières. C'est dans cette ambiance que naviguera dorénavant l'Association des Anciens de l'Athénée. Comme nombre d'organisations «Scia Via», qu'elle cherche son chemin!



## Journée des Anciens

*«Rassembler les anciens élèves,  
nouer et resserrer entre eux les liens d'amitié».*

Le contenu de l'article -1- des statuts de notre association était dès le départ l'axiome selon lequel le conseil d'administration a organisé ses différentes manifestations. Le conseil s'est mis au service des membres: les membres sont la raison d'être de l'association, par conséquent l'association est là pour les membres et non l'inverse!

L'idée d'un rassemblement annuel de tous les membres fut mise immédiatement en pratique: la «Journée des Anciens» vit le jour. Elle est sensée se dérouler dans la localité qui héberge l'Athénée, donc à Luxembourg-Ville.

Les activités de cette journée sont organisées (en général) de concert avec un Ancien, qui nous présente son domaine de responsabilités et qui nous guide lors de la visite de son champ d'action.

La journée se termine par les agapes qui sont proposées traditionnellement au Cercle Munster au Grund.



an	date	Lieu	Journée des Anciens: Visite / Guide(s)	Restaurant
1984	26 mai	Luxembourg	Bibliothèque Nationale: Jules Christophory	Osteria del Teatro
1985	29 juin	Merl	Conservatoire de Musique: Josy Hamer	Peppange, Restaurant Hubert
1986	31 mai	Luxembourg	Tour de la Ville / fortifications: Jimmy Koltz	Restaurant «um Plateau Altmünster»
1987	16 mai	Gare	Centre de Tfe des Ptt: Theo Peffer	Relais Gastronomique de la Gare
1988	9 juillet	Hollenich	Abbattoir Municipal: André Kremer	Il Giardino
1989	1 juillet	Betzdorf	Installations SES: Yves Eisen	Cercle Münster
1990	7 juillet	Fond de Gras	Fond-de-Gras: Musée industriel: René Putzeys / Tetelebiorg: Camille Robert.	«Bei der Giedel» au Fond-de-Gras
1991	6 juillet	Luxembourg	Visite de la BCEE / le «tunnel»: Corneille Bruck	Cercle Münster
1992	4 juillet	Geesknäppchen	10 ans AAA: Visite du Nouvel Athénée / Conférence sur chaos: Emile Gérard	Cantine de l'Athénée
1993	10 juillet	Grund	Wenzelsmauer: Georges Calteux / 3 Glans: Jhemp Kunnert	Cercle Münster
1994	1 juillet	Verlorenkost	Gendarmerie Verlorenkost: Fernand Diederich - Jean E. Schmit	Cercle Münster
1995	1 juillet	Limpertsberg	Centre Universitaire: Pierre Sock - Paul Reckel - Tun Kies - Marc Pauly	Cercle Münster
1996	6 juillet	Luxembourg	Plateau du St. Esprit: Jhemp Kunnert	Cercle Münster
1997	5 juillet	Findel	CargoCenter de la Luxair	Cercle Münster
1998	27 juin	Grund	Eglise: Constant Gillardin / Musée d'histoire naturelle: Norbert Stömp	Cercle Münster
1999	7 juillet	Cloche d'Or	Centre technique des P&T: Edmond Toussing	Cercle Münster
2000	8 juillet	Merl	Chantier «Geesknäppchen»: Patrick Rassel - Paul Schiltz	Cercle Münster
2001	30 juin	Kirchberg	Complexe hospitalier Kirchberg: Raymond Lies	Cercle Münster
2002	29 juin	Kirchberg	Pan d'urbanisation du Kirchberg: exposé / visite en autocar: Fernand Pesch	Cercle Münster
2003	5 juillet	Kirchberg	Centre sportif COQUE: Robert Schuller - Gilbert Neuman	La Coquille (à la Coque)
2004	26 juin	Grund	Centre Neumünster: Simone Beck - Guy de Muysen - Guy Dockendorf	Cercle Münster
2005	2 juillet	Kirchberg	Cour de Justice des Communautés Européennes: Romain Schintgen	Le Lavandin
2006	1 juillet	Hollenich	Musée de la Deportation: Guy de Muysen	Cercle Münster
2007	6 juillet	Cessange	25 ans AAA: visite de l'imprimerie St Paul: Léon Zeches - Mathias Schiltz	Cafeteria St Paul
2008	28 juin	Hamm	Pâtisserie Namur: visite de la maison: Jean-Paul Nickels	Restaurant Namur
2009	20 juin	Luxembourg	Visite de la Cathédrale: abbé Jos Morn	Restaurant Cravat
2010	25 juin	Luxembourg	Archives Nationales: Josée Kirps	Cercle Münster
2011	16 juillet	Hamm	Hangar de la Cargolux: Marc Hoffmann	Cafeteria Cargolux
2012	29 juin	Luxembourg	Chambre des Députés: Laurent Mosar	Cercle Münster
2013	29 juin	Luxembourg	CHL - Centre Hospitalier Luxembourg: Nati Romain	Cafeteria du CHL
2014	5 juillet	Luxembourg	Chantier Nouvel Athénée: Jean Leyder / Emile Gillardin	Restaurant «Parc Belain»
2015	13 juin	Kirchberg	Banque européenne d'Investissement: Robert Wagener	Restaurant Brasserie Schuman
2016	11 juin	Belval	Visite du Fonds Belval	«Bei der Giedel» au Fond-de-Gras
2017	9 juillet	Luxembourg	Nouvel Athénée	Buffet dressé par Schmékert

1984 Bibliothèque Nationale / Osteria del Theatro







1985 Conservatoire de Musique / Rest. Hubert Peppange







1986 Tour des Fortifications / Rest. Um Plateau Altmünster





1987 Centre de Tri des PTT / Relais gastronomique de la Gare



Théo Peffer entouré entre autres de Robert Marth, Jos Mersch, René Wirtz, Robert Scholer, Fernand Emmel, Jean Bong . . .

1988 Abattoir Municipal / Il Giardino



André Kremer



André Kremer, Jean-Paul Ripinger, Jos Mersch

1989 Installation de la SES / Cercle Münster



Yves Elsen





1990 Musée Industriel – Tetelberg / Café «bei der Giedel»





1991 Tunnel de la BCEE / Cercle Münster





1992 Nouvel Athénée – Conférence sur le chaos / Cantine Athénée



Emile Gérard





Dans la cantine de l'Athénée

1993 Wenzelsmauer – Trois Glands / Cercle Münster

### Journée des anciens à l'Albanie

Le Conseil d'administration de l'Association des Anciens de l'Athénée pour le samedi 10 juillet 1993 à 14.30 heures à la visite des fouilles au Grund à Luxembourg (Wenzelsmauer, etc) sous la conduite de Monsieur Georges Calteux, Directeur du Service des Sites et Monuments. Rendez-vous dans la cour de l'Eglise du Grund.

Après cette visite, Jemp Kunnert, Ancien de l'Athénée, guidera par les vestiges des Trois Glands.

Vers 18 heures, agape amicale du Cercle Münster au Grund. Participation aux frais : 1 250 francs (vin compris) à virer pour le 1<sup>er</sup> juillet 1993 au C.C.P. 75888-34 des Anciens de l'Athénée.

à lire dans un journal













1994 Gendarmerie au Verlorenkost / Cercle Münster





1995 Centre Universitaire / Cercle Münster





1996 Plateau du Saint Esprit / Cercle Münster



1997 Cargo Center / Cercle Münster



1998 Eglise Grund / Musée d'Histoire Naturelle / Cercle Münster



1999 Centre technique des P&T / Cercle Munster



Edmond Toussing





2000 Chantier Geeseknäppchen / Cercle Munster





2001 Kirchberg: Centre hospitalier / Cercle Munster





2002 Kirchberg: plan d'urbanisation / Cercle Munster









2003 Kirchberg: Centre Sportif «Coque» / La Coquille









2004 Grund: Centre Neumünster / Cercle Munster









2005 Kirchberg: Cour de Justice / Le Lavandin









2006 Hollerich: Musée de la Déportation / Cercle Munster





2007 Cessange: Imprimerie Saint Paul / Cafeteria St Paul





2008 Hamm: Pâtisserie Namur / Restaurant Namur





2009 Luxembourg: Cathédrale / Restaurant Cravat





2010 Luxembourg: Archives Nationales / Cercle Munster







2011 Hamm: Hangar de la Cargolux / Cafeteria Cargolux



2012 Luxembourg: Chambre des Députés / Cercle Munster





2013 Luxembourg: Centre Hospitalier / Cafeteria du CHL





2014 Merl: Chantier Nouvel Athénée / Parc Belair









2015 Banque Européenne d'Investissement / Brasserie Schuman



2016 Belval: Visite du Fonds Belval / «bei der Giedel»



2017 Merl: Nouvel Athénée «rénové» / Buffet Schnékert





## Nos publications . . .

L'association des Anciens de l'Athénée a été constituée le 19 avril 1982 et ses statuts ont été enregistrés le 11 mai 1982 à Luxembourg. Ensuite les statuts ont été déposés au greffe du tribunal d'arrondissement de et à Luxembourg le 13 mai 1982 par André Elvinger.

Nous sommes donc là! – On existe! - Mais qui le sait?

Comment nous faire connaître? Comment toucher et motiver les anciens élèves de l'Athénée à se joindre à notre association?

Il nous faut une présence médiatique! Il faut se faire remarquer dans les médias!

Or toute association qui se respecte tient ses membres au courant des activités par une circulaire; nous aussi, nous misions sur l'édition d'une feuille de liaison pour toucher les anciens élèves et resserrer les liens entre nos membres.

Mais comment s'y prendre?

L'entrevue avec le directeur de l'Imprimerie St Paul, André Heiderscheid, éclairait notre lanterne. Mais sa question «combien d'éditions pensez-vous distribuer à vos membres? Trois, quatre! Et ensuite plus rien?» fit monter une certaine sensation dans nos entrailles. En résumé, il nous encourageait et promettait de ne pas surestimer nos moyens financiers et de ménager notre patrimoine!

Et c'est ainsi que le premier bulletin fut envoyé par la poste au courant du mois de septembre 1984. Il avait été confectionné sur ordinateur par les soins de Jos Faber et comportait des publicités et annonces, vu notre budget très limité au départ. La BGL nous gratifiait d'un don généreux pendant les premières années. Ensuite le Crédit Européen nous soutenait; puis finalement la Spuerkees nous sponsorisait.

Le fascicule 2 sortit en février 1985, donc 5 mois plus tard. Il avait été imprimé sur une Olympia electronic compact2; on y devait changer chaque fois de marguerite pour imprimer en d'autres caractères. Cette machine à écrire classique était néanmoins connectée à l'ordinateur. Les pages ainsi préparées, servaient à l'imprimerie en vue d'en faire les clichés prêts pour l'impression. Et avec le temps vint le progrès: la disquette 5,25 pouces, relayée par celle de 3,5 pouces, remplacée par le Compact disc, par le stick, par le transfert par internet! Des 32 pages du début, nous sommes passés à 96 pages, le maximum pour tirer parti d'un prix raisonnable quant aux frais de la distribution postale. Et c'est ainsi que nous avons composé trente-cinq bulletins et cette édition spéciale.

Ces publications arborent sur la page de couverture notre intention: «bulletin de liaison». Nous avons délibérément opté pour une présentation sobre mettant l'accent sur le contenu et non sur le contenant.

La recherche de nouveaux membres et leur adhésion subséquente nous préoccupaient beaucoup. Vint alors l'idée de contacter et de persuader pas mal

d'anciens à nous offrir un texte accompagné de photos relatant leur passage à l'Athénée. Une liste des Anciens «écrivains possibles» fut établie et on essayait de les convaincre à proposer un apport dans une publication de quelques centaines de pages. Plusieurs arrière-pensées nous guidaient:

- Nous contacterons personnellement un «écrivain potentiel», donc un Ancien
- nous allons vendre des livres – notre budget appréciera
- nous fixerons un prix de vente supérieur pour les non-membres, raison pour devenir membre
- nous présenterons le livre au public, - et nous présenterons nous-mêmes au public
- nous contribueront au rayonnement culturel de l'Athénée.

Pour le dixième anniversaire de l'association, un livre de 456 pages vit le jour. Une bonne soixantaine de textes furent réunis, d'innombrables photos agrémentaient la lecture. Nous étions trois pour gagner le challenge: le professeur Jean-Pierre Wolff prenait soin des textes en langue française tandis que le professeur René Wirtz s'occupait des textes en langue allemande ou luxembourgeoise. Eliane Lotritz, la secrétaire de notre président, le docteur Jos Mersch, fit la saisie des documents tandis que la mise en page et la composition furent exécutées par nous. A noter que Jean-Pierre Wolff et son épouse, Milly Wegener, sont depuis le début de notre pari «éditer un bulletin», nos fidèles collaborateurs.

Le stock des 1000 exemplaires disparût dans les trois semaines après la parution. Une réédition de 500 livres suffit à satisfaire la demande.



La plupart des auteurs lors de la présentation du livre: Oestreicher Jean-Pierre, Hirsch Mario, Reuter Emile, Paul Spang, Krier Jos, Droessaert Pierre, Tourneur Alex, Faber Fernand, Maurer Gilbert, Reichling Léopold, Mersch Joseph, Schmit Michel, Gloden Léon, Folmer Henri, Goedert Joseph, Schlechter Pél, Margue Georges, Frieden Luc, Pundel Jean-Paul, Gérard Marcel, Diederich Paul, Faber Jos, Delcourt Victor, Heiderscheid André, Faber Ernest, Decker Albert

Pendant les agapes, qui suivirent dans la salle nouvellement aménagée pour la bibliothèque de l'Athénée, de vieilles amitiés furent ravivées et pas mal de souvenirs d'antan furent échangés.

Pour la petite histoire: ce projet était une vraie gageure. Trouverait-on des collaborateurs? Trouverait-on l'argent nécessaire à la publication? Une démarche

nous menait au ministère de la Culture pour voir deux Anciens. Nous avons approché Guy Dockendorff pour parler argent: Sa bienveillance envers notre projet nous rassurait. Dans le bureau à côté, nous avons sollicité Roger Manderscheid pour nous donner un coup de main en nous livrant un écrit. Question stupéfiante de sa part: «Combien vais-je toucher pour ma participation?» Personne d'autre n'avait encore formulé une telle demande! Comme nous restions bouche bée, Manderscheid nous donna l'explication suivante: Depuis quelque temps existe le «Letzebuenger Schrëftsteller Verband», il est son président. Les écrivains doivent toucher des rétributions sérieuses pour leurs textes – c'est la première de leurs revendications! Et dans ce cas, lui ne peut pas ignorer cette exigence. Pour être néanmoins présent dans notre recueil, il nous proposait d'insérer un passage de son livre déjà publié: «De papagei um käschtebam». Fort de cette expérience, je préparai la réplique suivante pour un cas analogue: «Comme un auteur aime bien être publié – combien concourt-il aux frais d'impression?». Mais je ne m'en servis pas, cette question ne me fut plus jamais posée!

La mise en page de «Discipuli meminerunt» nous causa pas mal de tracas: comment mettre en place les articles si différents des auteurs; peut-on trouver un fil rouge parcourant le livre? La chance nous sourit en la personne de Paul Diederich, qui avait déjà rassemblé ses souvenirs à l'Athénée de 1932 à 1946. Nous avons puisé dans ses documents les passages qui nous servaient de trait d'union.

Ce recueil de Diederich a trouvé un André Heiderscheid enthousiaste et prêt à faire publier cet ouvrage en entier, mais le directeur d'édition d'alors, Paul Schmoetten, ne put se rallier à cette idée et refusa son édition.

Le 20<sup>e</sup> anniversaire de l'association approcha et le désir d'offrir ce manuscrit au public, ne nous quittait plus. Il est vrai que l'œuvre de Diederich était peu «appétissante» dans sa présentation initiale (ce n'était que du texte brut); il fallait un gros effort pour convaincre l'auteur à mettre à notre disposition des photos et des documents de son patrimoine. Et nous pûmes puiser dans nos archives constituées entretemps, pour enrichir le texte par des illustrations.

Un volume de 480 pages fut ainsi réalisé, la vente fut à la hauteur de notre attente et le bénéfice fut à nouveau appréciable. Les échos à cette publication furent très élogieux:

Ein Dokument der Zeit- und Schulgeschichte

[...] **Die eingangs gemachten Überlegungen, werden dem Rezensenten von einer** Publikation diktiert, die - summa summarum - nicht nur für Freunde des bald 400 Jahre alten Athenäums (heute Nationalbibliothek), sondern auch für Forscher nach der Geschichte des höheren Unterrichts in diesem Lande eine unschätzbare Fundgrube darstellt: Paul Diederich, der Sohn des langjährigen, legendären Schulpförtners Nicolas (genannt Jang) Diederich, erinnert sich an seine Kinder-, Jugend- und Lehrjahre (1932-46) im altehrwürdigen Jesuitenkolleg.

Die 480 Seiten starken, üppig bebilderten, mit aufschlussreichem Zahlen- und Register-Material untermauerten Erinnerungen des nachmaligen Finanzbeamten Paul Diederich kommen als Initiative der Anciens de l'Athénée übrigens einem weiteren, noch ungleich anspruchsvolleren, weil mehrbändigen Druckwerk zuvor, das für das demnächst anstehende 400-jährige Jubiläum einer Schule projiziert ist, die sich selber über die Jahrhunderte hartnäckig als Eliteanstalt empfunden hat und direktorial auch entsprechend geführt worden ist.

Michel Raus [Land du 22 février 2002]



Paul Diederich / Raymond Schaack



Milly Wolff, Jos Mersch, Marie-Paule Maurer

Le succès fut célébré comme d'habitude, pourrait-on déjà dire, par des agapes qui réunissaient les protagonistes de l'œuvre au restaurant «Ré'serstuff». Notre président invita une deuxième fois au Restaurant Interconti. (avec Paul Spang et Madame)





Jamais deux sans trois! Car la ronde continue.

Nos membres étaient conviés pour la journée des Anciens 2008 à la visite de la pâtisserie Namur à Hamm. Étaient aussi au rendez-vous et se joignant à nous, les survivants valides de la promotion 1940 pour leur convention annuelle: Emmanuel Tesch, Alex Jacquemart, André Schwall, Raymond Boever. De la partie étaient entre autres Georges Arnold, Constant Gillardin, Gaston Loos, Paul Diederich, Prosper Jacques, Paul Fischer, Jos Mersch ...



Les souvenirs d'antan furent évoqués – et particulièrement le sort des élèves durant les années de guerre. Ainsi naquit à leur table l'idée de regrouper les tribulations d'Anciens pendant la guerre et d'en faire un recueil à publier.

Mais ce ne fut pas du tout chose simple de faire «travailler» nos Anciens des années 1920 à 1927! Nous avons contacté pas mal d'«auteurs possibles». Pour les uns, impossible de faire revivre ces années de cauchemar, cette période de leur vie était éliminée de leur mémoire! D'autres ne disposaient plus des moyens physiques ou/et intellectuels nécessaires à rédiger ou même à raconter leur histoire. Finalement 15 auteurs ont participé à cette expérience, laquelle, il faut le préciser, nous gratifia d'un très honorable bilan. Cette publication, forte de 470 pages abondamment illustrée, reprend également des extraits de brochures éditées par les promotions des années 1940 et 1946.



Jos Mersch, Georges Vuillermoz, Constant Gillardin, Georges Arnold, André Schwall, Georges Als, Paul Diederich, Emile Hemmen



André Heiderscheid, Guy De Muyser, Jos Mersch, Georges Vuillermoz, Constant Gillardin, Georges Arnold



La présentation de «Kolléisch's Jongen am Krich» eut lieu le samedi matin à l'Aula de l'Athénée. Elle réunissait non seulement les auteurs, mais aussi les amis de nos contributeurs. Après cette séance, les agapes conviviales, fournies par le «Schnékert», donnaient l'occasion de continuer les commentaires et les discussions autour des tables dressées dans la même salle.





Vu le grand succès de notre publication, on se revit quelques mois plus tard, à la «Charrue d'Or» à Peppange pour le compte rendu final.





Cette plaquette sortit tout juste avant notre 30<sup>e</sup> anniversaire.

Pour endiguer les frais d'envoi postal, nous avons nous-même contribué à la distribution des publications. Les destinataires suivant nos trajets habituels, étaient ainsi servis, quitte à ce que de ce fait les délais de livraison variaient beaucoup! Et cela nous permit de faire la connaissance de pas mal d'Anciens, de partir à la découverte de maintes rues de notre pays et de nous exposer à des aventures.

NI 4274 CC - P

Assistance aux Titres - Remplacement de Titres

Convocation - Centre de Contrôle

Grand-Duché de Luxembourg  
POLICE

Nom MAURER  
Prénoms Gilbert  
Date de naissance (propriétaire)  
Lieu de naissance  
Domicile Helmdange  
Rue et n° 23, rue im Gebr  
Date de la constatation 18.5.93 hrs 16.56  
Lieu Bettembourg, rue de l'Ecole  
Genre du véhicule VAP (Peugeot 305)  
N° d'immatriculation PK 731  
Nature de l'infraction Observation d'un signal d'interdiction \* Circulation interdite dans les deux sens  
Séance 107 06  
A titre d'avertissement taxé (a/les somme(s) de 15 000. - /plus est/sont à remettre au Commissariat de Police\* /à la Brigade de Gendarmerie\*  
à verser au CCP 12759-62 de la Direction de la Police  
Défectuosité constatée Papiers de bord  
Le véhicule "les papiers de bord" est/sont à présenter au Commissariat de Police\* à la Brigade de Gendarmerie\*  
pour le 30.05.1993 au plus tard  
Commissariat de Police Bettembourg  
Grade et nom WEBER Imphobe SGT 730  
Signature de l'agent

Par exemple: Monsieur X habite la rue de l'Ecole à Bettembourg. Venant de la route de Luxembourg, nous nous engageâmes dans ladite rue pour lui remettre le livre commandé. Or quelle surprise: la brigade policière de Bettembourg était au contrôle dans cette rue dont le panneau de signalisation interdisait toute circulation!

L'agent Weber fit la sourde oreille à nos explications. Nous dûmes continuer à pied le chemin et délivrer le livre. A vrai dire, l'envoi postal aurait été de loin moins cher que ces escapades!

Mais ce porte-à-porte nous permettait de rencontrer des Anciens, d'échanger quelques mots ou même d'entrer en discussion sur les souvenirs d'antan. Et c'est de cette manière que j'ai fait la connaissance de Léon Lambert, qui me confia avoir lui aussi rédigé ses souvenirs de guerre.

Hors de cette ligne d'anniversaires de notre association a donc paru «Verluere Joeren» de Léon Lambert, qui est la dernière publication dans cette série. Elle retrace le parcours d'un Ancien se vouant à la carrière d'instituteur, devenu enrôlé de force et retournant au pays par miracle!

**Quel est le bilan à retenir de toutes ces publications?**

- Avons-nous pu nous faire connaître au grand public?
- Avons-nous pu recruter des membres par les publications?
- Avons-nous pu contribuer au rayonnement culturel de l'Athénée?

**Verba volant, scripta manent!**

Cet adage figurait au répertoire des dissertations des latinistes que nous étions tous.

Ou exprimé d'une manière plus élitaire «fragmenta ne pereant»!

Eh bien, nous sommes d'avis que cette devise est plus vraie que jamais!

Car que reste-t-il de toutes nos activités développées et proposées durant toutes ces années? Certes, il y a les souvenirs personnels, il y a les photographies.

Oui – mais seulement pour ceux qui ont participé à la vitalité de notre association, qui ont participé à notre vie associative. Pour les autres – il n’y a rien, il n’y a pas de souvenirs, il n’y a pas de mémoire!

Et notre association ne perdra-t-elle pas son identité si son histoire se perd?

## Commentaires à nos publications:

### Verluere Joren: Krichserënnerunge vum Léon Lambert

Déi allermeescht Jonk vun haut hunn net méi dat allermannst Versteesdemes fir e Wuert wéi „Zwangsrekrutiert“. Si hunn ni och nëmmen een Dag Militärdéngscht gemaach, a kënne sech iwwerhaupt net virstellen, datt och si vläicht emol hätte kënne gezwong ginn, an enger friemer, feindlecher Arméi hiert Liewen op d’Spill ze setzen, fir e verhaasste Regime an e verrékten Diktator. Dat genee ass awer de jonke Lëtzebuerger vun de Joergäng 1920-26 viru méi wéi siwenzeg Joer geschitt. De spéidere Schoulmeeschter Léon Lambert war ee vun hinnen.

Wéi déi meeschte Lëtzebuerger, déi am Zweete Weltkrich Uerges erlieft hunn, huet och hee laang net wëllen dervu schwätzen, an nach manner eppes driwwer opschreiwen. Ma d’Famill huet esou laang geseet, bis hie seng Kricherënnerungen nawell zu Blat bruecht huet. Duerfir kënne mer him dankbar sinn.



Déi leschten Zäit nämlech, gouf mat dem Artusobericht de ganze Problem ëm dee Krich jo nees opgegraff, an et gouf kontradiktoresch vill driwwer diskutéiert. Perséinlech hätt ech ni gewot, esou en Dokument ze verfaassen, well et ass immens schwéier fir en Historiker, sech an eng aner Zäit zrëckzeversetzen. Et huet ee jo keng perséilech Erfahrung, ma déi ass awer terribel wichteg fir den Zäitgeesch ze verstoen. Dat eenzegt op wat een zrëckgräife kann, sinn Zäitdokumenter, an déi stëmmen ni iwwereneen. Duerfir huet all historescht Dokument säi Wäert, well jidder Zeien déi ganz Problemer op seng Manéier erëmbrenge, an op déi Manéier ee butzeg kleng Stengchen an en immenst Mosaik derbeisetzt, deen den Historiker post festum verstoen an deite muss. [...]

Liest et, et ass derwäert, net nëmme fir Bope wéi mech, ma och fir déi Jonk ass et aktuell, well d’Zäite si méi onsécher wéi zanter e puer Jorzéngten net méi, a wee weess, ob mer net op en neie Krich zousteieren.

Raymond Schaack

### «Athenaei discipuli meminerunt»

Pour nos lycées classiques, 1992 est l'année des jubilés, des anniversaires, des fêtes. [...] Mais voilà qu'au beau milieu de cette canonnade officielle, digne de la naissance d'un prince héritier, tournent les coups d'un franc-tireur qui fête ses bien modestes dix années d'existence. A première vue, un tel anniversaire semble peu digne de retenir l'attention. Et pourtant ... L'association des Anciens élèves de l'Athénée, en publiant sa brochure commémorative, a tiré dans le mille et cela non seulement au figuré. Mille exemplaires du «Athenaei Discipuli Meminerunt» avaient été tirés pour la première édition. Elle fut épuisée avant même qu'on n'ait réussi à la présenter. Pas étonnant que le grand public ait réclamé une seconde édition qui vient de paraître. Il faut bien dire que cela en valait le coup (pour garder le langage du célèbre Kanonéier de Dicks), car les 456 pages qu'elle comporte éclatent littéralement de vie. A aucun moment l'ennui, qui, souvent, se dégage de ce genre de publication, ne réussit à montrer sa face d'enterrement. Non, au contraire, dans la plupart des contributions un humour, parfois primesautier, parfois un tantinet agressif, sollicite les zygomatiques du lecteur. [...]

Relevons encore l'intérêt des très nombreuses photos qui émaillent la brochure ainsi que les quelques juteuses caricatures de professeurs, sans oublier la belle couverture du professeur Droessaert et les dessins du professeur Wegener qui sont déjà des classiques. Iconographie variée donc, et extrêmement réussie, même si certaines coquilles se sont glissées dans les légendes des photos et que, par ailleurs, il est parfois bien difficile pour le non-initié de situer les personnages, les légendes, ne facilitant pas leur identification. [...]

Raymond Schaack [Warte 2/7/1992]





## *Es geschah im Jahr 1517 - - -*



Peter Ernst I. von Mansfeld-Vorderort wurde am 12. August 1517 auf Schloss Heldrungen geboren. Er war ein Sohn von Graf Ernst II. von Mansfeld-Vorderort und dessen zweiter Frau, Gräfin Dorothea zu Solms-Lich. Er entstammte somit der einflussreichen Familie der Grafen von Mansfeld. Sie gehörten zu den ältesten deutschen Adelsgeschlechtern.

Peter Ernst I. war mindestens dreimal verheiratet. Über seine zahlreichen Kinder gibt es heutzutage kaum oder keine verbürgten historischen Erkenntnisse.

Mit 14 Jahren kam Mansfeld im Sinn der Adelserziehung an den ungarischen Königshof.

1535 nahm er am Feldzug Kaiser Karls V. gegen das osmanisch besetzte Tunis teil. Nach dem Ende des Feldzugs machte er eine militärisch-politische Karriere in kaiserlichen Diensten.

1545–1604 war Mansfeld Statthalter der spanischen Krone in Luxemburg.

1592–1594 war er Statthalter der spanischen Krone in den Niederlanden.

1545 schlug ihn Philipp II. zum Ritter vom Goldenen Vlies.

1572 erfolgte Mansfelds Ernennung zum Feldmarschall der spanischen Armeen in den Niederlanden. In den politischen und militärischen Kämpfen der späten 70<sup>er</sup> und der 80<sup>er</sup> Jahre findet man ihn durchweg auf der spanischen Seite. Als Dank für seine jahrelange Loyalität zum katholischen Kaiserhaus wurde er am 4. März 1594 von Kaiser Rudolf II. zum Reichsfürsten des Heiligen Römischen Reiches ernannt. Er zog sich drei Jahre später im Alter von 80 Jahren von allen öffentlichen Geschäften zurück.

Er bemühte sich die Jesuiten zu überzeugen eine Mittelschule zu errichten.

Peter Ernst I. von Mansfeld starb am 23. Mai 1604 in Clausen in seinem Schloss „La Fontaine“ und wurde in der Kapelle des Klosters der Récollets in Luxemburg beigesetzt. Die Kapelle wurde 1806 von französischen Revolutionstruppen zerstört, und nur wenige Relikte von ihr sind heute noch erhalten. Die Gebeine Mansfelds gehören nicht dazu.

Das Schloss und seine Kunstsammlung vererbte der Graf an die spanischen Habsburger Philipp III. und Isabella. Seine Tochter Polyxena setzte vor Gericht jedoch durch, dass sie bzw. ihre Kinder einen Teil des Inventars erhielten. Die der spanischen Krone zugefallenen Kunstobjekte wurden bereits fünf Jahre nach Mansfelds Tod nach Rotterdam und von dort aus nach Spanien verschifft.

Und so zerfiel das noch nicht einmal ganz fertiggestellte Schloss. Es wurde als Steingrube ausgeschlachtet: berichtet wurde, daß das Athenäum teils mit den so wieder verwerteten Steinblöcken gebaut oder vergrößert wurde.

## La Madone de Stalingrad et les Enrôlés de Force

Les rangs des plus de douze mille Luxembourgeois qui, en violation des droits internationaux, ont été enrôlés de force par les nazis, s'éclaircissent à vue d'œil. Trois mille vingt-cinq d'entre eux ont laissé leur jeune vie, leurs espoirs et ceux de leurs proches quelque part dans des terres lointaines pour une cause qu'ils haïssaient profondément. Les autres se sont réintégrés dans la société tout en témoignant par tous les moyens possibles de ce qu'ils avaient vécu, enduré, souffert. En grande majorité, ils présentaient les événements et leurs réflexions de façon concise, claire, vivante, parfois pittoresque. Certes, «à qui veut écrire et ne pense pas grand-chose, l'histoire offre une tentation fallacieuse, la matière, croit-il, est donnée, il n'est que de la mettre en forme, l'enrichir au prix de recherches personnelles, la comprendre par un effort d'intelligence, la juger enfin à la lumière de principes politiques ou moraux». (Edmond Pognon: Esthétique de la Pensée)

Les jeunes et peu à peu moins jeunes ont-ils réussi à faire sentir dans leurs témoignages leurs angoisses, leurs souffrances, leurs espoirs et leurs désespoirs quotidiens? Nous y trouvons un pâle reflet, mais l'intensité de ce qu'ils ont ressenti, enduré, nul n'arrive à la communiquer intégralement. Une nouvelle génération pointe son nez pour interpréter cette époque d'une autre manière. Saura-t-elle faire sentir la profondeur des souffrances, le poids énorme des risques, des dangers pesant sur ceux, ayant à peine abordé leurs jeunes années?

### Lieux de mémoire

L'usage a prévalu de désigner les grands moments de l'histoire par les noms des lieux à proximité desquels ils se sont déroulés: les Thermopyles, le Rubicon, Crécy, chargé d'émotions pour nous, Luxembourgeois, Verdun. Pierre Nora les appelle de façon adéquate «des lieux de mémoire». Les Thermopyles sont représentatives des guerres de l'Antiquité contre les Perses, le Rubicon évoque l'épopée de Jules César. A côté de la bataille de Verdun, on se souvient des deux batailles de la Marne, de celles de la Somme, du Chemin des Dames, d'Ypres. Verdun cristallise les grandes hécatombes de la Première Guerre Mondiale. Si de Gaulle et Adenauer ont sorti l'amitié franco-allemande des fonts baptismaux de la Cathédrale de Reims, c'est en face du Mémorial de Douaumont et des cent quarante-trois mille tombes de soldats que leurs successeurs, main dans la main, s'efforcent de renforcer cette amitié.

Pour la Seconde Guerre Mondiale, le lieu symbolique est incontestablement Stalingrad. L'année 1942, de notre point de vue, avait très mal commencé. L'arme sous-marine allemande était victorieuse, extrêmement dangereuse pour le ravitaillement de la Grande-Bretagne et les armées qui s'y formaient pour venir nous libérer. La Wehrmacht s'est ruée au travers de l'Ukraine pour atteindre les rives de la Volga, fleuve mythique de la Russie. Elle bataillait dans les contreforts du Caucase, s'approchant du continent asiatique. L'Afrikakorps s'était installé dangereusement non loin du Caire et du canal de Suez. Comble du malheur, le 30 août le Gauleiter proclama l'enrôlement de force des jeunes Luxembourgeois des classes 1920 à 1924.

Vinrent trois mois qui allaient tout chambouler, octobre, novembre, décembre 1942: le débarquement des Anglo-américains en Afrique du Nord, El Alamein, le désastre de la fière et invincible Wehrmacht à Stalingrad. De loin, nous croyions deviner la libération. Était-ce un mirage? Churchill a si bien caractérisé la situation: «It is not the end, not even the beginning of the end, it is the end of the beginning.» Ce n'était pas la fin, c'était la fin du commencement. Une année plus tard, la sanglante bataille des Ardennes nous apportera encore des dévastations, d'énormes sacrifices et souffrances. Stalingrad représentait une fracture: la fin des victoires nazies et le début de la reconquête par les Alliés.

### **Deux villes martyres**

Si nous comparons Verdun et Stalingrad, le prestige actuellement est plutôt en faveur de la ville martyre russe. A ce qu'il paraît, on y rencontre des monuments prestigieux, rappelant les hauts faits de la guerre. Pourtant, Stalingrad est loin des centres actifs, très peuplés, elle se trouve à proximité de régions d'insécurité, comme l'Ukraine, de certaines républiques du Caucase. Pendant de longues années elle a souffert de l'opposition entre les vainqueurs du nazisme, donc de ce qui est convenu s'appeler la Guerre Froide. Enfin, Stalingrad a changé de nom, refusant de porter dorénavant le nom du sanguinaire et brutal dictateur, la ville a décidé de revenir à son ancienne appellation, Volgograd, en honneur du fleuve qui baigne sa rive est. La ville de Verdun, située au centre de l'Europe, entourée de pays et de régions soucieuses de s'entendre, de se rapprocher, voit depuis les années dix-neuf cent-vingt une chaîne plus ou moins fournie de touristes lui rendre visite.

Stalingrad est et restera le lieu de mémoire par excellence pour tous ceux qui ont vécu la Seconde Guerre Mondiale, ses souffrances, ses sacrifices inénarrables. Il faut le savoir, le dire, en prendre conscience précisément en souvenir de ceux qui, où que ce soit, ont perdu leur jeune vie, leurs espoirs, leurs rêves d'avenir.

### **Enrôlés de force et la Madone de Stalingrad**

Dans cet ordre d'idées, un article du professeur Georges Goedert paru dans «Warte» le mardi 24 décembre 2002 est révélateur. Depuis sa parution, je l'ai relu à plusieurs reprises. Un dimanche matin de printemps 2002, le professeur flânait dans Berlin. Il entra dans la «Kaiser Wilhelm Gedächtniskirche» qu'il avait déjà visitée un quart de siècle plus tôt. «Je déambule attentif au milieu de nombreux intéressés qui en font autant. A droite de l'entrée, je remarque la Croix espagnole dédiée aux martyres de l'église protestante pendant le nazisme. C'est alors qu'a lieu la rencontre qui sera le point culminant de ma visite. Mû d'abord par une simple curiosité, je m'arrête brusquement le regard dirigé vers un dessin au fusain, fixé à la paroi, car cet objet ne s'y trouvait pas encore il y a vingt-cinq ans.»

### **La Madone de Stalingrad: l'œuvre**

Le professeur Goedert décrit le dessin avec précision et une grande sensibilité. «C'est une œuvre d'art très simple et pourtant fascinante. Elle est réalisée sur le verso d'une carte de l'Union Soviétique, pliée une fois dans le sens de la longueur et deux fois dans celui de la largeur. Elle mesure cent vingt sur quatre-vingt-dix

centimètres et est exposée sous verre. [...] Elle représente la Sainte Vierge et l'Enfant et a été créée en décembre 1942 dans le chaudron de l'armée allemande encerclée à Stalingrad. [...] La mère, enveloppée d'un manteau protège son enfant. Avec son front, elle touche doucement la tête du garçon. C'est au fond le geste protecteur de toutes les mères qui embrassent avec amour leur nouveau-né. Ici s'exprime l'idée de la maternité, c'est de l'art au plus haut niveau. Elle contient l'universel et devient gage de la communication. [...] Les traits de Marie sont d'une douceur indicible et reflètent ainsi un bonheur maternel silencieux, souligné par l'abaissement des paupières. Etroitement entourés par l'épais tissu du manteau, l'enfant et la tête de la mère occupent relativement peu de place, ce qui donne l'impression de sécurité, comme la main vigoureuse qui soutient la tête de l'enfant traduit sa sollicitude maternelle.»



[...] Der evangelische Pastor und Lazarett-Oberarzt Kurt Reuber schuf eine Holzkohlezeichnung, die eine sitzende Frauengestalt zeigt. Ähnlich einer Schutzmantelmadonna birgt sie unter dem Mantel ein Kind, das sie liebevoll ansieht und ihm Schutz und Geborgenheit gibt. Die Darstellung trägt die Umschrift «1942 Weihnachten im Kessel – Festung Stalingrad – Licht, Leben, Liebe».

*«Das Bild ist so: Kind und Mutterkopf zueinandergeneigt, von einem großen Tuch umschlossen, Geborgenheit und Umschließung von Mutter und Kind. Mir kamen die johanneischen Worte: Licht, Leben, Liebe. Was soll ich dazu noch sagen? Wenn man unsere Lage bedenkt, in der Dunkelheit, Tod und Hass umgeben - und unsere Sehnsucht nach Licht, Leben, Liebe, die so unendlich groß ist in jedem von uns!»*

– Kurt Reuber in einem Brief zu Weihnachten 1942 an seine Frau.

### La Madone de Stalingrad, l'artiste

L'auteur de l'œuvre d'art était Kurt Reuber (1906-1944), pasteur protestant, il travaillait comme médecin-chef à l'hôpital militaire rapproché de la seizième division blindée. Il confia son dessin ensemble avec un autoportrait et quelques esquisses au commandant de son unité lorsque celui-ci, gravement malade, fut rapatrié dans l'un des derniers vols vers l'Allemagne. L'œuvre parvint ainsi en possession de sa famille. Après l'effondrement de la sixième armée allemande, Reuber fut fait prisonnier par les Russes, il tomba malade et mourut le 20 janvier 1944 à l'âge de 37 ans au camp de prisonniers de Jélabouga.



Kurt Reuber en 1935

### La Madone de Stalingrad et les victimes de la guerre

Dans une lettre de janvier 1943, Kurt Reuber insiste auprès de ses trois enfants: «La Madone de la Forteresse appartient à tous», «votre mère vous apprendra à quel point il importe que l'homme pendant les heures difficiles ait une forteresse en soi et qu'il reste fermement enraciné dans ses convictions.» A la même époque, il écrit à sa femme: «Si on réfléchit à notre situation dans l'obscurité, entourés de la mort et de la haine, notre désir ardent de lumière, de vie et d'amour est sans limites dans notre for intérieur.»

*«Schau in dem Kind das Erstgeborene einer neuen Menschheit an, das unter Schmerzen geboren, alle Dunkelheit und Traurigkeit überstrahlt. Es sei uns ein Sinnbild sieghaften zukunftsreichen Lebens, das wir nach aller Todeserfahrung um so heißer und echter lieben wollen, ein Leben, das nur lebenswert ist, wenn es lichtstrahlend rein und liebeswarm ist.»*

Ein Jahr später, Weihnachten 1943, malte er im Kriegsgefangenenlager Jelabuga eine zweite Madonna, die in der Lagerzeitung erschien. Später bekam das Bild den Namen »Gefangenen-Madonna«, der Bruch ist deutlich: Maria wirkt deutlich trostloser und zeigt die Verzweiflung Reubers.

*«So ganz am Ende, vor dem Nichts, im Bann des Todes - welch eine Ummwertung der Werte hat sich in uns vollzogen! So wollen wir diese Wartezeit nützen als Familie, im Beruf, im Volk. Mitten auf unserem adventlichen Todesweg leuchtet schon das Freudenlicht der Weihnacht als Geburtsfest einer neuen Zeit, in der - wie hart es auch sein möge - wir uns des neugeschenkten Lebens würdig erweisen wollen.»*

– Kurt Reuber: Weihnachtsbrief 1943]

En 1983, la famille de Kurt Reuber fit don de son œuvre. Depuis lors, une copie orne la Kaiser Wilhelm Gedächtniskirche, protestante, à Berlin, une deuxième une église orthodoxe à Volgograd et une troisième une église anglicane à Coventry, ville atrocement bombardée par l'aviation allemande. A cette occasion, Hitler avait inventé le terme de «coventrierten». Entre-temps de nombreuses villes allemandes ont été «coventriert», mais le vocable du Führer est oublié.

Sur la marge de son dessin, Kurt Reuber avait gravé les trois mots qu'il avait déjà mis en exergue dans la lettre à sa femme: Licht, Leben, Liebe (lumière, vie, amour). Sur son lit de mort, Goethe avait réclamé plus de lumière, «mehr Licht» pour mieux comprendre et saisir ce qui se passe autour de nous et dans notre intimité. La représentation de Reuber est entourée en outre du texte suivant: «1943, Weihnacht, Licht, Liebe, Leben».

Cinquante à soixante millions d'êtres humains ont perdu leur vie au cours de la Seconde Guerre Mondiale. C'est à ces moments et dans ces circonstances que l'homme, Reuber, se rend compte du mystère de la vie dans sa diversité, culminant chez l'être humain dans l'intelligence, la sensibilité, l'empathie, le sens moral.

L'amour est à la fois la conditio sine qua non et la conséquence de la vie, dont l'expression la plus pure est et restera incontestablement l'amour maternel. Combien d'enrôlés de force portaient avec eux l'image de la Sainte Vierge, Consolatrice des Affligés, celle de la Grande-Duchesse Charlotte et celle de leur mère, symboles et gages de l'amour maternel.

Jos Mersch



réalisé au camp de prisonniers de Jélabouga



Portrait supposé de  
HENRI-JEAN-NÉPOMUCÈNE CRANTZ.  
Tableau non signé  
appartenant à M. H.-E. François

## Henri Jean Népomucène Crantz

une énigme enfin résolue?.

Pour le dire d'emblée: Il ne peut être question dans le cadre de cet article de nous attaquer au riche corpus de publications scientifiques de la plume de Crantz, ancien élève du Collège des Jésuites, précurseur de l'Athénée. Pour plus d'une raison: d'abord à cause de ce que nous nous sommes proposé d'étudier: l'origine de Crantz, en ayant à l'œil plus spécialement le milieu familial et social. Ensuite pour ne pas alourdir outre mesure notre étude. Ceci dit, renvoyons les intéressés à la longue liste collectée par Blum.<sup>1</sup>

### Ènigme, confusions ou recherches bâclées?

Question primordiale qui a hanté plus d'un: Où et quand est né ce célèbre médecin et botaniste? Les ouvrages de référence usuels le font naître le 25 novembre 1722 à Roodt près de Septfontaines au Luxembourg. <sup>2</sup> Information reprise un peu partout sans la moindre trace de vérification,<sup>3</sup> d'accord ou reproduisant simplement, faute de mieux, des informations colportées mais non vérifiées. Dans un passé plus récent d'aucuns ont eu des doutes soulevés en conversation plus intime, tout en s'en tenant «coram publico» à la «communis opinio». C'est le cas du Dr. Henri Kugener affirmant «*Henricus-Joes-Nepumocenus kam am 25.11.1722 als Sohn des Paechters und Verwalters des Grafen von Ansemburg in Roodt/Simmern zur Welt*».<sup>4</sup> Tout cela ne peut nous laisser indifférent puisque François-Léon Lefort confirme à son tour: «*Le jeune Henri Crantz fit ses humanités au collège des pères jésuites à Luxembourg puis, se destinant à la médecine, se rendit à l'Université de Louvain.*» <sup>5</sup> Rien à redire à ses affirmations, si ce n'est que Lefort ne nous trahit pas ses sources.

Puisque le patronyme ne peut concourir quantitativement avec les Muller, Weber, Schmit ou autre Wagner, il semblerait qu'un regard sur les travaux d'Édouard Oster pourrait nous faire avancer dans nos recherches <sup>6</sup>. Déception relative: Seule la



variante Crantz est recensée à Bilsdorff en 1656. <sup>7</sup> Concrètement, nos recherches devraient donc débuter dans le nord du pays, dans l'actuelle commune de Rambrouch, loin néanmoins de la ville de Luxembourg et des autres lieux de naissance généralement avancés. Ce qui surprend, si l'on consulte le site de Rob Deltgen, suivant lequel des Krantz ne sont point aussi rares dans l'Oesling.

### Un nom nordique?

Restons-en brièvement à ce patronyme. La curiosité nous fait exécuter un petit détour par la base généalogique de Rob Deltgen sur Internet. <sup>8</sup> Entre 1637 et 1907, ce chercheur généalogique recense quelque 22 occurrences du nom sous la seule graphie de Crantz, essentiellement dans les cantons de Wiltz et Redange. Ajoutons-y <sup>9</sup> Kranz entre 1724 et 1907, sans qu'on puisse les rattacher. À l'exception toutefois de Thomas à Tintange. Précisons que «*Tintange est une section de la commune belge de Fauvillers située en Région wallonne dans la province de Luxembourg.*» <sup>9</sup> Ainsi nous restons dans cette partie nord du pays et de la province belge avoisinante. Orthographiés Krantz, Deltgen en trouve 244 encore une fois essentiellement dans les cantons de Wiltz et Redange. On pourrait à la rigueur être porté à chercher aussi sous le nom de Kreins, Kreintz également présents chez Deltgen, mais ils sont quantitativement plus rares. De plus les localités dont ils ressortent ne concordent pas vraiment avec celles des Krantz/Kranz ou Crans/Crantz. Et puis les prénoms masculins ne rentrent absolument pas dans le spectre de ceux en relation avec le célèbre médecin.

Il nous faudra retourner à Luxembourg-ville pour tenir un bout plus concret.

À priori cela ne paraît pas être couronné de succès. Tâche ingrate puisque patronyme impossible à dénicher dans une graphie ou une autre à l'index du volume de Lascombes. <sup>10</sup> Consolation apparente donc qu'un rôle provisoire <sup>11</sup> de l'époque républicaine française mentionne comme propriétaire primitif en 1766 une veuve Nicolas Krantz, rue Munster au Grund. Apparemment il ne s'agissait point de la mère du médecin, peut-être de quelque parente plus ou moins éloignée. Nous n'avons pas l'intention de poursuivre des recherches dans cette direction.

### Le registre paroissial de Saint-Nicolas comme source

Voilà qui ne fait que renforcer nos suspicions qu'il convient de rechercher autre part lieux et date de sa naissance véritables. Revenons donc à Lefort qui assure: «*Son père, Pierre Crantz, aurait été mayeur à Roodt. Sa mère se serait appelée Anne Simon.*» <sup>12</sup> Des Simon, toujours suivant Oster, la ville de Luxembourg en aurait compté dès 1611 <sup>13</sup>. À vrai dire, rien n'est moins sûr. Mais comme dans beaucoup de cas, il y a aussi un brin de vérité. Anticipons pour apprendre par les registres paroissiaux de la paroisse de Saint Nicolas que le véritable père du médecin, Jean Henri et non pas Pierre Crantz, «*procureur*», «*secrétaire de Monsieur de Lanser* <sup>14</sup>» et «*avocat au Conseil Provincial*», décède en avril 1726. On doit dès lors admettre plutôt que c'était son grand-père qui s'appelait Pierre et qui, toujours suivant les registres de Saint Nicolas, avait épousé une Anne Marie von Rath. Nom déconcertant, sauf en admettant qu'il se serait agi d'une Anne (Marie) Simon von Roodt? Ainsi le cercle se refermerait quelque peu. Simple hypothèse encore? Même à l'issue de ce qui va suivre, on pourra continuer à discuter et se disputer à l'envi. Notre petite analyse ne se veut pas une

démonstration rigoureusement exacte, mais une hypothèse de travail valable jusqu'à preuve du contraire. Hypothèse donc, mais confortée par un certain nombre de constatations troublantes renforçant «*in fine*» le degré de probabilité des suppositions.

Restons-en un instant à Henri Krantz qui, sous la dénomination de Jean Henry, procureur, figure parmi les serviteurs et rentiers sur un relevé des corporations de 1715.<sup>15</sup> Serviteur et rentier sont deux qualificatifs qui font bien l'affaire. C'est à mon avis le meilleur point de départ.

Aux rôles des subsides bien ultérieurs figurent un Philippe Crans qui n'a pu être localisé, de même qu'un Guillaume. Arrêtons-nous juste au nom de Henri Krantz qui nous rappelle quand même la veuve de tantôt. Lui était propriétaire primitif d'une maison au Grund. Peut-être Anne Elisabeth Kehler, nom de jeune fille de la bonne femme, avait pris pour époux à une date inconnue, mais bien avant 1715, un Henri Crantz, fils d'Hatard et de Catherine Jeusne. Il s'agirait bien alors de la famille du grand savant, mais d'une branche latérale.



Grand rue: la 2<sup>e</sup> maison étroite à trois rangées de fenêtres est-ce la maison natale de Crantz?

#### **Examen des affirmations antérieures.**

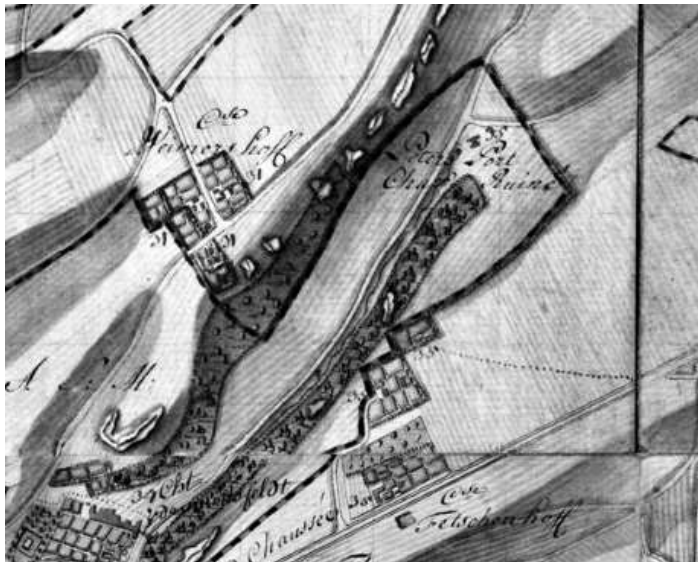
D'abord celle reprise par le Dr. Henri Kugener sur base de l'affirmation d'un chercheur autrichien, le Dr W. Pongratz:<sup>16</sup> «*Henricus-Joes-Nepumocenius kam am 25.11.1722 als Sohn des Paechters und Verwalters des Grafen von Anseburg in Roodt/Simmern zur Welt*». <sup>17</sup> Plus près de lui des contemporains se sont déjà intéressés au médecin célèbre. <sup>18</sup> Ne mettant pas en doute ce qui se disait, Lefort a dès lors cru devoir s'associer <sup>19</sup>, tout en suivant en cela le Dr. Aguste Neyen. <sup>20</sup> Or, Neyen confrère dans la profession de médecin de Crantz, s'autorise lui aussi une méprise inexcusable. Car le Dr. Neyen affirme que Crantz serait né à Roodt près de Niederaanven, soit Roodt-sur-Syre.

Ne quittons pas si vite Pongratz qui le fait même avancer à un Heinrich von Krantz. Cette consonance phonétique, on se la rappellera en cours de route.

Il y a mieux cependant, et j'invite le lecteur à un simple calcul sans connaissances poussées en mathématiques. Si Krantz est décédé à l'âge de 84 ans le 18 janvier 1797, il ne peut être né le 24 novembre 1722. En acceptant d'un autre côté comme exact l'âge de quatre-vingt-quatre ans, il faudrait rechercher sa naissance en 1713. Ni à Septfontaines, ni à la paroisse de Schoenberg, ni en ville on ne peut trouver un baptême correspondant à cette date-là.

Oublions donc pour l'instant cet âge manifestement incorrect. Regardons plutôt de plus près les possibilités offertes par une lecture erronée d'une date. En admettant une faute de copie ou de lecture, un chiffre 2 au lieu de 1 est plausible. D'ailleurs les écritures anciennes peuvent être traîtres pour nous autres. De même, si l'ont admet que le mois de la naissance dans la source primitive était exprimé sur le document en chiffres romains (II), mais perçu en chiffres arabes comme 2, on se rapproche déjà davantage de la vérité: Krantz serait donc né en février 1723. On verra plus loin les raisons qui nous poussent à privilégier cette date comme la plus probable.

Autre affirmation non vérifiée et sans doute incorrecte: le lieu de naissance présumé à Roodt près de Septfontaines. La suite nous montrera que si la famille avait des attaches avec cette localité, et il n'est pas exclu que le jeune garçon, orphelin de père très tôt, y ait passé une partie de son enfance et de sa jeunesse dans la maison de ses grands-parents. De là toutefois à en faire son lieu de naissance véritable ... Ce lieu est plus vraisemblablement à Luxembourg ou plutôt à Weimershof, cense dépendant à l'époque de la paroisse de Weimerskirch.



*La cense de weimershof d'après la carte de Ferraris*

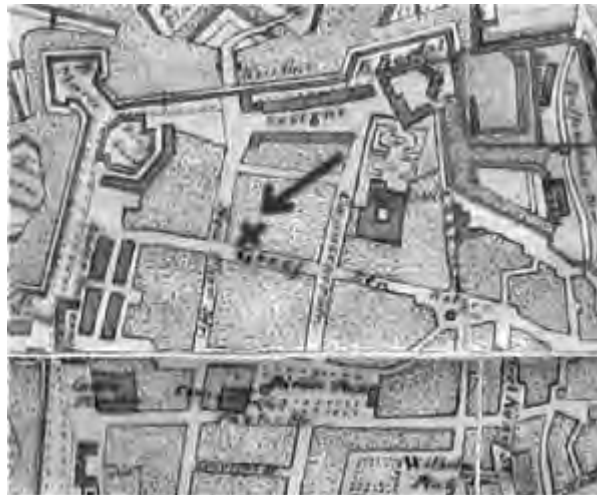
Mais on sait que des paroissiens de Weimerskirch préféraient faire baptiser leurs enfants à l'église paroissiale de Saint Nicolas à Luxembourg, <sup>21</sup> apparemment pour ne pas perdre la qualité de bourgeois. Des motivations similaires peuvent avoir été déterminantes pour les parents de Crantz d'autant plus que les occupations professionnelles du père plaident en faveur d'une sorte de résidence secondaire à la Grand-rue dans la maison de ses beaux-parents. <sup>22</sup>

D'ailleurs: est-ce bien à Septfontaines qu'il faut aller chercher? Une liste assez récente des localités et paroisses d'autrefois de Jhemp Biver <sup>23</sup> confirme plutôt: la paroisse concernée serait celle de Schönberg (Kehlen). Mais, déception: Pas de trace de mariage ni d'acte de baptême avant 1717. <sup>24</sup>

*Augustus*  
 7 *georgius* filius legitimus *michaelis Linden*  
*Comaliboris, curis et pastoris luxemburgi et magistri*  
*etba feyer conjugum ex nichol mullein, fusu*  
*ores fuerunt georgius libes libes oriundus ex p*  
*pat famulus in Tannoria p. servais in mullein*  
*et Elisabetha femor uxor petri Killes auro major*  
*in lict. N. pater bapti petiit a me ut pater*  
*infans bapti archi luxemburgi propter jus civitatis*  
*et quod perderet aliud jus si ibi non baptizaretur*  
*ad quod dixi ipsi, ut peteret et si informaret quod*  
*magistros civitatis, atrum res se ita haberet, et quod*  
*tunc ipsi velim permittere, hoc fieri et petiit a quod*  
*et a magistro pistorum et aliis, iudex et alii rep*  
*ponderat quod baptismus nihil juris impediat facti*  
*habeatur, etiam si infans effect baptus constantinopoli*  
*et vel alibi etc.*  
*Natharina 1735*

L'acte de baptême de Georges Linden en date du 7.8.1735 expose que le père du nouveau-né avait demandé au curé de Weimerskirch de le faire baptiser à Luxembourg «propter jus civitatis», donc pour ne pas perdre le droit de bourgeoisie. Il est intéressant de lire que tant le justicier de la ville que les maîtres du métier des boulangers lui assurèrent que ce droit ne serait pas perdu «etiam si infans esset baptizatus constantinopoli et vel alibi». (même au cas où l'enfant serait baptisé à Constantinople ou même ailleurs).

Ce baptême a eu lieu douze ans après celui du jeune Crantz.

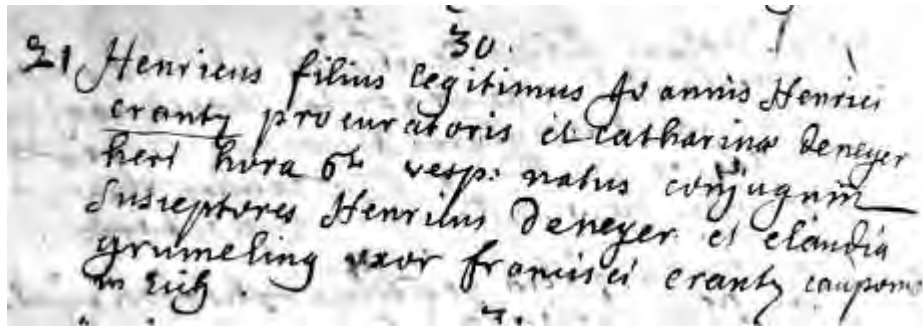


Localisation probable du lieu de naissance de Crantz sur un plan de la ville

### Constatations et recoupements envisageables.

Occasionnellement on avance comme origine de Crantz la ville de Vianden. Cela paraît désormais exclu, mais il convient de relever que la grand-mère Nany en était originaire <sup>25</sup>, ce qu'affirme le dénombrement fait à la suite de la «conspiration des poudres» en 1732. Deltgen a une occurrence Krantz dans cette ville, mais à une date qui ne convient pas. À cette époque le père du futur médecin était déjà décédé depuis sept ans. Lui-même avait à peine deux ans. Qu'il ne figure plus à la liste de 1732 ne nous étonne dès lors plus du tout. Mais qu'en est-il de sa mère? Comme je l'ai déjà dit, elle n'est guère identique à la veuve de tantôt.

Sans plus tarder davantage penchons-nous sur l'acte de baptême de Crantz, baptisé à l'église de Saint Nicolas le 21 février 1723.



Baptême d'Henri Crantz, fils de Jean Henri, procureur, et de Catherine Deneyer

L'acte est révélateur à plus d'un égard, mais surtout renforce-t-il nos convictions de racines de la famille dans la paroisse de Weimerskirch, car la marraine est Claude Grumeling <sup>26</sup>. François Crantz, manifestement le grand-père paternel, était cabaretier et aubergiste à Eich <sup>27</sup>. Son père à lui, Hartard dit Heytter Crantz, déjà cité une fois en passant, était fermier à Weimershof <sup>28</sup> où il était né, fils de Nicolas Greutz, né, quant à lui, vers 1607 à Arlon semble-t-il, mais pourquoi pas à Bilsdorf, et décédé à Luxembourg le 16 novembre 1687?

<sup>29</sup> Alors que nous ne savons pas grand-chose de l'épouse de Hartard, Catherine Jeusne <sup>30</sup>, il est important de relever le nom de celle de Nicolas Greutz.

Le recensement de 1732 nous apprend que «Crantz, Jean Henry, procureur» était «natif d'icy et secrétaire de Monsieur Lanser <sup>31</sup>. Fils de Pierre et d'Anne Marie von Rath.» Nous savons par ailleurs que le père épouse Catherine Deneyer, née le 3 avril 1698, fille de Denis Neyer et d'Anne Elisabeth Hoffman. Denis de Neyr, boulanger, décédé avant 1737, était fils de Nicolas de Nayer et de Françoise Ranson. Par curiosité ajoutons que les parents de cette dernière s'appelaient Laurent Renson et Jeanne Aldring. Laurent Renson ou Ranson, contrôleur des fortifications, baumâtre de la ville en 1737, justicier même en 1653, n'est pas un inconnu dans la société du 17<sup>e</sup> siècle. Que dire de Jeanne Aldring, dont le nom rappelle une famille d'échevins et un général de l'armée de Wallenstein pendant la Guerre de Trente Ans. Ce Jean Aldringen aura même l'honneur d'être évoqué dans la pièce bien connue de Schiller. Henri Deneyer, le fils, allait épouser Suzanne Nany, née à Vianden, paraît-il, puis, veuf, Anne Catherine Bettendorff. Sa fille Lucie, baptisée le 13 janvier 1734, allait épouser le 25 mars 1756 Walter Beyren.

## Retour au Grund et questions d'acoustique

Mais avant d'y arriver, retournons au début où nous avons été interloqué par la forme du nom attribué au médecin de Vienne par Pongratz: Johann Nepomuk von Kräntz. S'agit-il d'une simple coïncidence ou faudrait-il aller chercher plus loin?

Un passage dans le «Cartulaire de 1632» est susceptible de nous suggérer l'opportunité de telles recherches. <sup>32</sup>



67.

Le 24e de Mars 1632 est comparue Leysa=  
beth femme a **Sondach Crentzler** et at  
de Laré que sondit mary doit annuellement  
a sa Ma[jes]té au Jour de Noel deux chapons  
a raison d'Vne certaine pLace scituée en La  
XXXIX r°

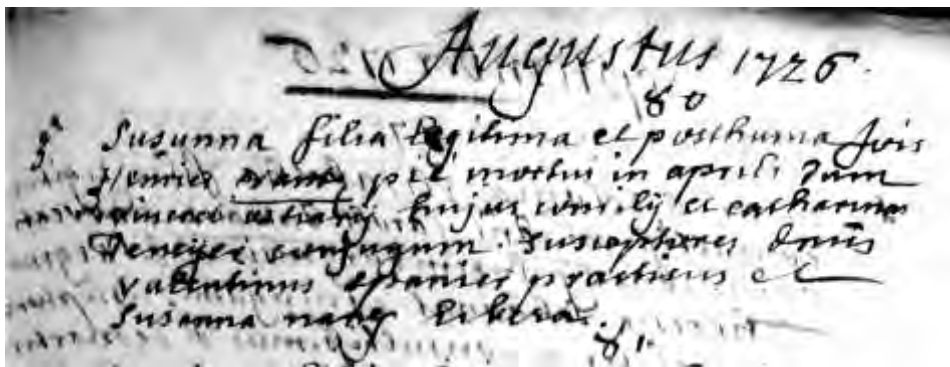
Ville de Luxembourg proche le pont de pierre au  
grondt, ayant cydenant esté donnée en arrentement  
par le Re[ce]v[er]eur g[é]n[ér]al Jean de strainschmps a  
Anthoine Tambourin, par apres tenue par Thomas  
Weyss, depuis au pere de son mary qui L'at achapté  
Auecq La maison dudit Weyss et presentement  
par sondit mary, est ante Jcelle pLace Jncorporée

*a Laditte maison scituée sur ledit pont au grondt  
royant d'Vn coté a La maison de hans Scheffer  
et de L'aultre La riniere d'alsetz, decLarant  
n'auoir sceu trouuer aucunes l[ett]res, mais qu'en  
les retrouvant au reour de sondit mary qu'elle  
les exhiberoit, Partant Jcy lesdits*

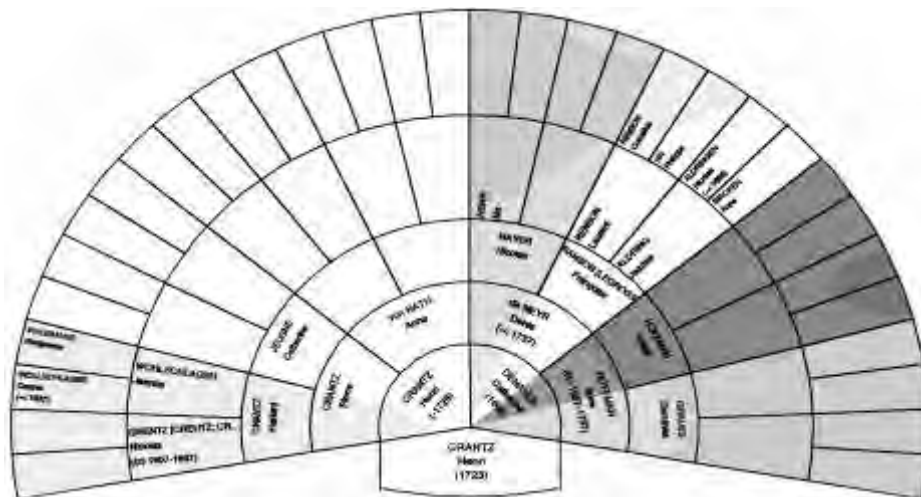
*II chapons*

Krantz ou Crantz, von Kräntz, Krentzler ou encore Grentz? Au-delà d'une certaine confusion, se pourrait-il qu'il existât des convergences, des identités mêmes? Ainsi donc, dans le voisinage près du pont au Grund habitait aux alentours de 1632, l'épouse d'un Dominique Krentzeler. Inutile de vouloir chercher son nom aux registres paroissiaux car les baptêmes pour la paroisse de Saint Jean sont conservés à partir de 1626 seulement. Mais le premier habitant nommé Dominique Urban ou Urbani n'est cité que plus de seize ans plus tard. Mais la liste des bourgeois de 1615 fait état d'un Sontag Crantzler à la Spitalsgaß <sup>33</sup>. On se demande si Marie Catherine Krantz, née vers 1620, était sa fille. Elle va épouser le vétéran de la Guerre de Trente Ans et cordonnier Andreas Liesky, originaire de la lointaine Lusace (Lausitz). Mais c'est une toute autre affaire.

La proximité acoustique entre Grentz et Kräntz intrigue. Plus intrigant encore la constatation que ce Nicolas Grentz, né apparemment vers 1607 à Arlon ou environs, décédé le 16 novembre 1687 avait épousé Jeanne Wolschlager, une fille du clerc-juré de la ville, Gaspard Wolschlager. On retrouve Grentz tantôt comme soldat du capitaine Reichling, tantôt comme marchand et surtout encore comme mambour de l'église de Saint-Nicolas à Luxembourg. Inutile de se perdre en conjectures sur la relativement nombreuse descendance probable. Le fils le plus intéressant paraît être Hartard Crantz, fermier à Weimershof. À partir de lui et de son épouse Catherine Jeusne <sup>34</sup> on peut établir une ligne de descendance à François Philippe, cabaretier à Eich. Époux de Claude Grumeling, on lui connaît au moins deux filles, Régine épouse de Charles Moris, brasseur et fermier et Catherine dont on sait uniquement que son mari s'appelait Thomas Heyderscheid de Keispelt <sup>35</sup>. Un autre fils, Pierre Kranz ou même Wadenkrantz se trouve être mari d'Anne Marie von Rath qu'on a déjà rencontrés. Ce couple eut peut-être plus que les trois enfants documentés pour l'instant. Jean Henri était le père du futur médecin.



Baptême d'une soeur de Crantz, enfant posthume. L'acte suggère au moins la date de décès approximative du père, huissier du Conseil (i.e. Provincial), «pie mortui in aprili [1726]»



### La mère de Crantz

Il est plus qu'urgent à présent de nous pencher justement sur cette mère du nom de Catherine Denayer, fille du boulanger Denis Denayer<sup>36</sup> domicilié à la Grand-rue comme nous l'avons dit tantôt et d'Anne Elisabeth Hoffman, de Vianden. S'il est pour l'instant impossible d'en savoir davantage avec quelque degré de certitude sur l'ascendance de Denis Denayer, les renseignements sur son épouse et sa famille sont beaucoup plus abondants. Françoise Ranson était la fille de Laurent Renson et de sa femme Jeanne Aldring. Sans entrer dans les détails, les relations de parenté par la mère avec les échevins Aldringen et le célèbre général Jean d'Aldringen qui s'était distingué dans les armées de l'empereur au cours de la Guerre de Trente Ans (1618 – 1648) ont déjà été évoquées. Et, comme l'a montré Marcel Bourguignon,<sup>37</sup> un Théodore Heuderscheid,<sup>38</sup> échevin de Luxembourg était censier de la famille Aldringen à La Sauvage.

En tout cas, le marchand cabaretier Gaspard Aldringen, aussi justicier de la ville, était son arrière-grand-père. N'oublions pas le père, Laurent Renson qui, comme son propre père s'était fait un nom comme entrepreneur des fortifications, «Schantzmeister»<sup>39</sup>. Qualifié de la sorte, son nom revient plus d'une fois dans les comptes de la ville. Laurent Renson était aussi baumaître, soit trésorier de la ville en 1637 et en 1653. La même année il est qualifié aussi de «Festungskontrolleur». L'une de ses filles, Catherine, épousera le futur cleric-juré de la ville, Jean Gerber<sup>40</sup>. Les traditions étaient ainsi bien continuées, puisqu'on se rappellera le mariage de Nicolas Grentz avec la fille du cleric-juré Wolschlager.

Sa soeur, Marie Sidonie épousera à son tour l'ingénieur Hubert Laloir, qui sera aussi justicier de la ville, entre autres. Originaire de Liège cet architecte de la ville et de la province était venu en ville comme capitaine du régiment de Bade. Après Renson, voilà dans la famille un autre technicien du bâtiment. Relevons au passage encore des relations familiales avec les Ransonnet, marchands originaires du Limbourg alliés aux échevins du 17<sup>e</sup> siècle finissant, dont notamment François Meys et dont certains rejetons occuperont eux aussi les sièges d'échevins de la ville de Luxembourg. Tout ceci pour constater que l'ascendance du futur médecin était loin d'être obscure. Mais puisque la famille a résidé dans des lieux assez mal servis



par la conservation des registres paroissiaux<sup>41</sup>, tous ces faits ont longtemps été occultés. On s'est manifestement rabattu sur les traditions orales dont on sait qu'elles sont bien souvent déformées, tronquées avec les années.

### **Des racines qui peuvent expliquer des choses**

Ce survol, forcément ramassé et réduit aux faits les plus saillants, permet de situer Crantz dans un environnement dépassant le cercle familial restreint. On en retiendra que certains de ses ancêtres sont venus à Luxembourg pour y exercer des activités certainement non négligeables. Dès les débuts, ils semblent avoir eu une formation scolaire voire scientifique poussée et certainement pas typique pour l'époque. Leurs origines géographiques sont variées. Mais leur enracinement n'est pas nécessairement la ville elle-même, mais plutôt les environs plus ruraux si l'on fait abstraction d'activités dans la sidérurgie d'Ancien Régime comme dans le cas des Aldringen et Heiderscheid. Souvent militaires à l'origine, ils sont actifs aussi dans le commerce, particulièrement comme cabaretiers-aubergistes. Ces professions pouvaient très bien se marier avec celles de l'alimentation, comme dans le cas des boulangers et brasseurs. D'où la conclusion qu'évidemment on ne peut ignorer leur intérêt pour l'approvisionnement des armées. Ne sait-on pas que Léonard, le père du général Aldringen s'était déjà illustré dans ladite profession? <sup>42</sup> Fermiers ou négociants de fourrages, les familles entretenaient manifestement un contact étroit avec la vie des champs, les plantes, ce qui pourrait bien expliquer que le jeune Crantz se soit familiarisé dès son plus jeune âge avec la botanique. Si, comme il paraît vraisemblable, la mort prématurée de son père, juriste comme beaucoup de membres de la famille Aldringen, a obligé le jeune homme à passer sa jeunesse chez des grands-parents ou d'autres parents à la campagne, et particulièrement à Roodt, ses intérêts n'en ont été que renforcés. S'il a pu développer aussi des intérêts pour le monde animalier, bien présent dans les fermes de ses proches parents, il ne s'est cependant pas contenté de traiter des chevaux, vaches, chiens ou chats domestiques <sup>43</sup>. C'était plutôt vers la connaissance et le traitement de cet autre mammifère qu'est l'homme qu'il s'est tourné. Et il s'est fait médecin.

### **Le dépaysement de Krantz**

On peut être surpris ou non du fait qu'il s'est installé à Vienne et expliquer la chose éventuellement par le fait que les Habsbourg d'Autriche étaient alors les seigneurs du pays. Il me semble quand même que le jeune homme a pu faire connaissance de personnes originaires de Vienne qu'il a pu côtoyer dans le voisinage des grands-parents Denayer dans la Grand-rue durant sa jeunesse.

C'est ainsi que nous rencontrons à l'époque plusieurs personnages en-dehors des artisans du bâtiment bien connus venus du Tyrol.<sup>44</sup>

Arrivés à ce point il convient de tirer de l'oubli sa seconde épouse, Marguerite Trem, dont on a mentionné tout juste qu'elle avait été actrice et originaire de Luxembourg. Son père à elle, Charles Trem figure ainsi sous le numéro 429 du relevé des habitants publié jadis par Guy May <sup>45</sup>. On lit: «*Charles Trem natif de Wolkerange prevoté d'arlon bourgeois depuis 3 ans vend du vin et de la Bierre sa femme Catherine Brick natife de bingé [c'est-à-dire Heinsch]proche d'arlon*». Cette première épouse devait cependant décéder et il contracta un second mariage avec une Marie Kieller ou Kehler ou encore Keyller, fille de Sébastien Keyler et de Marguerite Degen, de

Mondercange suivant le mariage du 25 octobre 1744. Le nom de Kehler sonne quelque peu familier, d'autant plus que la paroisse de Schoenberg correspond à Kehlen. Leur fille Madeleine naît le 31 mars 1748. Une sœur de la mère, donc la tante de la jeune Madeleine Trem avait épousé Simon Grobauer ou Gruebauer de Vienne, au service du directeur des postes de Haselmann. Par les Logements Militaires <sup>46</sup> de Rupprecht on sait qu'un descendant habitait la rue des Juifs, soit à deux pas de la maison de Walter Beyren à la grand-rue.

#### On peut continuer les devinettes...

Et si les ancêtres avaient immigré depuis les environs de la Baltique?

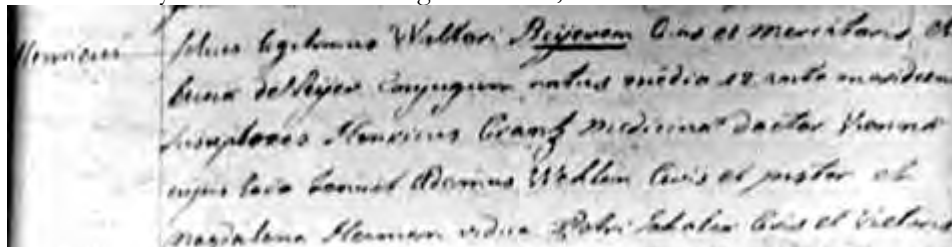
En effet! Une petite excursion sur internet pourrait nous le faire croire. Je me permets de citer Wikipedia: «*Kranz ist ein deutscher Familienname und ursprünglich ein Herkunftsname zu Ortsnamen wie Cranz, Kranz (Hamburg, Neumark, Schlesien, Ostpreußen). In anderen Fällen kann es sich auch um einen Hausnamen nach dem ausgesteckten Ausschankzeichen, einem grünen Kranz, handeln. Bereits im Jahre 1370 ist in Nürnberg ein Hans Krantz bezeugt.*» <sup>47</sup> En somme, pourquoi pas? À une époque de guerre permanente, la venue à Luxembourg d'un militaire ne doit pas être exclue. Et que dire, quand justement Wikipedia vous renvoie aussi à la localité suisse de Crans-Montana?

Avis aux amateurs ... Tout ceci pour conclure: L'origine géographique du médecin Crantz n'est certainement pas à Roodt près de Septfontaines, ni la localité homonyme sur la Syre. Il est bien né à Luxembourg ou dans les environs immédiats, sans doute à Weimershof. Quant à la ville, on pourra continuer...

**p.s.** La maison habitée par le père du Dr. Crantz était sans doute celle de Walter Beyren que l'on retrouve aux Logements Militaires. C'est le numéro 102 de la Grand-rue. En 1732 habite au 147 «Pierre Beyren, natif de cette ville, bourgeois, marchand depuis six ans a épousé Magdaleine Harles, aussy natife de cette ville, qui ont deux enfans, une servante natife de cette ville, et a loué le derrier de sa maison à Claude Decloux, natif de cette ville, bourgeois cloutier, et sa femme Marie Jeanne Gibert, aussy natife de cette ville, ont un enfant avec un apprenti natif de cette ville.»

Walter Beyren, qui y habite en 1794, était le fils de Jean Wiric Pierre et de Barbe Madeleine Harles.

Le 25 mars 1756 il épouse Lucie Denaire (ou Deneyer/Denayer), baptisée le 13 janvier 1734, fille d'Henri, boulanger, et d'Anne Catherine Bettendorff et veuf de Suzanne Nany native de Vianden. Agé de 54 ans, il s'éteint le 3 octobre 1749.



Henricus, filius legitimus Walteri Beyeren, Civis et mercatoris, et Luciae De Neyer Conjugum natus...  
Suceptores Henricus Crantz Medicinæ doctor Viennæ ejus loco tenuit Adamus Wehlen Civis et  
pistor et Magdalena Herman vidua Petri Scholer Civis et Victoris,

- 
- <sup>1</sup> Voir: Bibliographie luxembourgeoise: ou Catalogue raisonné de tous les ouvrages ou travaux littéraires publiés par des Luxembourgeois ou dans le Grand-Duché actuel de Luxembourg. Partie 1. Les auteurs connus par Martin Blum. Nouv. éd., complétée, avec introd. et index analytique par Carlo Hury, reprint par Carlo Hury en 1981.
- <sup>2</sup> Ainsi [http://fr.wikipedia.org/wiki/Heinrich\\_Johann\\_Nepomuk\\_von\\_Crantz](http://fr.wikipedia.org/wiki/Heinrich_Johann_Nepomuk_von_Crantz).
- <sup>3</sup> P.ex. François-Léon Lefort: Le botaniste Henri-Jean-Népomucène Crantz, in: Jules Mersch Biographie Nationale. Fascicule III, Luxembourg 19654, S. 171 – 184, ou: Dr. Auguste Neyen: Biographie Luxembourgeoise III. – Retenons qu'à la page 173 Lefort reproduit une dédicace de Crantz à son ancien professeur au Collège complétée par le qualificatif «Bitburgensis». Sans entrer dans les détails mentionnons qu'effectivement il semble y avoir eu des ramifications familiales vers cette ville de l'Eifel.
- <sup>4</sup> Dr. Henri Kugener: Die zivilen und militärischen Aerzte und Chirurgen in Luxemburg. Von den Anfängen bis 1914. Eigenverlag 1995. S.145.
- <sup>5</sup> Lefort: op. cit. page 171.
- <sup>6</sup> Edouard Oster: Nos noms de famille au XII<sup>e</sup> siècle. In: Biographie Nationale, fascicule XIII, 1965.
- <sup>7</sup> Oster, op. cit. p.34.
- <sup>8</sup> <http://www.deltgen.com>.
- <sup>9</sup> <https://fr.wikipedia.org/wiki/Tintange>.
- <sup>10</sup> François Lascombes: La Ville de Luxembourg pendant la seconde moitié du 17<sup>e</sup> siècle. Habitations et habitants. PSH volume IC, Luxembourg 1984.
- <sup>11</sup> LU II 11 n° 8.
- <sup>12</sup> Ibidem.
- <sup>13</sup> Oster, op. cit. p. 35.
- <sup>14</sup> D'après les registres paroissiaux. Jean Henri de Lanser, conseiller procureur général. Fils de Jean Henri et de Régine Geysen, époux de Marie Aldegonde Josèphe Bredebach.
- <sup>15</sup> AVL LU I 10 n°
- <sup>16</sup> Walter Pongratz, né en 1912 et décédé en 1990 avait parlé de Crantz dans une conférence du 15.03.1951 devant la «Österreichische Exlibris\_Gesellschaft». Cf.: [http://www.austria-lexikon.at/ebook/wbin/ambrosius.html#pagenum=179&thumbview=1p&layer=default1&book=Sac\\_hbuch/Steirische\\_Exlibris&pageid=00000180](http://www.austria-lexikon.at/ebook/wbin/ambrosius.html#pagenum=179&thumbview=1p&layer=default1&book=Sac_hbuch/Steirische_Exlibris&pageid=00000180) Son champ d'activité était celui de la bibliothéconomie. Dans cette qualité il a sans doute fait connaissance des publications de botanique de Crantz. On lui doit notamment des ouvrages sur les châteaux de sa patrie et sur l'histoire des bibliothèques. Cf. [http://de.wikipedia.org/wiki/Walter\\_Pongratz](http://de.wikipedia.org/wiki/Walter_Pongratz).
- <sup>17</sup> Dr. Henri Kugener: Die zivilen und militärischen Aerzte und Chirurgen in Luxemburg. Von den Anfängen bis 1914. Eigenverlag 1995. S.145.
- <sup>18</sup> Voir: <http://www.deutsche-biographie.de/sfz8890.html>. - E. G. Baldinger, Biographien jetzt lebender Aerzte und Naturforscher, Jena 1772,
- <sup>19</sup> François-Léon Lefort: Le botaniste Henri-Jean-Népomucène CRANTZ, in: Jules MERSCH Biographie Nationale. Fascicule III, Luxembourg 19654, S. 171 – 184, C'est chez Lefort que se trouve la référence que Crantz a été élève du collège de Luxembourg.
- <sup>20</sup> Dr. Auguste Neyen: Biographie Luxembourgeoise III.
- <sup>21</sup> Les relations historiques entre Weimerskirch et Saint Nicolas sont évoquées notamment par J.P. Koltz: Baugeschichte der Stadt und Festung Luxemburg. I. Band 1970, p. 78.
- <sup>22</sup> Alphonse Rupprecht: Logements Militaires à Luxembourg pendant la période de 1794 à 1814. Aperçu historique sur les anciennes rues et maisons de la Ville haute. Nouvelle édition avec introduction, bibliographie et index par Carlo Hury. Luxembourg 1979, p. 32. Maison 102 de la Grand-rue.
- <sup>23</sup> Jhemp Biver: [Nomenclator Generalis] Nomenclature générale des localités, fermes et moulins isolés du Grand-Duché de Luxembourg dans ses frontières politiques de 1839 / General-Nomenklator der Orte, Gehöfte und Mühlen des Großherzogtums Luxemburg in seinen politischen Grenzen von 1839.
- <sup>24</sup> Fichier informatique d'Eugène Ney (†) qui m'en avait confié une copie.

- 25 Guy May: La Ville de Luxembourg en 1732. In: Hémecht 38(1986), H. 3, p. 487-499; H. 4, p. 619-630; Jg. 39(1987), H. 1, p. 125-135; H. 2, p. 255-269; H. 3, p. 461-470; H. 4, p. 611-621.- Il s'agit du numéro 166 de sa liste.
- 26 Au sujet des Grumelin, originaires de Savoie, voir: Antoinette Reuter: Des marchands savoyards en Luxembourg (XVI<sup>e</sup> à XVIII<sup>e</sup> siècles). In: Annuaire de L'association Luxembourgeoise de Généalogie et d'Héraldique, 1991, pp. 205 - 232, et plus particulièrement pp. 216 - 217.
- 27 Constatons d'ailleurs que le futur bourgmestre d'Eich, Valentin Simon, descendait lui aussi d'une famille de mayeurs qui tenaient cabaret, comme Valentin Simon lui-même. Valentin Simon fut d'ailleurs baptisé à Luxembourg le 5 avril 1754. Son père n'était autre que ce même mayeur et cabaretier Jean Pierre Simon. Sa mère s'appelait Marie Anne Catherine Hourst ou Hourt.
- 28 Si l'on consulte les Dénombrements des feux de Jacques Grob, on voit que le «gaignage de Weimmerhöff» passe de 0 ménages à la fin du 15<sup>e</sup> siècle à 1 en 1525 et à 4 en 1531. Grob: Dénombrements des feux, Bruxelles 1921. Lieu rural sans grande importance au début des temps modernes, on lui prête sans doute peu d'attention pour les receveurs des impôts ou aides.
- 29 Archives de la ville de Luxembourg, LU I 32 n° 13 (Chronique de l'abbé Feller]
- 30 Cela pourrait être Lejeune.
- 31 Peut-être le Conseiller procureur général Jean Henri Lanser, né en 1672, fils d'Augustin et d'Anne Catherine Marie Uttinger et de Marie Catherine Geisen. Signalons à titre de curiosité qu'il allait épouser encore le 16 décembre 1710 Marie Charlotte Marchant. Cela pourrait expliquer certaines choses comme la proximité avec la seigneurie d'Ansembourg.
- 32 Cartulaire LU I 10 n° ... folios XXXIIX v et XXXIX recto.
- 33 AVL LU I 10 n° ..03
- 34 Sans doute plutôt Lejeune ou même Jung ou Junck.
- 35 Thoma Heuschter, fils de Louis et Marie NN est né le 2 décembre 1709 à Keispelt. Ses parrain et marraine n'étaient autres que le seigneur d'Ansembourg et son épouse (Fichier Schönberg compilé par Eugène Ney †).
- 36 Orthographié selon les cas aussi de Neyr, de Naeiger, de Nehr.
- 37 Marcel Bourguignon: La Sauvage.. In: L'ère du Fer en Luxembourg, , Luxembourg/Arlon, 1999, p. 296.
- 38 Ce Théodore Heuderscheid eut entre autre une fille, prénommée Catherine qui allait épouser, coïncidence ou non, un certain Bartholomé Dommelding(e), de Dommeldange
- 39 Laurent Renson ou Ranson figure au n° 350 de la «Generalspecification» de 1655, soit à la rue Sigefroi entre rue Wiltheim et boulevard Victor Thorn. Il était voisin de l'avocat Lanser. François Lascombes: La Ville de Luxembourg pendant la seconde moitié du 17<sup>e</sup> siècle. Habitants et Habitants, PSH IC, Luxembourg 1984, page 76. Est-il surprenant dès lors de voir le père de Crantz au service du conseiller Lanser? (cf plus haut). Si l'on peut se fier aux listes de l'abbé Lascombes, le clerc-juré Gerber habitait la maison précédemment occupée par Renson. p. 281.
- 40 Voir Lascombes, op. cit. p. 282.
- 41 La paroisse Saint-Michel.
- 42 François Lascombes: Chronik der Stadt Luxemburg (1444 – 1684), Luxembourg 1976, p. 398 (note). On est frappé par cette affirmation de Lascombes: «Das Aldringerhaus lag im Stadtgrund «bey der Bruecken», in der St.-Ulrichs-Gasse. Ce qui la situe dans le voisinage de la maison Krentzeler.
- 4343 Il incombait non aux chirurgiens ou médecins de s'en occuper, mais plutôt aux maréchaux-ferrants.- Voir Dr. Georges Thewes.
- 44 Gottfried Juen: Tiroler Bauhandwerker in Luxemburg im 17. und 18. Jahrhundert. In: Annuaire / Association luxembourgeoise de généalogie et d'héraldique = Jahrbuch / Luxemburger Gesellschaft für Genealogie und Heraldik 1987, p. 69-84, ill
- 45 Guy May: La Ville de Luxembourg en 1732. Série ons Hémecht Nos 38 (1986)
- 46 Alphonse Rupperecht: Logements Militaires à Luxembourg pendant la période de 1794 à 1814. Série initialement parue à «Ons Hémecht» entre 1927 et 1928 et remise au goût du jour par une édition soignée par Carlo Hury en 1979.
- 47 [http://de.metapedia.org/wiki/Kranz\\_\(Familiennamen\)](http://de.metapedia.org/wiki/Kranz_(Familiennamen)).



## ANCIENS de l'ATHÉNÉE (AAA)

à l'initiative de la Commission de l'Altième

28 boulevard Pierre Dupong  
L-1430 LUXEMBOURG  
CCP 75888-34

Membres du conseil d'administration 1996-1997

Dr MERSCH (président)  
Gilles MAÏRE (secrétaire)  
Dr FABER (trésorier)

membres: Marc HAAS  
Dr KRIEGER  
Roger FLEURY  
Georges RHEM  
Martine STEIN-ALLEGRE  
responsable des comptes: Cathie THELUS

## *Présence des Anciens sur l'Internet*

### Notre «Homepage»

L'histoire commence en 1995. Le professeur Daniel Weiler, à ce moment enseignant de mathématique à l'Athénée, s'était fait champion dans le maniement de l'outil «Internet». Il proposa aux enseignants un cours par Internet sur l'élaboration de sites Web. Je m'étais inscrit dans ce cours. Mais après un certain temps l'orientation et la démarche ne me donnaient plus satisfaction; les travaux que Daniel nous proposait ne me convenaient plus et je me suis mis à la création d'un site Web pour les Anciens, car avec l'aide d'une paire de bouquins, je pouvais me débrouiller aussi. Ce qui évidemment n'a pas trop plu à mon collègue Daniel, mais nonobstant il accepta ma production et l'intégra dans le site Web de l'Athénée. Lui était prolifique et presque tous les quinze jours, il avait remanié le look de la Homepage de l'Athénée. Moi je ne suivais pas ce rythme des changements et restais ainsi plus «désuet»!

Alors il chargea une élève de la classe terminale de faire un relooking de notre site pour adapter sa présentation à celle de l'Athénée. Et arriva ce qui était prévisible et devait arriver: l'étudiante qu'elle était devenue et qui poursuivait ses études en Ecosse, n'était plus intéressée à la maintenance de notre site Web.

Et ainsi se termina notre première apparition sur la toile!

Quelques années plus tard, notre membre du Conseil, Jean Koepfler trouva notre absence à l'Internet irresponsable par les temps qui couraient; il s'engagea à faire revivre notre site. Nous trouvâmes en l'élève Tom Ackermann le réalisateur d'une deuxième présence des AA sur le Web. Il s'acquitta bien de sa tâche, il avait élaboré une structure très réussie et attendait les textes pour la remplir: il avait fait un contenant à nous de produire le contenu. Mais là encore, nos membres n'ont pas réagi; moi pour ma part j'ai contribué par quelques pages, mais ne m'étais pas investi outre mesure.

Et ainsi se termina notre deuxième apparition sur la toile!

Sous l'impulsion de notre nouvelle présidente Martine Mergen, très friante de publicité, la création de notre troisième site Web fut entamée. Le contenant fut produit à Dudelange par les soins des professionnels de la Fondation Kräitzbiereg qui assuraient aussi la maintenance de notre site. Un début de contenu fut assemblé,

arrangé et publié par Jean-Marc Weber. - - - Et maintenant on attend la collaboration des membres des AA pour qu'ils remplissent le site, car certains textes qui y figurent ont été repris de notre première édition sur la toile!. De plus les frais occasionnés par l'hébergement du site, doivent être rentabilisés à l'encontre des deux premières expériences qui n'ont pas engendré de dépenses car déposées sur un serveur de l'Athénée.

Est-ce que cette troisième apparition sur la toile connaîtra le même sort que les deux précédentes? Qui vivra verra!

### Les Anciens sur «Facebook»



Jeudi 19 avril 2012 le site sur Facebook vit le jour sous le nom «Anciens de l'Athénée». Allait-on proposer une adhésion à un groupe ou une adhésion personnelle? Le choix se porta sur la 2<sup>e</sup> possibilité car je voulais toucher les Anciens en tant que particuliers et non comme membres d'une foule grégaire.

Et voilà de nouveau le grand problème: Comment faire connaître notre présence sur Facebook?

La liste des anciennes promotions d'un côté, les déjà inscrits sur Facebook de l'autre, pendant des heures les invitations par mail aux «clients potentiels» furent envoyées et chose étonnante, les inscriptions à notre site suivaient à un rythme régulier! [added by anciens]

Après un certain temps, notre membre du conseil, Claude Wassenich me donna un coup de main dans le recrutement et plus tard il associa sa fille Lynn à nos efforts de racolage. Et c'est ainsi que vers la mi-mai 2013, nous comptions plus de 700 «followers» sur notre site que Claude avait entre-temps changé en groupe. Après ma démission, le nouveau secrétaire Max Maillet changea les mots de passe et à partir de ce moment ni moi ni Claude n'avions plus accès à notre site en tant qu'administrateurs. Depuis la démission de Max, Jean-Claude Weber s'occupe de la mise à jour de notre site. Nos dernières activités sont répertoriées, agrémentées de

photos et munies d'un petit commentaire. Nos futurs projets sont présentés et celui qui s'intéresse, peut suivre le fonctionnement de notre organisation.

Maintenant en 2017, donc 5 ans plus tard, on note presque mille inscriptions.

Cette présence sur Facebook était imaginée très attrayante pour notre association car beaucoup de «jeunes Anciens» nous avaient rejoints sur Facebook. Mais, - ils ne sont pas membres de notre association, ce qui veut dire qu'ils ne contribuent pas à arrondir nos fins d'année! Et pourtant on espère les voir un jour intégrer le rang des membres cotisants. Pour dire vrai: le but recherché était de toucher les «jeunes Anciens» friands de l'Internet et de les motiver à se joindre à nos activités; il n'a pas trouvé le succès escompté – mais étant optimiste, on n'abandonnera pas si vite!

### Les Anciens sur «LinkedIn»

Peu de temps après notre apparition sur Facebook, j'ouvris aussi un compte au nom des AA sur LinkedIn. Notre intention était la même, mais avec une autre arrière-pensée: être là où l'on trouve sûrement pas mal d'Anciens de l'Athénée. Ces Anciens affirmés dans leur carrière, des dames et des messieurs bien insérés et établis dans la vie professionnelle, seraient des membres très appréciés.

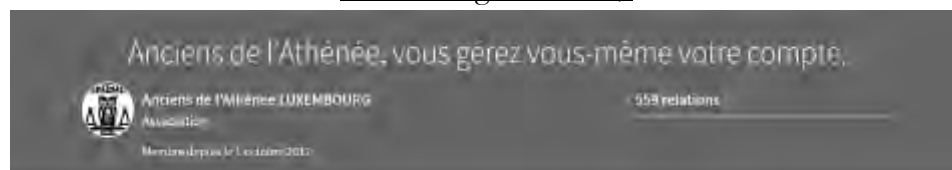
Et voilà de nouveau le même problème: Comment faire connaître notre présence sur LinkedIn?

Eh bien, le même procédé que pour Facebook est adopté et mis en œuvre. Contrairement à mon expérience de Facebook, cette fois je n'ai pas (encore) donné à d'autres le droit d'administrateur, donc pour le moment je gère ce site tout seul.

Pour le moment plus de 550 Anciens nous suivent sur LinkedIn. Hélas, là encore, tout le monde n'est pas membre cotisant de notre association. Et le même credo encore: on ne détale pas, on garde le moral!



<https://www.linkedin.com/in/anciens-de-l-ath%C3%A9n%C3%A9e-luxembourg-05342a59/>



## Sur un cas de ...

Dans le bulletin No 35, notre ami Raymond Schaus nous fait découvrir une «nouvelle maladie», le hoarding. En même temps, il nous met en garde contre l'idée qu'en 1923 Jules Romain a déjà ridiculisée doucement en faisant dire au docteur Knock que tout bien portant est un malade qui s'ignore, jusqu'à celle des «professionnels de santé d'aujourd'hui, qui traquent avec des moyens perfectionnés les moindres anomalies réelles ou supposées».

Loin de nous de faire du Bulletin de l'Association des Anciens de l'Athénée un Bulletin-bis de la Société des Sciences Médicales. Lorsque en fin d'après-midi du 31 décembre 1991 j'ai enlevé le cœur gros, les larmes à l'œil ma blouse blanche, qui avait fait de moi un soi-disant demi-dieu en blanc, je posais définitivement bistouri, forceps et tous les ustensiles, la phrase de Goethe me vint à l'esprit: «Zu neuen Ufern lockt ein neuer Tag», à quoi il ajoutait qu'on n'en devait loucher aucun.

En lisant le texte de Raymond Schaus, je me suis souvenu de maladies disparues, la variole bien sûr, pourtant loin de nous, mais d'affections faisant partie de ma spécialité.

Il y a un peu plus d'un demi-siècle, nous rencontrions des jeunes femmes désireuses, même avides, d'être enceintes, plus rarement d'autres, angoissées de l'être et qui présentaient des symptômes subjectifs de l'état gravidique. Nous parlions de grossesses nerveuses (Scheinschwangerschaft). Un examen clinique consciencieux n'arrivait que rarement à dissuader ces femmes de leur phantasme. Le développement, la simplification, la fiabilité des techniques de diagnostic biologique de grossesse, de moins en moins onéreux, devint le moyen souverain de guérison, au fond de prévention de la grossesse nerveuse.

Dans l'exercice de mon métier, je me souviens d'un seul cas, d'ailleurs hors normes, de cette affection. Vint me consulter une dame ayant dépassé la soixantaine, maigrichonne, le ventre assez gros. L'interrogatoire me donnait peu de renseignements, Madame était peu loquace. A l'examen gynécologique par toucher rectal - elle insistait sur sa virginité - je diagnostiquais un appareil génital, utérus et annexes correspondant à l'âge. La percussion de la paroi abdominale révéla une sonorité nette, symptomatique de ballonnement. Comme ma patiente était plutôt du genre nerveux, je conclusais à une aérophagie. Je la rassurai donc, que du point de vue gynécologique tout était en ordre, que je lui prescrirais un médicament du nom d'Euflat, fabriqué en Suisse, qui la soulagerait. Elle me regarda avec dédain, disant que j'étais aussi bête que les autres et que je n'avais pas remarqué qu'elle portait le petit Jésus sous son cœur «Dir sidd grad esou domm wéi di aner, Dir hutt net gesinn, datt ech d'Jesulein ënner mengem Härz droen». Puis elle s'en fut.

Revenons à Euflat, ce médicament que j'avais prescrit. Selon les historiens, Hitler en était un consommateur régulier et assidu. Son médecin personnel le faisait venir illégalement et en cachette de Suisse. Ce n'est que lorsque son correspondant helvétique était en retard de livraison que le pharmacien attitré du Führer fabriqua les «Antigaspillen», dont la formule ressemblait à s'y méprendre à celle d'Euflat.

Le choix des noms des spécialités pharmaceutiques paraît en général biscornu, souvent il est suggestif. Le terme Euflat se compose du grec eu, bon, bien, et du latin flatus, pet. C'est donc un médicament servant à bien péter. Pauvre Eva Braun!





À cette époque on rapportait les cas médicaux rares, curieux ou instructifs lors des réunions des sociétés savantes, puis ils paraissaient dans des recueils consacrés à ces sociétés. Ce cas de grossesse nerveuse de la postménopause n'ayant aucun intérêt médical n'a pas été publié.

Une autre affection a changé de fond en comble. Pendant les trois premiers mois de leur grossesse, nombre de jeunes femmes en se levant le matin présentent des nausées, parfois quelques vomissements. Le savoir populaire en faisait un moyen pour prédire le sexe de l'enfant, en cas de malaises plus intenses c'était une fille, au cas contraire un garçon. Pourtant un certain pourcentage des femmes virent se développer une forme gravissime de cet état, connue sous le vocable de «vomissements incoercibles de la grossesse». Toute alimentation était impossible, la moindre gorgée d'eau était rejetée. Les suites logiques, un amaigrissement rapide accompagné de déshydratation et de détérioration de l'état général. On préconisait divers traitements, notamment l'isolement total, pas de visite et en fin du compte un lavage d'estomac, intervention des plus désagréables, même pénible. Autour des années soixante, une nouvelle thérapeutique changea la donne, la prise d'un comprimé du nouveau médicament soulageait les nausées des femmes enceintes de façon décisive.

Si dans la grande maternité où je travaillais pour ma spécialisation trois chambres étaient presque toujours occupées par des «vomisseuses», je n'ai plus vu un seul cas pendant les quatre décennies où j'ai exercé mon métier.

L'histoire d'une jeune personne souffrant de vomissements incoercibles de la grossesse qu'il m'a été donné de suivre pendant mes années d'études m'est restée gravée dans la mémoire. Madame était heureuse d'attendre famille. Tout eut été pour le mieux dans le meilleur des mondes, si elle ne vomissait tripes et boyaux. Tout traitement, même le lavage d'estomac, s'avérait complètement inefficace. Discrètement, la petite religieuse en charge du service des vomisseuses se rendit deux fois par jour chez sa patiente et récita avec elle le chapelet. Rapidement, l'état de la malade s'améliora, au bout de quelques semaines, elle quitta le service épanouie.

Lors d'une séance de la Société de Gynécologie et d'Obstétrique, quelques semaines plus tard, le professeur Jean Harteman, enseignant au verbe brillant, présenta une publication: «Sur un cas de vomissements incoercibles de la grossesse guéri par la prière».

Jos Mersch

## *Recker, der Viehdieb und Fälscher*

Vielleicht sollten wir an dieser Stelle etwas erzählen über den Pferdedieb, der das Gericht während fast zwei Jahren auf Trab hielt. Dieser einzige uns aus der Stadt Luxemburg im Detail überlieferte Fall aus dem Bereich der Landwirtschaftskriminalität scheint aber ins Bild des Jahrhunderts zu passen, wenn er auch für die Stadt Luxemburg nicht unbedingt typisch war. Französischen Studien zufolge, die uns Jacques Sole in «La Révolution en Questions» zum besten gibt, war in diesem Milieu das Bettel- und Vagabundenwesen besonders stark verbreitet. Schlimmer noch, die Maréchaussée stand ihnen oft machtlos gegenüber, da diese Individuen von der Bevölkerung gar zu oft gedeckt und in Schutz genommen wurden. Auch Recker scheint Komplizen in diesem Milieu gehabt zu haben. Und wenn wir auch sonst recht wenig über seine Person wissen, so ist zumindest klar, daß er sich diese Schutzdienste sehr gut nutzbar zu machen verstand.

Zum Namen sei vielleicht noch folgendes angemerkt: Eigenartig genug ist die Tatsache, daß die Akten vom Reckerthal und nicht vom Reckenthal (heute Reckendall) sprechen. Auch Rechnungsbelege des Baumeisters wissen von Fuhrleuten dieses Namens zu erzählen. Wie dem auch sei!

Geboren wurde Jean Recker wohl vor 1740 in Metzsig (Messancy) als Sohn von Jacques und Magdalena Bodwin. Zwar gibt uns der Hollericher Pfarrer, der ihn am 30. Januar 1764 mit der aus Rollingergrund stammenden Magdalena Meyer, Tochter des verstorbenen Leonard oder Lenert Meyer und der Magdalena Tarrin, traute, keine weiteren Anhaltspunkte über Alter oder Geburtsdatum, aus den Gerichtsakten aber geht sein Vorleben hervor. Und zwar heißt es, daß er “nachdem er aus deren Kriegsdiensten entlassen, ein herumschweifendes Leben geführt”. Nimmt man diese Entlassung im Herbst 1763 an, wie der Eintrag vermuten läßt, dann dürfte Recker mit einiger Wahrscheinlichkeit auf österreichischer Seite im Siebenjährigen Krieg gegen Preussen gekämpft haben. An ein seßhaftes Leben war er nun wohl nicht mehr zu gewöhnen. Das gefährvolle Leben eines Soldaten hatte ihm jede Furcht genommen und in ihm so den Spürsinn geschärft, um mühelos Gefahren zu entrinnen. Letztere Fähigkeit kam ihm bei seiner ständigen Flucht vor den Justizbehörden äußerst gelegen.

Reckers Heirat setzte dem unsteten Leben auch kein Ende, wie das für andere gewesene Soldaten schon mal zutraf. Vielmehr glaubte der Arbeitslose offenbar, an das große Geld auf leichtere Art zu gelangen, vergleichbar manchem heutigen Autodieb. Und in der Tat ist der Vergleich nicht abwegig, wenn man bedenkt, daß insbesondere Pferde in früheren Zeiten vergleichbare Dienste leisteten, ja für manchen zur Ausübung des Berufs geradezu unabdingbar waren.

Auf Kosten des Betriebskapitals anderer Leute suchte demnach Recker zu eigenem Reichtum zu kommen. Im Juli 1764 hört man zuerst von ihm: “gestohlen zu haben auf der weyde nächst dem dorf ubingen (Aubange) in Lottringen eine stüttin”. Anderer Natur ist die Tat vom 9. August, diesmal entwendete er “auff dem Bleich zu Körich ein stuck leinentuch von 5 ad 26 ellen”. Nach zwei Monaten Ruhe taucht er dann in der Nacht vom 1. auf den 2. Oktober 1764 auf “im dorff waltzing nächst arlon”. Hier entwendet er eine Kuh. Erst am 16. Oktober 1764 wird das

städtische Gericht aktiv, wahrscheinlich, weil erst zu diesem Zeitpunkt ein gewisser Johannes N., Schwiegersohn der Witwe Lenert Meyer aus Rollingergrund, sich verdächtig gemacht hat. Jedenfalls erhält noch am selben Tage der Gerichtsbote Thomas den Auftrag, ebendort Zeugen zu befragen, acht insgesamt. Am 24. Oktober reitet der Probsteibote Bicheler nach Rodenhoff, um weitere zwei Zeugen zu befragen. Zwei Tage später geht an den Magistratsboten der Auftrag, den Schwiegersohn der Witwe Meyer zu verhaften. Doch Thomas kommt nicht voran. Die Zeugen, die er vom 27. bis 30. Oktober befragt, geben ihm die unterschiedlichsten Auskünfte, manchmal widersprechen sich ihre Aussagen; es gelingt ihnen jedenfalls, die Boten auf falsche Spuren zu locken.



von Honoré Daumier

Thomas beginnt seine Erkundungen um 10 oder 11 Uhr nachts am 27. Oktober 1764: Vom Garten Schengen begibt er sich zum Hause Recker im Rollingergrund, das zurzeit wohl nur von Jean Meyer bewohnt wird, so sagt jedenfalls derselbe aus. Thomas ist allerdings überzeugt, die Worte: “Mach dich fort” gehört zu haben und hat das Gefühl, die Flucht Reckers ohnmächtig miterlebt zu haben. Tags darauf führt sein Weg den Boten auf die Spur des Diebes nach Kopstal und in den Baumbusch. Mit sechs Mannen und den beiden Förstern wird der ganze Wald durchkämmt, doch umsonst. Einige wollen nun wissen, Recker halte sich tagsüber im Wald, nachts zuhause auf. Am 30. Oktober ist Thomas in Strassen, um den Hirten dieses Dorfes zu befragen, dies nach einer langen Nacht, die er zu einem abermaligen miternächtlichen Besuch bei Frau Meyer genutzt hat. Die Schwiegermutter allerdings berichtet, sie habe ihren Schwiegersohn seit 14 Tagen nicht mehr gesehen.

Anfang November verlagern sich die Erkundungsfahrten nach Garnich, Elvingen und Dommeldingen.

Im Januar 1765 erscheint Thomas dann in derselben Angelegenheit wieder im Rollingergrund. Doch die Befragung der Nachbarn ergibt wenig. Nur einer meint zu wissen: “dass Er ihn Zeit letzten Donnerstag früh morgens gegen Beschluss des Morgens nicht mehr gesehen, der Welcher Ihm danach adieu gesaget... dass er ihn lange nicht Mehr sehen Werde oder gar nicht mehr...”. Offensichtlich also ist Recker gewarnt worden, und er weiß auch die Bewohner zum Schweigen zu bringen, denn dieser Zeuge gibt zu Protokoll, wie Recker ihn dazu gebracht habe, “alles in geheim zu halten”.

Zunächst scheint der Dieb daraufhin für einige Zeit wie vom Erdboden verschluckt. Erst am 14. Februar 1765 eröffnet sich für den städtischen Richter eine neue Spur: zu merkwürdig erscheint ihm das zeitliche Zusammentreffen größerer Diebstähle von Tieren und anderer Diebstähle mit der Nachricht, daß der Schwiegersohn der Witwe Leonard Meyer aus Rollingergrund kürzlich in die Reihen der unbesoldeten Wachen aufgenommen worden sei, “sans doute dans l'unique vue de s'échapper d'ultérieures poursuites...”. In der Tat, Recker gibt sich inzwischen als wandernder Hirte aus, der als solcher von Dorf zu Dorf zieht. Für ihn ist es so ein leichtes, die Tiere zu entwenden. Dem Magistrat scheint es allerdings unwahrscheinlich, daß er dies ohne Komplizen tun könne, und er verdächtigt im August den N. Degrez, der in Lothringen festgehalten wird. Diese Spur soll sich jedoch als Irrweg erweisen.

In der Zwischenzeit aber gingen Reckers Handstreichs munter weiter, z.B. als in der Nacht vom 19./20. Juli 1765 “auf der weid in einem pesch zu Gonnering ein fünfjähriger Hengst entfendet ”wurde. Einen Monat später wieder ereignete sich Ähnliches “auf der weide nächst ahn dem Dorff weyer”. Zur selben Zeit durchkämmten die Gerichtsboten wieder die Ortschaften Rollingergrund, Holzem, Garnich, Hivingen, Fingig, Küntzig und Metzsig. Durch Schaden klug geworden, gingen sie wohl etwas vorsichtiger vor, denn: “In welch obgesagten Dörfern haben wir Verdeckter Weiss nach ihm geforchet, alwo man uns keine andere nachricht geben allein dass derselbe in hiessigem Statthause schon gefangen wäre”. Weitere Nachforschungen in Sassenheim, Nieder- und Oberkerschen, Dippach und Dablem führten zum selben Resultat. Man darf sich fragen, ob Aussagen dieser Art wieder der Irreführung dienen sollten oder ob sie dem ungenügenden Wissensstand dieser Menschen entsprachen. Denn wenn auch Recker nicht im Luxemburger Stadthause im Gefängnis saß, so war er doch bereits gefangen, und zwar in Perl.

In Perl an der Mosel, das vom Erzstift Trier abhing, war in der Zwischenzeit eine dicke Akte gegen Recker angelegt worden, welche der Magistrat aus Luxemburg später anforderte. Am 21. August erreichte die Nachricht der Präsenz Reckers in Perl den Magistrat; einen Tag später erhielten 3 Männer der Trierer Maréchaussée vom Gouverneur jener Stadt den Auftrag, Recker von Perl nach Luxemburg zu führen. Und wieder einmal zeigt sich, daß die Stadt ihres Prestiges wegen bereit war, hohe Summen zu zahlen. Abgesehen nämlich von den Entschädigungen an die eigenen Beamten, bezahlte der Amtskläger dem Gouverneur in Trier 150 Gulden und 16 Stüber, um Recker nach Luxemburg überführen zu dürfen. Offenbar fürchtete der Magistrat Reckers Ausbruchskünste und ließ ihn Tag und Nacht nicht aus den Augen, wie aus der Abrechnung des “Johannes Krauss, Wachtmeister von der burgerschaft” hervorgeht: “Auf befehl des Herrn richters... commandirt worden für die wachen zu commandiren und für obsicht zu halten, alle zwey stunden sowohl bey tag als mit der nacht die prison zu fisitieren... Vom 30ten augusti biss den 25ten Septembris...”.

So lange dauerte in der Tat die Arbeit des Magistrats, der fleissig, Tag für Tag, stundenlang, fast nur noch eins kannte: die Verurteilung des Johann Recker baldmöglichst herbeizuführen. Zeugen über Zeugen aus den verschiedensten Winkeln des Landes und des Auslandes wurden herbeizitiert und vernommen. Am 24. September stand das Urteil fest: “dass der inhaftirte beklagte solle in händen des

nachrichters gestellt werden ahn die gewöhnliche executionsplatz geführet werden und aldorten, ahn hisiges hochgerichtszeichen mit dem strak Vom leben zu todt gerichtet zu werden, alwo seyn Cörper mitt einer Rutte ahngehäftet Verbleiben solle. Verwerfen inhaftiert beklagten dazu in die Verfolgskosten und in die Confiscation seyner gütter...". Bereits an dieser Stelle kann gesagt werden, daß dieser Punkt wegen 'insolvabilitgé' nichts einbrachte.

Aber das Gericht war zum Schluß gekommen, daß Recker "nicht allein seynen nahmen Verfälschet sondern auch dessewege falsche Certificate falcificirt zu haben, darneben höchst Verdächtig zu seyn, noch gestohlen und entfremdet zu haben... Pferd eines zu Eschweiler das andere zu dahlem, das dritte zu niderfehlen, das Vierte zu irrel". Man sieht: Reckers Aktionsradius war für jene Zeit gewaltig.

An dieser Stelle endet die städtische Überlieferung recht abrupt. Das scheint als Resultat langer Untersuchungen dürftig und unbefriedigend. Mehr aber geben die Rechnungsbelege nicht her. Selbst Tony Jungblut erwähnt den Fall in seinem Henkerbuch nicht. Auch François Lascombes fand den Prozess wohl nicht erwähnenswert. Und die Jahresrechnung für 1765 selbst ist merkwürdig anonym. Anzunehmen ist lediglich, dass es sich bei den Artikeln 11 bis 15 des 7. Kapitels über «Fraix de Procedere Criminelles des prisonniers etc.» handelt. Selbst wenn keine Namen genannt werden, lassen allein die Beträge darauf schliessen. Da heisst es:

**Art[icle] 11**

Au même Selon Ord[onnan]ce et quittance  
N° cy dessus 64 Cy 629 . . 6 . . “

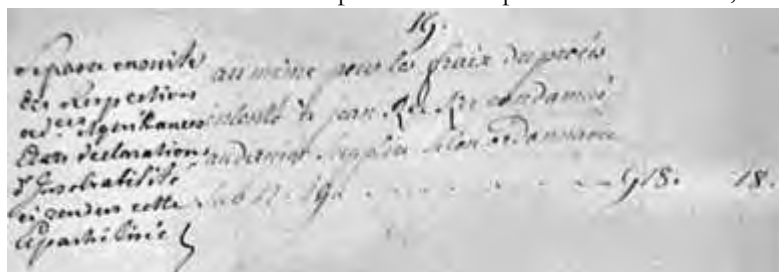
Mit au même ist der «Procureur d'office» Kleber gemeint.

**Art[icle] 12.**

à Michel Schneider pour droit  
de Prison, et fourniture aux  
prisonniers détaillées dans Son Etat  
Selon ord[onnan]ce et quitt[an]ce N° 65 Cy 42 . . 6 . . “

Michel Schneider war als Pförtner des Stadthauses auch mit der Beaufsichtigung und Verpflegung der Häftlinge beauftragt.

In Artikel 15 wird der «Maître des Hautes Oeuvres», also der Henker mit 23 Gulden und zwei Stübern entlehnt: «pour devoirs Spécifiés en Son Etat,»



... au même pour les frais du précis intenté à Jean Recker condamné au dernier supplice Selon ordonnance SUB ... [à gauche: déclaration d'insolvabilité]

Erstaunlich, dass ein derartiges Ereignis, das doch wohl bei der Hinrichtung nicht nur die dazu aufgetriebenen Bürger und manch andere Schaulustige angelockt haben wird, derart sang- und klanglos übergangen wird. Und deshalb: «Quod non est in actis, non est in mundo.» Emmel Fernand

In Luxemburg gelandet

## *Ein gewesener Soldat des Dreissigjährigen Krieges*

Fernand Emmel

Auf der Internetseite von Welt N 24 liest man: «Auf der Prager Hradschin-Burg sah man am Vormittag des 23. Mai 1618 unterhalb der Alten Schloss-Stiege zwei völlig verdreckte Männer um ihr Leben rennen. Sie schleiften einen Verwundeten mit sich. Schüsse krachten ihnen um die Ohren. Wundersamerweise überlebten die drei nicht nur den Beschuss, sondern hatten auch den vorhergehenden Fenstersturz aus 16 Meter Höhe überstanden. Ihr persönliches Glück im Unglück aber mündete in eine der größten Katastrophen der europäischen Geschichte - den 30-jährigen Krieg.» Im Jahre 2018 jährt sich das Ereignis also zum 400. Male.

Der Krieg war in Luxemburg anfangs wohl noch kein Thema. Erst später wird das Land ebenfalls in den Konflikt hineingezogen. Und mit dem Westfälischen Frieden von 1648 war noch hierzulande keine definitive Ruhe eingekehrt. Trockene Zahlen und Namen von Offizieren und Regimentern sind aber geblieben. Und sie wecken nur das Interesse Einzelner. Es sei denn, hinter den Zahlen versteckt sich etwas Unerwartetes, ein menschliches Schicksal etwa; ein Rechnungsbeleg zu den Baumeisterrechnungen der Stadt Luxemburg aus dem Jahre 1672 hat es in sich. Als bekannt voraussetzen muss man einiges, etwa zum Feuerlöschwesen in alten Zeiten. Hier nur soviel: Im 17. Jahrhundert schaffte die Stadt Luxemburg als eine der ersten Städte überhaupt eine Löschspritze an. Bis zu diesem Zeitpunkt und auch noch parallel dazu bediente man sich lederner Löscheimer. Zur Anschaffung und Ausbesserung dieser Eimer sollte das von den Neubürgern bei ihrer Aufnahme bezahlte "Eimergeld" dienen. Den städtischen Lederarbeitern, vor allem den Schustern war damit auch eine Einnahmequelle zu ihrem Lebensunterhalt gesichert.



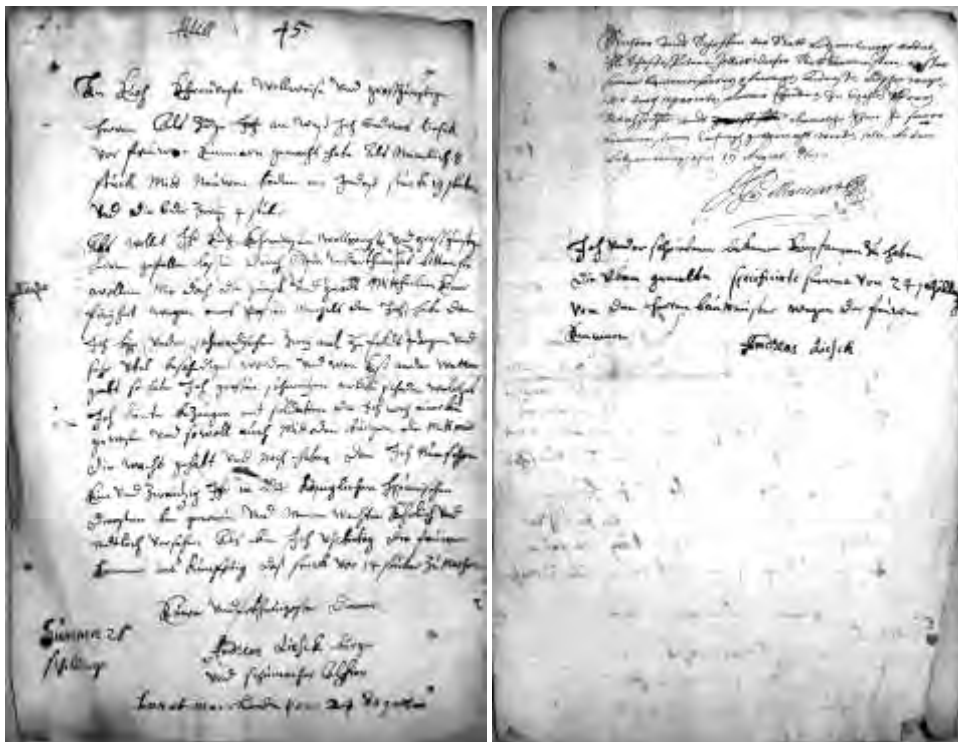
In diesem Falle hatte sich ein einstiger Soldat des grausamen Dreissigjährigen Krieges (1618 - 1648) für die Arbeiten verdingt und wurde nun beim Magistrat vorstellig, um seinen Lohn einzufordern. Dabei ist „fordern“ eigentlich nicht das richtige Verbum. Die Bitte ist im Ton so gehalten, dass sie Mitleid erregen sollte und wollte. Ob seine geschilderte Situation den Tatsachen entsprach, kann man so nicht entscheiden.

Ganz offensichtlich war der Mann sehr auf das Geld angewiesen, denn das Leben hatte ihm in mancher Hinsicht arg mitgespielt. Die Details kann man seiner Supplik an den Magistrat der Stadt entnehmen. Seine erste Rechnung von 1672 ist im städtischen Bestand nicht mehr vorhanden, wird jedoch in der Rechnung des Jahres selbst erwähnt. Schliesslich legte er auch im folgenden Jahre 1673 weitere zwei Abrechnungen vor, die nun selbstverständlich unter einer anderen Ordnungsnummer geführt werden.

So viel zum rein Administrativen.

1673 liest man daher:

It[em] andreas Liske wegen Er=  
=machten Eymern Zufolgh ordon=  
nantz vndt quittantz vom 17[ten]  
Maj 1675. sub Num[er]o [sexagesimo sex]to  
bezahlt sechs R[eichs]th[a]l[e]r vndt ein  
halben thuet  
respektiv:  
It[em] demselben andreas Liske  
Zuuolg ordonnantz vndt quittantz  
vom 16[ten] Julij 1675 sub Num[er]o  
[sexagesimo septi]mo bezahlt



Man kann sich also vorstellen, dass seine Abrechnungen im Briefkopf die Nummern 66 (sexagesimo sexto) und 67 (sexagesimo septimo) getragen haben.

Ein weiterer Hinweis, dass die Schreiben den gewohnten administrativen Weg genommen haben, sind die vom Stadtschreiber Jean-Paul Mannart aufgesetzte Zahlungsanweisung und die Quittung des Andreas Liesch.

Soweit zu den Formalien.

Man braucht sich nicht in Details zu verlieren. Ein Hinweis auf die Veröffentlichungen Alphonse Spruncks sollte genügen. Sprunck hat hier sehr viele Beispiele von der Präsenz ausländischer Soldaten in Kneipen, bei Rechtsgeschäften und anderen Vorkommnissen zusammengetragen.

Gar mancher dieser gewesenen Soldaten ließ sich einbürgern, das gewöhnlich als Folge seiner Heirat mit einer Einheimischen. Beispiele ließen sich ohne Problem im Dutzend anführen. Doch wollen wir uns auf ein Beispiel beschränken, weil wir über seine Vorgeschichte wahrscheinlich am meisten wissen. Es handelt sich um den Andreas Liesch oder Liesk, auch Liesky oder Lieske.

Als Bürger aufgenommen wurde Liesken, «ex Liebrosen In der Nieder Lautzintz», Sohn von Johann, am 28. Juli 1662.

In Luxemburg betätigte sich Liesch als Schuhmacher. Einiges zu seiner bewegten Biographie ist seiner handschriftlichen Abrechnung des Jahres 1672 zu entnehmen.

In diesem Jahr, so Liesch, war er bereits einundzwanzig Jahre in spanischen Diensten, also seit Anfang der 1650er. Erste Bezeugungen seiner Präsenz in Luxemburg gehen auf das Jahr 1654 zurück, als er seinen Sohn Martin taufen läßt. Damals bezeichnete ihn der Pfarrer von Sankt Nikolaus als Soldat des Herrn Jeauté.

Den Namen seiner Gattin erfahren wir erst zweieinhalb Jahre später bei der Taufe des Sohnes Jacob am 5. Mai 1657. Der Familienname der Mutter wird hier mit Anna Barbabra Stellinck angegeben. Wieder drei Jahre später, am 21. Februar 1660, bei der Taufe der Tochter Margaretha, ist aus Stellinck der Name Anthoine geworden. Da der Vorname nicht ändert, bleibt die Frage offen, ob es sich um dieselbe Person handelt. Am 19. Februar 1661 schließlich wurde noch der Sohn Vinand getauft.

Und nun der Wortlaut seines Begehrens:

*«An Euch Ehrenveste wollweise vnd grossgünstige // herren Als Zeige Ich an weiß  
Ich andreas liesch // vor feuwer Eimmern gemacht habe Als nemkich 8 // stück mitt  
neumen böden ein Jedeß stück 19 stüber // Vnd die beider zweij 4 stüber. // Als wollet  
Ihr Euch Ehrenwerte wollweise vnd grossgünstige // herren gefallen lassen durch Meine  
Vndertheniges bitten sie // wollen Mir doch die gunst vnd gnat mittheilen Einer //  
frejheit wegen eines grossen Mangels den Ich habe dan // Ich bin vnder schwedischen  
Zweij mal Zu feldt gezigen vnd // sehr vbel beschediget worden vnd wan Eß ander wetter  
// giebt so habe Ich grossen schmerz an den scheden welches // Ich könnte bezeugen  
mit soldatten Da Ich noch einer bin // gewesen vnd sowoll auch Mitt ander bürgern die  
mitt mir // die wacht gehabt vnd noch haben Dan Ich nun schon // Ein vnd zwantzig  
Jahr in der königlichen hispanischen // diensten bin gewesen vnd meine wachten Ehrlich  
vnd // redtlich versehen Als bin Ich vrbietig die feuwer // Eimmer ins künfftig deß  
stück vor 14 stüber Zu machen. // Euwer vnderthenister Diener // Andreas Liesck  
bürger vnd schumacher Albier»*

Ein Thema, das außerhalb unseres Forschungsbereichs liegt, ist jenes, das sich mit den schriftlichen Fähigkeiten einfacher Leute beschäftigt. Liesch zeigt jedenfalls, daß er durchaus imstande war, schriftlich seine Wünsche vorzubringen, sie mögen noch so verwirrend für unsere heutigen Begriffe geschildert sein. Die wesentlichen Punkte beziehen sich jedenfalls auf seine derzeit nicht sehr rosige Lage, welche zu einem großen Teil auf seine Vergangenheit als Soldat zurückzuführen ist. Wenn man dieser Darstellung Glauben schenken darf, dann hat wohl das Soldatenschicksal den Mann aus der fernen Niederlausitz nach Luxemburg geführt. Wie



genau es dazu kam, bleibt im Dunkeln, ist für sein Anliegen an sich auch absolut nicht von Wichtigkeit. Da wir aber nun schon über eine ansonst ungewohnt lange Darstellung verfügen, hätten wir uns noch einige weitere Details gewünscht. Etwa die, ob er hier wegen der Folgen seiner Verletzungen aus dem Dienst entlassen wurde oder selbst darum gebeten hatte. Doch, wie gesagt, es ging ihm offensichtlich weder gesundheitlich noch finanziell sehr gut. Und so versuchte er, aus seinem Handwerk soviel nur irgendwie möglich zu machen. Den Stadtmagistrat beliefern zu dürfen, schien ihm mit Sicherheit eine positive Perspektive.

Liesch stammte aus einem Gebiet, das sich, laut Brockhaus, sehr bald der Reformation angeschlossen hatte und 1623 an Kursachsen fiel. Es wäre interessant zu wissen, ob Liesch in Luxemburg oder vielleicht bereits in früheren Jahren zum katholischen Glauben übergetreten war.

Wollte man mehr zu dem nicht sehr begüterten und vom Schicksal gebeutelten früheren Soldaten wissen, müsste man sich an ausländische Archive wenden oder sie gar persönlich aufsuchen. Hier gibt es einige Fragen, welche zu allererst geklärt werden müssten. Dabei stellt das wahrscheinliche Geburtsdatum Lieskes noch das leichteste Problem dar. Da er, laut Sterbeeintrag im Register von Sankt Nikolaus am 29. März 1699 im Alter von 80 Jahren gestorben ist, müsste er um 1619 geboren sein. Der Ort ist bekanntlich angegeben. Nur, wie wir bereits ausgeführt haben, müsste zuerst ergründet werden, welcher Konfession seine Eltern angehört haben.

Und nun folgt gleich die zweite Frage: Wo wurde Lieske angeworben? Da er in schwedischen Diensten gestanden hat, wäre unsere erste Annahme, diese wahrscheinlich andere Angaben seien im schwedischen Reichsarchiv in Stockholm zu ermitteln. Dann aber stellt sich die Frage, ob hier keine sprachlichen Vorkenntnisse erfordert sind, abgesehen einmal davon, dass die verschnörkelte barocke Ausdrucksweise jener Zeit so manchen zur Aufgabe zwingt. Aber noch ein anderes Problem kommt hinzu: alle Archive fragen in diesem Fall, in welchem Regiment ein Soldat gedient hat, denn die Unterlagen wurden gewöhnlich von den Offizieren selbst geführt, und persönliche Angaben sind nur über die Regimentsregister, sofern vorhanden oder erhalten, zu ermitteln.

Etwas einfacher scheint es, zunächst jedenfalls, seine Dienstzeit in der spanischen Armee zu verfolgen. Immerhin heisst es, er sei Soldat des Herrn Jeauéné gewesen. Ob dies genügt, wäre zu überprüfen.

Sicher sind einige wichtige, aber nicht unbedingt vollständige Hinweise im Falle von Recherchen nach ehemaligen Soldaten. Im frühen 17. Jahrhundert dürfte man



auf so manche Hindernisse stossen. Im 18. allerdings hat sich die Buchführung wesentlich standardisiert und für uns vereinfacht.

Davon abgesehen ist diese Supplik einmal mehr ein Hinweis, dass nicht allein die Pfarrregister alles zum Leben eines Vorfahren hergeben. Auch Unterlagen aus dem nun auch immer besser organisierten Finanzwesen lassen interessante Funde zu.



## Nicolas Theis

E Portrait zesummegeallt vum maugi

Nicolas Theis, der Landpfarrer wie er sich selbst apostrophierte, als er nach seiner Tätigkeit als Direktor des «Institut Saint-Jean» alias «Wupp» Pfarrer in Blascheid genannt wurde. Es war im Herbst 1964, als er in das Höhendorf einzog. So schloss sich sein Lebensweg: von dem *kleinen* Dorf Binsfeld, in dem er am 3. Februar 1911 geboren wurde, bis zu dem *kleinen* Dorf Blascheid, in dem er seinen Lebensabend verbrachte, bis er am 2. August 1985 das Zeitliche segnete.

Sein Vater Alphonse Gregor Theis (geboren 1866 in Binsfeld) heiratete 1902 in Weiswampach Maria Theis (geboren 1879, eine kleine Kusine in der dritten Generation aus der Familie Leonard Theis, auch aus Binsfeld). Er bewirtschaftete einen Bauernhof, betrieb eine Brennerei, führte einen Krämerladen und noch dazu eine Wirtschaft. Er war auch längere Zeit im Gemeinderat tätig. Seine Frau Maria gebar ihm 14 Kinder, wovon 5 nicht lange überlebten. Nicolas Robert Léandre war das 8. Kind in der Reihe. Er kam im Elternhaus seiner Mutter Maria zur Welt; sein Vater, aus einem Nachbarhaus, a Frigden, hatte in das Leonard Haus eingeheiratet.

Nicolas besuchte die Primärschule bis Sommer 1924; nach dem 7. Schuljahr stellte er sich dem Aufnahmeexamen im Athenäum und lebte während seiner Studienzeit im Konvikt.

Wie so oft in einem solchen Fall, hat auch hier wohl der Pfarrer, J.P. Lampertz oder aber/auch sein Schulmeister Nimax die Eltern überzeugt, „den Neckel an de Kolléisch ze schécken“! Ganz ohne Verdienst an dieser Berufswahl ist wohl auch nicht Abbé François Theis, Universitätsprofessor und später Pfarrer in den belgischen Ortschaften Commanster und Bého.

Sein Vater Alphonse starb 1936, und seine Mutter folgte ihm 1941 ins Grab.

Manche seiner Klassenkameraden sind uns dem Namen nach bekannt, sei es dass sie Professor am Athenäum wurden, den geistlichen Beruf gewählt hatten oder im öffentlichen oder wirtschaftlichen Leben in Erscheinung traten.

Liste des élèves qui ont subi avec succès l'Examen de Passage  
de la IV<sup>e</sup> à la III<sup>e</sup> classe, à la fin de l'année scolaire 1927--1928:

1. Berchem Félix, de Dudelange;  
2. Boesen Mathias, de Stadtbredimus;

3. Borschette Pierre, de Rollingergrund;  
4. Capésius Joseph, de Fentange;

5. Dupong Henri, de Hobscheid;
6. Eicher Joseph, de Hagen;
7. Einhorn Henri, de Cracovie;
8. Elsen Richard, d'Arlon;
9. Flies Arthur, de Bettembourg;
10. Friedrich Nicolas, de Beyren;
11. Galles Adolphe, de Luxembourg;
12. Gasper Rodolphe, de Sarrebruck;
13. Geib Robert, de Luxembourg;
14. Gevelinger Alphonse, de Bertrange;
15. Goebel Eugène, de Luxembourg;
16. Gomand Georges, de Bonnevoie;
17. Grégorius Ernest, de Steinsel;
18. Hansen Alphonse, de Beyren;
19. Helminger Paul, de Kleinbettingen;
20. Hengen J. P., de Differdange;
21. Henckes René, d'Eich;
22. Hiesdorf Marcel, d'Echternach;
23. Jacoby J. P., de Kahler;
24. Jacoby Nicolas, de Rédange s/A.;

25. Jungblut Ernest, de Rémichr;
26. Kayser Henri, de Michelbuch;
27. Kieffer Marcel, de Hollerich;
28. Kirpach Joseph, de Burange;
29. Koch Guillaume, de Mersch;
30. Lamesch Marcel, d'Eich;
31. Lauterbour Camille, de Hesperange;
32. Lucius Joseph, de Clausen;
33. Maul Auguste, de Luxembourg;
34. Molitor Edouard, d'Aloi;
35. Muller Emile, de Kehlen;
36. Muller J. P., de Neudorf;
37. Muller Joseph, de Filsdorf;
38. Omes Antoine, de Mondorf;
39. Pauly René, de Bonnevoie;
40. Petit Joseph, de Luxembourg;
41. Probst Joseph, de Vianden;
42. Reuter Emile, de Luxembourg;
43. Schanen Jean, de Luxembourg;
44. Schlessler Emile, de Luxembourg;
45. Schmit Camille, de Dommeldange;
46. Schmit Guillaume, d'Oberpallen;
47. Schmit Joseph, de Pétange;
48. Schmit Robert, de Roodt s. Syr;
49. Schmit Victor, de Hostert;
50. Scholtes Eugène, de Rumelange;
51. Schræder Camille, de Schieren;
52. Theis Nicolas de Binsfeld;
53. Theves Albert, de Kleinhettingen;
54. Wîlwers Joseph, de Luxembourg;
55. Wivines Albert, de Schifflange.

## Priesterweihe

Sonntag, den 17. Juli, morgens um 8 Uhr, wird der Hochwürdigste Herr Bischof in der Kathedrale folgende Weihen erteilen:

Die heilige Priesterweihe empfangen die Alumnen des Luxemburger Priesterseminars:

**Michel Bertemes**, Keuler, Pfarrei Clerf;  
**Emil Fouch**, Leudelingen;  
**Viktor Heiderscheid**, Düdelingen;  
**Johann Heuschling**, Bettembourg;  
**Nikolaus Hoffmann**, Kalborn, Pfarrei Heinerscheid;  
**Georg Jacoby**, Pellingen;  
**René Kauthen**, Mondorf;  
**Roger Kirsch**, Syren;  
**Johann Koppes**, Canach;  
**Alphons Koz**, Remich;  
**Richard Meyers**, Mondorf;  
**Jakob Michels**, Gilsdorf;  
**Eduard Molitor**, Ahn, Pfarrei Niederdonven;  
**Joseph Schmit**, Pellingen;  
**Johann Peter Senninger**, Wellenstein;  
**Joseph Simminger**, Mondorf;  
**Nikolaus Theis**, Binsfeld, Pfarrei Holler;  
**Mathias Wenland**, Bettel, Pfarrei Fuhren;  
 außerdem **Frater Moriz Bertrand** aus dem Maristenorden.

Die hl. Diakonatsweihe empfangen:  
**Frater Andreas Barquet**;  
**Frater Joseph Kientz**;  
**Frater Joseph Litscher**,  
 alle 3 aus dem Maristenorden.

Nicolas Theis trat 1933 in das Priesterseminar ein; mit ihm taten noch 7 Mitschüler denselben Schritt: Mathias Boesen (Lycée de Jeunes Filles), Henri Dupong (Gilsdorf), Jean-Pierre Hengen (Merl), René Henkes (Berdorf), Jean-Pierre Jacoby (Hollerich), Edouard Molitor (Lycée de Garçons Esch), Joseph Schmit (Pensionnat à Diekirch),

Diesen Studiengang hatte er 1938 abgeschlossen, als er am 17. Juli die Priesterweihe in Luxemburg-Stadt empfing. Drauffelt war seine erste Wirkungsstätte: er war dort als Kaplan vom September 1938 bis zum September 1945 tätig.

Während der Nazizeit versteckte er geflüchtete Zwangsrekrutierte. Das „Kaplonshaus“ wurde als Verbindungshaus der Resistenz genutzt. Hier verkehrte unter anderen auch Raymond Petit, der sich auf der Flucht vor der Gestapo am 21. April 1942 in Berdorf erschoss. Als ruchbar wurde, dass die Wohnung des Kaplans zur anti-deutschen Aktivität genutzt wurde, kam Theis für kurze Zeit ins Grundgefängnis in Luxemburg, d.h. vom 31. August bis zum 14. September 1943. Ihm konnte aber (GottseiDank) nichts Nachteiliges nachgewiesen werden.

Theis war nun aber im Visier der Gestapo, und da er „ein rückfälliger Kleriker“ war, wurde er am 10. Juli 1944 in die Ortschaft Horhausen im Altreich strafversetzt. Mit 33 Jahren landete er also als Hilfskaplan im Hohen Westerwald in der Pfarrei Horhausen mit den Nebendörfern Güllesheim, Grube Georg, Bürdenbach, Pleckhausen, Niedersteinbach, Huf, Luchert, Krunkel und Willroth.



Nach dem Einmarsch der Amerikaner im Westerwald am 26. März suchte Theis so schnell wie möglich wieder nach Hause zu gelangen. Am 17. April verlässt er Horhausen und gelangt nach einer abenteuerlichen Tour nach Drauffelt zurück.

Im September 1945 wurde er Kaplan in Mondorf genannt, und am 1. September 1947 übernahm er als Pfarrer die Amtsgeschäfte in Kahler.

Am 1. September 1958 erhielt er die Ernennung zum Direktor des Institut Saint-Jean in Luxemburg-Belair. Er leitete mit viel Menschlichkeit und Verständnis für die Jugend das Internat, das er nach dem 1. November 1963 verließ, um Pfarrer in Blascheid, sowie später auch Pfarrverwalter in Eisenborn und Fischbach zu sein.

Im Alter von 74 Jahren verschied Abbé Nicolas Theis in einer hauptstädtischen Klinik; am 5. August fand das Begräbnis in Binsfeld statt.

Die Promotion 1930-1931

1930/1931	Victor	Berg	Employé à la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier	Luxembourg
Biel	Mathias	Stadfordémus	Professeur au Lycée de jeunes filles Luxembourg/Alumônier à l'Institut des Sourds-Muets	Luxembourg
Boesen	Joseph	Fontange	Médecin	Luxembourg
Capessius	Jean-Pierre	Holtz	Agriculteur	Wiltz
Clomes	Henn	Hobscheid	Curé	Gilsdorf
Dupong	Arthur	Bellembourg	Médecin	Bettembourg
Fliess	Robert	Luxembourg	Sous-chef de bureau au Ministère des Transports	Luxembourg
Gelb	Eugène	Luxembourg	Employé à l'Office des Domaines de guerre	Luxembourg
Goebel	Georges	Bonnevoie	Greffier à la Justice de Paix	Luxembourg
Gomand	Ernest	Steinsel	Instituteur	Luxembourg
Grégorius	Alphonse	Bayren	Actuaire à l'Office des Assurances sociales	Luxembourg
Hansen	Paul	Kleinbalingen	Commerçant	Echternach
Helminger	Jean-Pierre	Differdange	Curé	bleu
Hengen	René	Eich	Curé	Berdorf
Henkes	Joseph	Arlich	Secrétaire-adjoint au Parquet	Luxembourg
Henry	Marcel	Echternach	Médecin	Cologne
Hiesdorf	Jean-Pierre	Kahlor	Vicaire	Hollenz
Jacoby	Nicolas	Rédange-sur-Attert	Commerçant	Luxembourg
Jacoby	Eugène	Kaundorf	Agent colonial	Luxembourg
Jost	Ernes	Remich	Médecin	Congo Belge
Jungblut	Marcel	Hollenz	Professeur à l'Athénée	Esch-sur-Alzette
Kieffer	Joseph	Burange	Employé privé	Luxembourg
Kirpach	Louis	Luxembourg	Directeur de la « Saarbrücker Zeitung »	Budersberg/Dudelange
Kraff	Camille	Hesperange	Secrétaire-Trésorier de la Caisse de Prévoyance des Fonctionnaires et Employés Communaux	Saarnbruck
Lauterbour	Joseph	Clausem	Avocat-avoué/Député	Luxembourg
Lucas	Edouard	Arlin	Professeur-aumônier au Lycée de garçons	Luxembourg
Moltor	Camille	Bettembourg	Médecin-dentiste	Esch-sur-Alzette
Mortbrun	Joseph	Filsdorf	Employé privé	Luxembourg
Muller	Antoine	Mondorf-Hess-Bains	Chef de bureau aux Arbed	Luxembourg
Omes	René	Bonnevoie	Médecin-chirurgien	Luxembourg
Pauly	Joseph	Luxembourg	Artiste-peintre	Luxembourg
Pelti	Joseph	Vierend	Avocat-avoué	Junglinster
Probst	Emile	Luxembourg	Chef du personnel aux C. F. L. / avocat-avoué	Luxembourg
Rauter	Emile	Luxembourg	Médecin-dentiste	Luxembourg
Schlesser	Camille	Dammeldange	Directeur du Personnel Episcopal	Luxembourg
Schmit	Gulliauna	Oberpellen	Employé privé	USA
Schmit	Joseph	Pétange	Médecin-dentiste	Diekirch
Schmit	Victor	Hosert	Médecin-dentiste	Buermes-Aures
Schollies	Eugène	Rumelange	Vérificateur des douanes	Esch-sur-Alzette
Schroeder	Camille	Schieren	Curé	Bettembourg
Schroeder	Nicolas	Bir-sfeld	Vérificateur des douanes	Kahler
Theiss	Albert	Kleinbalingen	Médecin-dentiste	Luxembourg
Thèves	Albert	Schiffelange		Schiffelange
Vivies				

Jahrelang schrieb Nicolas Theis seine Tagebücher und veröffentlichte diese vorerst in der Monatsschrift der „Katholischen Männeraktion“, später in den drei Buchbänden: „Den Weg entlang“. Es sind zum Teil kritische Überlegungen zum Alltag in der Pfarrei Blascheid, zur Kirche im Umbruch nach dem Zweiten Vatikanischen Konzil, zu den existenziellen Ängsten des Klerus in der modernen Welt sowie zur Kirchengeschichte und Literatur. Desweiteren brachte er seine Gedanken, seine Überlegungen in vielen Artikeln zu Papier.

Seine Kriegserlebnisse hatte er schon niedergeschrieben in dem Buch „Der Luxemburger im Westerwald“.

Aber in besonderer Erinnerung bleibt Nicolas Theis als profunder Kenner des Lebens und der Gedankenwelt des englischen Kardinals John Henri Newman. Die Wertschätzung Newmans hat Theis in verschiedenen Veröffentlichungen zum Ausdruck gebracht, wie z.B. in „John Henri Newman in unserer Zeit“ oder „Newmans Philosophie der höheren Bildung“. Diese Schriften haben den Autor Theis im In- und Ausland bekannt gemacht, genau so wie die verschiedenen Newman-Kongresse, die er ins Leben rief.

-----  
**[...] Nicolas Theis war und ist Pfarrer, Landpfarrer mit ganzem Herzen.**

Aber er ist doch ein Landpfarrer eigener Prägung. Er gehört zu der früher vergleichsweise häufigen, heute aber, zumindest bei uns, immer selteneren Gattung hochgebildeter Pfarrer, die sich über die gewissenhafte Wahrnehmung ihrer pastoralen Aufgaben hinaus der Forschung, der literarischen Tätigkeit, den schönen Künsten mit Hingabe verschrieben haben. Das ganze Schaffen von Nicolas Theis zeugt von seiner Freude am Wort, am wohlgebauten, ausgefeilten Satz, an der perkutanten Formulierung, an der plastischen Darstellung. In dieser Hinsicht wetteiferte er mit einem Kreis hochbegabter Kleriker, die in den dreissiger Jahren im Luxemburger Priesterseminar zueinandergelassen hatten und dann - als geistige Elite - das Leben unserer Heimatkirche, über vierzig Jahre hinweg, jeder auf seine Art, bleibend geprägt haben. Einigen dieser markanten Priestergestalten hat Nicolas Theis ergreifende Lebensbilder gewidmet.

Weniger dürfte ein anderes Gebiet bekannt sein, auf dem unser Freund seine Feder erfolgreich betätigte. Vor Jahrzehnten hat er in unserer katholischen Tageszeitung für die Christlich-Soziale Volkspartei die ganze Wahlkampfpublizistik bestritten. Und gestritten, im besten Sinn dessen, was Polemik meint, hat er dabei ebenfalls nach Herzens Lust. Eingeweihte wollen wissen, dass der Direktor der Zeitung sich wegen eines Artikels unseres Freundes, dessen Autorschaft nicht aufgedeckt werden durfte, vor Gericht verantworten musste. Die Partei aber erzielte damals ihr mit Abstand bestes Wahlergebnis der vergangenen vierzig Jahre!

Wie Ikaros sollte auch der Neckel Theis das Fliegen lernen. Wegen eines eher geringfügigen Dissenses betreffend die Führung des „Wupp“, dem er seit einigen Jahren vorstand, wurde er kurzerhand des Amtes enthoben und in die kleine Landpfarre Blaschette versetzt, fast hätte ich gesagt verbannt.

Tags darauf begann das Feuilleton, das Theis damals für die bereits erwähnte Zeitung schrieb, mit der Frage: "Sind Sie schon mal geflogen? Ich meine nicht mit dem Flugzeug ...". Worauf er in der Zeitung Schreibverbot erhielt, sich nach Blaschette zurückzog und daran ging, sein Lebenswerk vorzubereiten.



Primärschoul: den Nicolas ass den zweete vu riets mat der grousser Fletsch ronderëm den Hals

Dieses und ähnliche Ereignisse sind natürlich nicht spurlos an Theis vorübergegangen. Sie haben sein Verhältnis zur Heimatkirche und zur kirchlichen Autorität zeitweilig schwer belastet. Es war dies ein spannungsreiches Verhältnis, reich freilich, wie der heutige Tag kundtut, auch an fruchtbaren Spannungen.

Als der Bischof damals von engherzigen Beratern gedrängt wurde, das Erscheinen des Tagebuches zu unterbinden, hatte er die weise und grosszügige Antwort: „Lassen Sie das, es ist ein notwendiges Ventil.“

Mit Freude erinnere ich mich an die Weihe des neuen Altars in Blaschette. Pfarrer Theis hatte darauf bestanden, die Weihe durch jenen Bischof vornehmen zu lassen, der ihn Jahre zuvor zum Flugpiloten befördert hatte. Zwei Tage vor dem festgesetzten Termin erkrankte der Bischof, möglicherweise unter dem Alpdruck der bevorstehenden Begegnung mit seinem alten Widersacher. Den Vorschlag des Ordinariats, einen Abt zur Altarweihe zu delegieren, lehnte Theis rundweg ab. Die Altarweihe wurde um vierzehn Tage verschoben. Sie verlief ruhig und würdig.

#### **Auszüge einer Rede seines Konfraters Mathias Schiltz**

Zwischendurch hatte Theis von der Kanzel aus seinen Pfarrkindern kundgetan: „Die Weihe des neuen Altars wird doch schon von einem Bischof vorgenommen werden; wir haben ja deren so welche!

Das Miteinander der zwei Schülerheime in der Stadt war sicherlich nicht frei von Spannungen. Waren in der „Boulette“ die Schüler des Athenäums und des „Jonge Lycée“, lebten im „Wupp“ Schüler der Cours Supérieurs, der Lehrenormalschule und eventuell der Handwerkerschule.

Ein Match zwischen beiden Internaten sollte auf dem neuen Basketballfeld auf Belair ausgetragen werden; neu weil zeitgleich das Terrain auf einem in der damaligen Zeit des Kalten Krieges gebauten Atombunker errichtet worden war. Es bedurfte allerlei Kunstgriffe, um die Erlaubnis zu diesem Event bei der Konvikts-

direktion einzuholen – die war wirklich nicht erbaut über unser Vorhaben. Schließlich wurde aber eingewilligt, und die kleine Truppe der Spieler zog nach Belair. Dort wurde sie mit einem breiten Lächeln des Direktors warmherzig empfangen. Der Chef sah sogar eine Zeitlang dem Spielgeschehen zu. Nach dem Spiel ging es in die modernen Duschräume des „Wupp“ und an den gedeckten Tisch zum Vesperbrot. Da die Überraschung: es gab „Mëtschen“ an Stelle der Brotscheiben, des Stückchen Butters und des „Jitz“. Herzlich war der Abschied mit einem eindringlichen „auf Wiedersehen“! Einige weitere Begegnungen fanden dann auch statt!

Vielen Dank an Fons Theis für die Mithilfe an der Erweiterung unserer Dokumentation!



Commission d'examen:

Joseph Wagener, conseiller du Gouvernement,

Mantemach, Wengler, Heuertz, Kass, Müller, Speller, Koppes et Schroeder.



Aus Theis' „Tagebüchern“ folgen einige Auszüge, die seine Studienzeit im Athenäum und im Konvikt beschreiben.

### Vom Athenäum

Einzug der Studenten / Luxemburg, 14. September 1960

In Stadt und Land rüstet unser studierendes Volk zum Einzug in die Hohen Schulen. Aus den Provinzstädtchen wie aus der Hauptstadt werden Rekordzahlen an Schülern und Schülerinnen gemeldet. Wer irgendwie kann, wem irgendwie die Ohren gewachsen sind, Geist gegeben ist, der zieht hinaus zum Kolléisch. „Niemand will mehr Schuster sein, jedermann ein Dichter“, klagte schon Geheimrat Goethe. Manch einer wird auf der Strecke bleiben, aber er will als Held es wenigstens versucht haben.

Wir erleben ein neues Zeitalter der Schulen, eine Blüte der Geisteskultur. Wenn das so weitergeht, wird in zwanzig Jahren der Briefträger, der Gasmann, die Zeitungsfrau mit einem lateinischen Spruch an der Haustüre vorstellig, und die Bauern in Knaphoscheid, der Arbeiter in Esch werden in gleicher Lateinmünze heimzahlen.

Wenn das so weiter geht, wird es einmal von uns heißen, was Newman über Athen und dessen Bewohner geschrieben hat: "Die Weisheit lag in der Luft. Denken war bei diesem Volk so natürlich wie Essen und Trinken, wie bei den Barbaren Rauchen und Schlafen. Sie lebten vom Intellekt."



Bis in die sechziger Jahre war die „Uniform“ im Athenäum «Kostüm, Hemd und Kravatte»





Es lockerten sich dann langsam die Kleiderregeln



Büchermarkt auf der Place d'Armes

So wird es kommen ... Im Lycée de Garçons, das einmal unsere „Industrieschule“ war, sprechen sie seit einigen Jahren waschechtes Latein. Wo sie mit Mühe und Not 600 Schüler zusammenbrachten, da melden sie augenblicklich „Complet“, mit sage und schreibe 1500 wissensdurstigen jungen Leuten. Von Diekirch, Echternach, Esch wollen wir weiter nicht reden; überall besetzt. Und wenn bei der Jahrtausendfeier unserer Stadt der neue Kolle'isch in den Merler Wiesen bezogen wird, werden wir schon gleich zum Spatentisch für ein weiteres Athenäum ansetzen dürfen, das dann im nächsten Jahrtausend fertiggestellt sein wird.

Wohin das geht? Zum Mond? Zum Ende der Welt? - Wir wollen die jungen Leute nicht entmutigen. Schon vor 30 und 300 und 3000 Jahren hat man die Frage gestellt: Was fangen wir mit all dieser Gescheitheit an? -

Und morgen ist Büchermarkt. Ich habe meinen Postkalender zur Hand genommen, ihn an allen Ecken abgesucht, ob auch dieser Markt eingetragen und für alle Interessenten vorgemerkt sei.

Ich muß unsere hochlöbliche und sonst so dienstfertige Postverwaltung einer groben Unterlassung zeihen. Da geht noch Rede von alten Märkten aus der Zeit der guten Kaiserin Maria-Theresia, wo es keine Eisenbahn, aber einen Vieh- und Krammarkt in Munshausen und Weiswampach gab. Mit den Postkutschen sind auch diese Hinterheckenmärkte verschwunden. Sie werden aber immer noch brav angeführt und weitergehalten im Postkalender.

Mit den Kleinstadtmärkten ist nicht mehr allzuviel los. Etwas Hornvieh, ein Dutzend Spanferkel. C'est tout! Von unserm „Pärdsmarkt“ auf dem Limpertsberg ist außer dem Namen geradesoviel übriggeblieben wie vom „Pärdstram“, dessen wir in diesen Tagen gedachten ...



In den fünfziger/sechziger Jahren

Schließlich bleiben noch die Herren Studenten mit ihrem Markt, der wie die Wissenschaft unsterblich ist. Sie bieten Bücher feil, kaufen und verkaufen ... die vom Vater, Großvater, von der Erbtante und den eigenen Besitz. Nicht um des Geschäftes willen, sondern aus Freude am Rummel, aus Ehrfurcht vor großer Tradition.

Auf ihrem Markt geht es hochbewegt zu. Was dieses junge Volk da an Propagandatricks vorführt, um seine Ware an den Mann oder an die ahnungslose Dame zu bringen, ist schon wert, daß wir hingehen, daß Radio und Television mit dem grossen Operationswagen vorfahren. Bei diesem Markt werde ich immer erinnert an das Treiben der Börsenmakler in Brüssel, Paris, London. So geht das Gewoge, steigen, sinken die Preise, wird Hausse und Baisse dramatisch angekündigt, und so sieht das Schlachtfeld um die Mittagsstunde aus. Du glaubst dich in eine enge orientalische Marktstraße versetzt, wirst hineingezogen, mitgerissen und weißt am Ende nicht mehr, ob du glücklicher Käufer oder selbst mit Haut und Haaren verkauft bist. –

Eigenartig, daß der Büchermarkt sich im Grunde genommen auf den altehrwürdigen Kolléisch konzentriert. Die von "Industrie" müssen sich herunterbequemen. Zu unserer Zeit war noch die "Enneschtgass" miteinbezogen. Das brachte mit sich, daß die Straße unsicher wurde, der Tramverkehr auf einige Stunden umgeleitet werden mußte ... mit Aufgebot von Polizei und Gendarmerie. Heute werden sie, die Makler, in den Hofraum eingesperrt und ausgekocht, bis es Mittag und alles vorüber ist.

Zum alten Athenäum gehört dieser Markt. Ich wette, wenn das "Palais des Etudiants" am Merler Geessekneppchen in Betrieb ist, werden unsere Studenten nach althergebrachter Sitte und alter Tradition noch immer hinaufziehen zum Markt unter der Kastanie . . . wie eh und je . . . und noch nach 1000 Jahren.

[Leider gab die Entwicklung Direktor Theis nicht Recht!]



Der Büchermarkt 1927

## Historischer Gang ins alte Museum (1949)

Das neue Museum am Fischmarkt ist also eröffnet worden im Laufe dieses sonnenbegünstigten Jahres 1949. Das Datum verdient festgehalten zu werden; denn damit ist die Prophezeiung unseres Geschichtsprofessors zunichte geworden, der mit verständlichem Augenzwinkern und kühl berechnender Prophetenmiene zu sagen pflegte: "Also, meine Herren, in 50 Jahren, wenn das neue Museum eröffnet sein wird . . ." Unser Professor, der mit den Jahrhunderten und Jahrtausenden, Namen, Daten und Königsgeschlechtern umging, den wir nie des geringsten Irrtums überführen konnten, hat sich, was dieses Zukunfts-Nationalobjekt angeht, geirrt. Um ein Halbesjahrhundert. Das neue Museum ist eröffnet -

Haben Sie noch das alte Museum gekannt? Drunten im Pfaffenthal. Im dunklen Gehäuse der alten Vaubankaserne. Ein Museum war es nicht. Eher eine staatliche Rumpelkammer oder ein historischer Nationalspeicher, in den wir nicht gerne einen Fremden hineinschauen ließen. "Etwas Geduld", hieß es immer, "bis das neue Museum eröffnet sein wird, im Jahre . . ."



Als Pennäler hatten wir das Glück, einmal in dem verwunschenen Gemäuer herumzukommen. Unser Geschichtsprofessor war damals Paul Medinger. Er lebte von der Geschichte und war im Museum daheim. Wenn wir uns irgendwie gut betragen hatten, durften wir mit einer besonderen Gunst rechnen: entweder eine Geschichte des berühmten Karl-Louis Schulmeister, Leibspion Napoleons Bonapartes, (so wie nur Paul Medinger sie erzählen und vordemonstrieren konnte), oder ein Abstecher ins Königlich-Großherzogliche Historische Museum. Was das für uns bedeutete, kann man nicht konkret ausdrücken. Eine Argonautenfahrt in ferne Welten. Wir zogen durch die Geschichte ...

Es dauerte schon immer eine geraume Weile, ehe wir unten waren. In diesen Straßen und Gassen war jede Ecke und jeder Stein ein Stück Museum, wo Paul Medinger anhielt und trotz des dichten Verkehrs ganz gewichtig und äußerst realistisch vorführte, wie hier, also hier die fremden Kriegsvölker sich der Stadt nahten und die Festungsmauern erklommen. Wir kamen endlich unten an ...



Wenn Paul Medinger im alten Museum den rostigen Schlüssel ins Torloch steckte und die alte Türe knarrend aufstieß, begann es drinnen lebendig zu werden. Die Ritter reckten sich in ihren Rüstungen und die alten Kürassiere und Husaren strafften sich in ihren bunten Uniformen und präsentierten Säbel und Hellebarden. Hier war Paul Medinger zu Hause. Hier regierte er. Was er hier erzählte, das war Geschichte, so wie sie einmal gelebt worden war. So verliefen die Turniere, so fochten die Ritter. Und wir erlebten, wie er mit wichtiger Gebärde zum Degen des nächsten Husaren griff und uns einen Degenstreich vordemonstrierte; auf ein Haar hätte er dem Nächststehenden den Kopf glatt vom Rumpfe getrennt. - Mit Paul Medinger im Museum erfuhren wir zum

ersten Mal, was Geschichte ist.

Das neue Museum ist eröffnet. Die Helme und Visiere, Rüstungen und Hellebarden, Kürassiere und Grenadiere sind heraufgeschafft worden in die Oberstadt und stehen blitzblank, nach Nummer und Name, in Reih und Glied, in den neuen Räumen. Paul Medinger ist nicht mehr da. Vieles hat er noch eigenhändig heraufgeholt. Aber die Stunde der Eröffnung hat er nicht mehr erlebt. Wenn er auch nicht, wie es hätte sein sollen, seine Ruhestatt am Fischmarkt, inmitten der alten Ritter gefunden hat, und keine Erinnerungstafel an diesen großen Historiker erinnert, so kann ich mir doch denken, daß in nächtlichen Stunden sein Geist prüfend und ordnend in den Räumen des neuen Museums umhergeht und Zwiesprache hält mit den Recken aus alten Zeiten.



Das neue Museum ist also eröffnet. - Neulich traf ich am Eingangstor zum Athenäum einen früheren Mitschüler, der heute als Professor die kommende Generation in die Geschichte der Vergangenheit einführt. Er kam eben mit seiner Klasse aus dem Museum zurück. Was ihm alles unterwegs passiert ist, und wieviele er noch heimbrachte, weiß ich nicht. Aber aus seiner nachsichtig lächelnden Miene las ich, daß er an vergangene goldene Zeiten zurückdachte. „Weißt du noch“, sagte er, „wie wir mit Paul Medinger ins alte Museum gezogen sind? Vor 25 Jahren!“

## Oktavbilder 1958

und damals die Studenten!

Ein ungeschriebenes Gesetz will es, daß die Oktave vom städtischen Kolléisch mitgefeiert werde. . . Sie steht nicht im jährlichen Studienprogramm, - aber wer ein wenig Historiker ist, weiß, daß sie mit den Studenten aus dem alten Jesuitenkolleg begonnen hat, und daß es nicht richtig weiterginge, wenn die Studenten nicht dabei wären.



Dazu gehört natürlich, daß den Prozessionen aus den vier Windrichtungen her die notwendige Aufmerksamkeit geschenkt und das Studium jedesmal unterbrochen werde, wenn sich da ein heiliger Wallfahrtszug mit Musik an der Spitze die „Enneschtgass“ heranbläst. - So war es vor 30 Jahren ... so dürfte es heute noch sein. Beim ersten Trommelwirbel schalten die vom Kolléisch auf den Prozessionsmarsch ein, und die Herren Professoren tun gut, mitzuschalten und sich freiwillig in dieses Geschick zu ergeben. . . . und sollte das Studienprogramm erst am nächsten Allerheiligentag erledigt werden. - Ist die eine vorüber, schließt sich die andere an, und die heilige Logik verlangt, daß ihr dieselbe Andacht und beim ersten Notenrutsch dasselbe Geheul vom Kolléisch her geschenkt werde.

Auf dem Oktavmarkt spazieren die Herren Studenten, die vom Kolléisch, und gegen fünf am Nachmittag die ganze lateinische Welt, die aus der Großgasse und von der Place d'Armes, und sie studieren die Physiognomie des Weltgeschehens, - das nach dem Spruch eines Weisen - eine Art fröhlichen Marktes sein soll. Wenn dann der junge Herr zu spät unter dem großen akademischen Tor anrückt, so ist es in diesen Tagen eine ausgemachte Sache, daß nicht die verspätete Tram, sondern der Oktavmarkt schuld ist ...

Da spazieren die Herren Studenten und kreuzen sich mit den Herren Professoren unterm selben Zeltdach, am Glücksspiel, im „Frankfurter Würstchen“. Und alle sind wieder jung, wie ehemals, auf dem Oktavmarkt.

Dieser Markt ist nicht nur kaufmännisches Geschehen, er steht auch mal im Zeichen hoher humanistischer Gefühle: wenn der Herr Professor hinter die Theke des Wohltätigkeitsinstituts tritt und seine Ware feilbietet. Wo solches geschieht, ist der Absatz gesichert. Am Abend kann der Schlag geschlossen werden. . . . weil „ausverkauft“ - So sind die Studenten ... auf dem Oktavmarkt.



Und wenn alle Prozessionen passiert sind, dann pilgern sie selbst. Zuerst die vom Kolléisch, selbstbewußt: sie sind auf eigenem Terrain. Es ist nur ein Sprung zur Jesuitenkirche.

Und wenn sie ohne Musik und lange Prozession sofort in Stimmung geraten, so kommt es daher, weil sie in der Kathedrale daheim sind, die Trösterin ihnen gehört und sie schon seit Jahrhunderten unter dem Schatten der hohen Schirmfrau stehen...

Wenn sie dann ausrücken und heimgehen sollen, dann gehen sie noch nicht, denn die vom "Limpertsberg" sind unterwegs auf Pilgerfahrt und rücken mit der Blechmusik heran ... in aller Andacht ... bis sie am Kolléischtor ankommen. - Dann geht die Welt unter, und die Mauern von Jericho wackeln ob dem Geheul derer vom Kolléisch, die ein grausames Spalier

spannen und nicht locker lassen, bis die von der Konkurrenz in den schützenden Hallen des Domes verschwunden sind.

So war es vor 30 Jahren ... so könnte es heute noch sein. - Die Madonna aber wird ein gütiges Nachsehen und ein himmlisches Lächeln haben für dieses jugendliche Volk, das ihr seit Jahrhunderten gehört ... die Studenten.

**21. Mai** — In der Hauptstadt streikt unser studentisches Volk. Es zieht in hellen Scharen auf dem Paradeplatz und vor dem Parlament auf, fordert Selbstbestimmung, Mitspracherecht und träumt von neuen Zeiten. Als ich um zehn Uhr „auf dem Feldgen“ vor meine Klasse treten sollte, war die Stätte leergebrannt. Ingeheim hatte ich mich der trügerischen Hoffnung hingegeben, daß die jungen Damen aus Anhänglichkeit und Liebe zu ihrem Englischlehrer antreten würden. Sie waren ausgeflogen, allesamt ... und zogen schon hinter ihren Spruchbändern den städtischen Boulevard hinauf. — Eine Weile setzte ich mich ans Pult hin und dachte nach über die Veränderung der Zeiten, den Wechsel der Dinge in der Welt und überlegte, ob ich vor vierzig Jahren, als wir ein turbulentes Studentenvolk in der Stadt waren, nicht auch mitgezogen wäre sogar hinter einer roten Fahne.

Seitdem sind die Jahre dahingegangen, das Leben ist über uns gekommen und wir sind Menschen geworden, die sich in der neuen Welt nicht mehr zurechtfinden. Schon gelegentlich einer Diskussion über die neue Schulreform sagte mir ein lieber Freund aus dem Lehrkorps meiner Sekundarschule rundheraus, ich sei ein rückständiger, hoffnungsloser Reaktionär. Das war eine Bombe! Eine bittere Botschaft! Wenn jemand mir das vor vierzig Jahren prophezeit hätte! Aber vielleicht ist es so



und vermögen wir nichts dagegen. Die Frage ist nur, ob wir es beizeiten erkennen und wissen, wann wir von der Bühne abtreten sollen.



### Examen fürs Leben - 22. Juni 1961

Über die vornehmen Boulevards unserer Hauptstadt marschieren mit grünen Schreibmappen unterm Arm . . . unsere Herren Studenten. Wir müssen hinzufügen, einerseits aus Anstand, andererseits weil das wirklich so ist und immer noch mehr sein wird ... unsere Studentinnen.

Sie treten an zum Examen. Die einen tun ganz sorglos. Bloße Formalität. Sie haben die Sache unter Dach und müssen nur noch eine Musterprobe ablegen. Den andern schlägt unterm grünen Schreibbogen ein unruhig Herz. Es soll auch mal schief gegangen sein. Wen's trifft, den hat's, und das Schicksal ist unberechenbar.

In vierzehn Tagen wird das Resultat verkündet, das offizielle Schriftstück ausgehändigt. Sie sind gebacken fürs Leben. Die vom Limpertsberg werden als „kapabel“, die vom Kolle'isch als „reif“ für höhere Geschicke erklärt.

Was dann kommt, ist das Leben, wo es manchmal anders geht als man gedacht hatte. Uns ist das gesagt worden, als wir vor dreißig Jahren mit dem Schriftstück in der Hand lärmend davonzogen.

Wir wollen es heute weitersagen . . . diese simple Weisheit der neuen Jugend mit auf den Weg geben. Denn sie ist Wahrheit. - Es ist manches anders gekommen, es hat uns um die Ohren gepfiffen und gedonnert. Wohl dem, der neben Latein und Rechenkunst noch über etwas Mutterwitz und Zivilcourage verfügte! Der Freibrief von damals liegt in der alten Schublade. Wie eine wertlose Aktie! Aber ohne ihn ... wäre der Zug überhaupt nicht abgefahren.

Wie dem auch sei und was auch kommen mag: Wir wünschen gute Fahrt ... euch jungen Herren und Damen!

In diesen Tagen wurde ich erneut daran erinnert, als mir beim Aufräumen mei-nes Schreibtisches ein Kärtchen von Joseph Reckinger in die Hand fiel, das er kurz vor Weihnachten 1960 aus seinem Ferienort in Tirol geschickt hatte. Wir hatten zwei Jahre vorher gemeinsame Ferientage dort verlebt und trugen am selben Anlie-gen, das damals als revolutionäre Neuerung galt und nicht offen diskutiert werden durfte: wir wollten daheim statt des langen Talars unsern Clergyman-Anzug tragen. Unser Direktor, der sein geistliches Kleid gewiß in Ehren trug, war direkt begeistert von dieser Zukunftsvision und bat mich, zu Hause etwas zu unternehmen. Es sollte eine Pioniertat sein ... und ich war für solche Experimente immer zu haben. In den Adventswochen hatte ich ihm von der Entwicklung der Dinge berichtet, von den zu erwartenden Hindernissen und, in Anbetracht des nicht geringen Skandals, von der Notwendigkeit, uns die kräftige Hilfe eines gewissen heiligen Papstes zu sichern.- Daraufhin die Antwort in der Weihnachtswoche: „Sei meiner begeisterten Teilnah-me an der Heiligen-Papst-Leo-Clergyman-Novene versichert.“ Er betete, sang Davids Hilfepsalmen, und hier zu Hause waren wir nicht untätig. Als dann am 18. Januar 1961 Direktor Reckinger im braunen Anzug heimkam und sich im selben Dress nach Mondorf begab, war für mich die Stunde gekommen, den Rubikon zu überschreiten. Solche Schritte waren damals heroisch, wer manches nicht persön-lich erlebt hat, glaubt es nicht. Ich wurde jenseits des Ufers etwas unsanft ange-packt, geschüttelt, zur Ordnung gerufen ... und was dann noch geschah, ist bereits schöne Legende. Am 1. Fastensonntag waren die Würfel gefallen; es stand feierlich im offiziellen Blatt, und die Luxemburger Schneider waren auf Monate mit Maßar-beit eingedeckt. Das alles ist lange her. Seitdem ist manches geschehen. Wir ziehen schon in Lederjacken und farbigen Krawatten auf.

### **Scheiterhaufen (1961)**

Im Hof unseres altehrwürdigen Jesuitenkollegs in Luxemburg hat es dieser Tage Feuer gegeben, einen bedeutungsvollen Brand.

Da wurde der traditionelle Büchermarkt abgehalten ... wie eh und je zu Beginn des neuen Schuljahres und womöglich noch im nächsten Jahrtausend. Dieselbe frohbewegte Jugend, die unter den vergnügten Augen ihrer Herren Professoren lärmend die alte Buchware zu Markte trug. Heute tun sie es mit Mikrophon und Lautsprecher und anderen Hilfsmitteln moderner Technik. Sonst aber ist es noch der alte Büchermarkt.

Neu war der Scheiterhaufen... Was nicht an den Mann gekommen war und nicht einmal um den geringsten Batzen Geld hatte losgeschlagen werden können ... ob Latein oder Rechenwissenschaft, ob Philosophie, Moral, Religion ... wurde wie der Kehricht zusammengetragen und einfachhin angezündet. Diese Operation wurde nicht wie früher den städtischen Straßenkehrern überlassen. Sie besorgten selber das Geschäft und führten um die zu Asche gehende Weisheit der Jahrtausende herum einen Freudentanz auf.

Was da geschah . . . mußte nicht unbedingt als düsteres Vorzeichen für die nähere und entferntere Zukunft angesehen werden. Keine öffentliche Gewalt hat eingegrif-

fen. Trotzdem hatte diese "Zeremonie" ihre tiefere Bedeutung. Diese Jugend will mit dem alten Hausrat aufräumen, sie steht für eine neue Zeit und ist gesinnt, nicht in alte Zwangsjacken zu steigen, sondern ihren Tagen die eigene Form zu geben.



Auch einige Bibeln und höhere Religionsbücher gingen in Flammen auf ... Keiner versuchte sie zu retten und mithinüber zu nehmen in den neuen Tag ... in der Überzeugung, daß hier nicht nur hohe Kulturwerte drangegeben, sondern vielleicht auch ein Stück religiösen Glaubens über Bord geworfen wurde.

Diese Jugend verlangt nach Neuem, auch im Religiösen. Wer auf ausgetretenen Pfaden zu ihnen daherkommt, wird ihnen wohl kaum begegnen. Wer noch immer die Sprache des Mittelalters spricht und im Namen der Tradition glaubt, die Zeiten der Krinoline weiterführen zu dürfen, wird über kurz oder lang einsam auf dem Markte stehen.

Die Zeiten ändern, die Menschen gehen weiter ... mit eigenem Tritt und neuem Schnitt. Das gilt auch für die Heranführung der religiösen Welt an diese neuen Menschen ... ob im Elternhaus, in der Schule, im Verein, auf der Straße oder anderswo. Wer an sie herankommen will, muß schon Scheiterhaufen anzünden und sich zur neuen Welt bekennen, denn auch sie ist von Gott geschaffen und gesegnet.





## Neckel Theis

Marcel Engel

Kurios, hab ich gedacht, wieder ein Luxemburger Buch mit einem so verträumten Titel: Kindheitsidylle wohl, Heckenweg und Ziegenrain, Landwoul und Tröstein-samkeit. - Den Autor kennst du doch: Nicolas Theis!

Der ist Pfarrer irgendwo in Hinterwald, aber der schreibt nicht so biedermeierlich, dieser verschmitzt trotzige Geist mit der Kinderseele. Hm, kein bischöfliches Imprimatur, doch die Paulusoffizin bürgt für Orthodoxie.

Er ist also den Pfarrweg entlang getrappelt ... Der Neckel Theis aus dem hohen Oesling ... (Er liebt in seinem Buch die Auslassungspunkte. Sie markieren eine stokkende Verlegenheit, ein schelmisches Augenzwinkern, eine sanfte Bescheidenheit, eine stille Bitte um Mitverständnis. Hier bedeuten sie, daß die Zeit einen Augenblick stillsteht und daß die Erinnerung im Fluß der Vergangenheit schwimmt.

Damals im Konvikt hatte Neckel Theis schon frühzeitig seine erste Berufung erfahren: die Liebe zur englischen Sprache. Er übte die bizarren Laute mit Verzückung, in den verlockendsten Spielpausen memorierte er hartnäckig unter den Kastanienbäumen lange Listen von Vokabeln, er verachtete, was nicht angelsächsisch war. Kein Wunder, daß er später, als die zweite Berufung ihn weckte, sich mit Haut und Haaren in die Welt des Kardinals Newman versenkte. Bemerkenswert ist, was er später über Newman geschrieben. Von wirkungsvoller Einfachheit und rührender Schönheit ist der „Littlemore Sermon“, den der Luxemburger Pfarrer im Jahre 1966 beim Oxford Newman Symposium auf der englischen Kanzel halten durfte.

Als Gymnasiast entsprach er durchaus nicht dem üblichen Bild des Ardenner Eichenstrunks. Er war kein Kraftprotz, schmalgesichtig, zartnervig, von sprudelnder Geistigkeit, mittelsam, liebenswürdig, bisweilen vielleicht etwas eigenbrötlerisch und verstockt. Wie wir alle Bauernkinder trug er über schwarzgestrickten Strümpfen breite Kniehosen, die bis in die Waden reichten, aus grauem haltbarem Stoff von einem Dorfmeister nach Augenmaß zusammengeschnitten.

Lange, lange Zeit sah ich den freundlichen Ardennerjungen nicht mehr, der Landpfarrer geworden war. Da erschien das Buch, das ich in einem Nu las. Es ist in rechtschaffenem Deutsch geschrieben. Es strahlt Geistigkeit aus. Neckel Theis ist ein ganzer Kerl geblieben.

Vor allem ist er ein Mann, der sich noch Gedanken macht. Er neigt den Kopf nicht frömmelnd zur Seite. Er gibt sich keine Heiligenallüren. Er spielt nicht den Richter des Jüngsten Gerichts. Er lebt in der Welt, lächelnd, leidend, mitunter zornig. Wie wunderbar, daß er noch an das Gebet glaubt. Freilich beten heutzutage noch manche Leute: die Eigensüchtigen und Abergläubischen und Handelstüchtigen. Aber er betet aus geistigem Herzensdrang, weil er einen übermächtigen Glauben hat. Zwar ist es nicht der Glaube dessen, der nicht nachdenkt und sich an die narrensicheren Perlen des Rosenkranzes klammert. Auch der verschlagene Odysseus betete innig in seiner Meerwüstenei. Er glaubte noch an Götter, böse und gute. Er überlebte kraft der Athena.

### **Katholische Aktion**

Da Seelsorge die Hauptaufgabe des Landpfarrers ist, nehmen die priesterlichen Anliegen im Buch von Nicolas Theis den breitesten Raum ein. Da gibt es sogar in gepflegtem Französisch eine hübsche Replik „De la prédication“ an einen naseweisen Kritiker, der das niedrige Niveau der luxemburgischen Sonntagspredigt bedauerte. Im allgemeinen liebt Pfarrer Theis den rhetorischen Schwung und die große Geste nicht. Er ist eher Feuilletonist. Der gedämpfte Ton, plaudernde Vertraulichkeit, die rasche Anspielung, die feinsinnig flüchtige Bemerkung, das ist seine Sache.

Durch die Fülle dieses Buches, dessen Stücke auf den ersten Blick etwas kunterbunt zusammengewürfelt scheinen, zieht sich eine ordnende Linie, die die Lebensbahn des Autors zeichnet. So wird das Buch mit seinen verschlungenen Pfaden zu einem Memoirenwerk des äußeren und inneren Schicksalsweges. Zugleich ist es ein Buch der dankbaren Erinnerung, Schulerlebnisse, Heimat, Begegnung mit bedeutenden Menschen. Es ist seltsam, daß über diesem Rückblick eine so läuternde Verklärung liegt. Kaum eine Spur von Verbitterung, Zorn, Verzweiflung.

Da man seine geistigen Weggefährten selber wählt, stellt sich gerne eine gewisse Familienähnlichkeit ein. Es ist leicht zu erraten, weshalb Pfarrer Theis sich hingezogen fühlt zu Newman und Abbé Bremond, zu dem frei denkenden Eifeler Landpfarrer Dr. Lotos, dessen Weg den seinen eigenartig vordeutet, zu dem sozialen Apostel und effektvollen Journalisten Dr. Carl Sonnenschein, zu dem abseitig kühlen Assyriologen Prof. N. Schneider. Aber daß er mit fast expressionistischer Verzückung den früheren Konviktsdirektor Friedrich Mack feiert, wirkt befremdend. Das war doch ein ganz anderer Menschenschlag. Das war ein unverträglicher Kämpfer der alten *Ecclesia triumphans et militans*, ein herrischer Seelenvergewaltiger, ein kommandierender Oberst, ein zerschmetternder Propagandist. Freilich war er ein großer Meister der geistlichen Beredsamkeit. Aber diese schreckliche Predigtlust der christlichen Kirche! Welcher selbstdenkende Jüngling mit einigermaßen stolzem Persönlichkeitsgefühl verträgt es, daß ihm tagaus tagein an die Ohren getrommelt wird, und wäre es mit der allerchristlichsten Botschaft? Direktor Mack kam „aus dem Luxemburger Kulturkampf.“ Er predigte immer „Neugeburt - Aktivismus - Katholische Aktion“. Sollten diese gefährlichen Vokabeln nicht endgültig verfemt sein? Die Zeiten der streitbaren, herrschsüchtigen, machtgierigen Kirche sind vorbei. Die besten Geistlichen ziehen sich heute aus den anröchigen Welthändeln heraus.

Pfarrer Theis atmet auch schon in der Luft der neuen Kirche. Sein „Tagebuch eines Landpfarrers“ gibt davon Zeugnis. Zwar spielt er auf Georges Bernanos an, doch will er keine literarische Leistung, keine Gestaltung eines persönlichen Priester-

schicksals. Die einzelnen Folgen erscheinen in einem Pastoralblatt. Die Blickrichtung in die Zukunft der Kirche ist allgemein, abwägend, kritisch. Die in diesem Buch gesammelten Ausschnitte sind zaghaft und betulich ausgewählt. Es ist noch nicht an der Zeit, daß der sogenannte Laie ernsthaft in eine synodale Diskussion miteinbezogen wird.

### **Krieg**

Im Juli 1944 wurde Pfarrer Theis in ein Dorf im Westerwald versetzt. Das war ein eigenartiger Fall. Pfarrerversetzungen waren sehr selten. Sie versprachen kaum politischen Effekt. Es scheint in den Sternen geschrieben zu sein, daß dieser Pfarrer keinen Allerweg geht. Die exponierte Lage zieht ihn heimlich an. Dort findet er mächtige Lebenserfahrung und starke Selbstbewahrung.

Sein Tagebuch aus dem Westerwald „Fünf vor zwölf“ ist ein bewegtes Stück Zeitgeschichte. Statt schlechte Romane, philosophische Ergüsse oder sonstige Elukubrute sollten die Luxemburger Federleute uns solch authentische Dokumente vorlegen. Das ist eine erregende Mischung von geschichtlicher Faktizität und menschlicher Lebensechtheit. Es wäre zu wünschen, daß der Westerwälder in seiner Blascheider Muße - es findem wohl nicht alle Tage Newman-Kongresse statt - auch seine Erinnerungen aus der Luxemburger Kriegszeit zusammenstellt. Einen löblichen Anfang hat er schon gemacht mit den starken Nachrufen an die jugendlichen Resistenzler Raymond Petit und Aloyse Kremer. Es ist jammerschade, daß der so begabte Wöllem Weis, der in der Idylle des ländlichen Gotteswinkels Prächtiges geleistet hat, vor der großen Aufgabe versagte, die menschliche Chronik des Grundgefängnisses, dessen Pfarrer er im Kriege war, zu schreiben. Vielleicht schlug der Schrecken dem still besinnlichen Menschen die Feder aus der Hand.

Im letzten Krieg sind wir erst wahre Luxemburger geworden. Vorher sind wir all die Zeit ziemlich ratlose, aus dem Fremdherrendienst kaum entlassene Leute gewesen. Wir suchten ziemlich täppisch nach der eigenen Identität. Wir haben sie erst in der Folterung gefunden. Freilich bleibt unsere Selbstfindung verbunden mit dem deutschen Schreckbild. Wenn heute junge Luxemburger, die hochgesinnt für Europa und Völkerverbrüderung schwärmen, uns eine Lektion erteilen wollen, indem sie sagen, es müsse ein Strich gezogen werden unter die Vergangenheit, mit der Luxemburger Passion dürften die deutschen Greuel nicht mehr angerührt werden, so stehen wir sprachlos vor soviel idealistischer Torheit. Ein dauerhaftes Gebilde kann nur auf der Wahrheit beruhen. Die Zukunft hat immer noch Wurzeln in der Vergangenheit. Sollen wir uns selbst verleugnen, um den Deutschen die schöne Rolle zuzuspielen?

Saint Jean op Belair



Man lese die Westerwaldaufzeichnungen von Nicolas Theis! Nirgends verhehlt er die Wahrheit. Er schildert das Leid, das Deutsche brachten. Doch nirgends Haß oder Ressentiment. Nur lautere Gesinnung, Hilfsbereitschaft, menschliche Solidarität. Hier schon, mitten in den Zuckungen des Kriegsendes, bekundet sich echt europäische Gesinnung. In der Tat und nicht in der Schönrederei.

-----  
Marcel Engel hat 1932, also ein Jahr nach Neckel Theis, sein Abgangsexamen am Athenäum gemacht. Die beiden waren zusammen im Konvikt; sie kannten sich also sehr gut!



Das Theis-Haus in Binsfeld

-----  
[...] Heng burst into the kitchen. "I have just had an idea!" he exclaimed. "I am going to take you to see a little curé I know in a village outside the city - I've just rung him up and told him we'll be with him in an hour's time!"

"But, Heng," I began, "supper . . ."

"Put it in a bag, we'll eat it as we drive!" replied Heng.

Ten minutes later we were driving along die Route d'Arlon eating bread and cheese!

We drove on down dark narrow lanes till we arrived at the small village of Kahler, where we stopped at a tall house hidden by shrubs and railings. A curé with a heavy, serious face and glasses opened the door. Heng introduced him as Father Nicholas Theis.

"Come in! Come in!" he said, shaking us by the hand. It was years since he and Heng had met.

Seated round the table in his austere living-room with its linoleum-covered floor, conversation ranged around things in general - the good weather, his sister who cooked for him, the Octave Procession - "We left Kahler at about four in the morning," he said, "and joined with our neighbours in the next village. There were about 250 of us walking altogether with our Music Band. Some of my oldest parishioners must have walked nearly seventy times to the city for the Procession!"

There was nothing in the conversation to indicate that he was in any way different from any other village curé, yet I knew there must be some good reason why Heng had rushed me right out here to see him. As he talked I studied his face intently, searching for an answer.

As a young student Nicholas Theis had studied philosophy and theology in England - and there he had published his first articles on Cardinal Newman.

"I had never written anything before," he said. "I nearly came shipwreck on my faith when a student - and Newman saved me with his wide views." As he said the name "Newman", his heavy serious face suddenly lightened and glowed with fervour - and I knew that I had found the answer.

He got up and went across to a wall hung with pictures. I noticed now that they were all something to do with Newman - and that there was a bust of him standing in the corner of the room.

"Look," he said, "here is the view of Newman's rooms at Oriel College; here is the facsimile of his famous hymn, lead «Kindly Light»; this is Littlemore where he lived the last years of his life as an Anglican; here in this church he gave his last sermon for the Anglican Church before he turned to Rome. And here "- he paused for a long moment - "here is his grave - the great Newman!"

He opened the glass bookcase and I saw that it was full of books on philosophy, but that several shelves were entirely books by, or on, Newman, many of them first editions.

"I once spent a whole fortnight haunting the second-hand bookshops in Oxford," he said. "I have now everything he ever wrote - it has become just a passion for me!"

"Now I am working on another philosophical thesis. I have had bad health for many years and so I have been kept in this same village, but I am grateful. Were it not for this, which has meant some leisure time, I could not have worked with my philosophy and my books."

He spoke very slowly in English, stopping now and again to search for exactly the right word.

I watched his earnest face, heard the fervour in his voice. Strange, I thought, to come upon one of those «burning classical scholars» hidden away in this little Luxembourg village.

"Do tell me something about your village," I said a little later, "have you many parishioners?"

"About two hundred," he answered. "Every day I say here two Masses, and there come between seventy and eighty of my people. Twice a year I give them a sermon in Lëtzebuergesch, and on national holidays also, but for the rest it is in German. But before I came here I was Vicar at Mondorf - and there I preached always in French," he added a little wistfully.

I asked him how he got on during the war.

"Well, I was twice caught hiding refugees, and was deported and sentenced to death by the Germans," he answered, "but luckily I fell ill with jaundice - and my liver saved me!"

"How do you get about your parish?" I asked. "Do you have a car or a bicycle?"

"Neither," he replied. "I am one of about twenty curés who must walk! Sometimes it is half an hour's walk to visit one parishioner. This year in my village



we had a rather exceptional thing - five funerals in five months! A funeral is a great occasion in a Luxembourg village, you know. Work stops in the fields, and even those who do not come to church on Sunday come and give some small coins. Afterwards everyone is going to the café for the funeral dinner.”

I asked him whether Kahler was a prosperous village.

“Ah, that is what you call a sad point,” he answered. “Some thirty years ago there were in this village school about forty children - mostly of poor peasants. Today, Kahler is a rich village - I think that in these last three years at least twelve of my labouring peasants have bought tractors and cars worth three million francs! Yet in my school there are today, at the highest point, only a dozen children. And I think that in three or four years' time there will be only half-a-dozen.

My people tell me, “But Father, it is more comfortable to buy a car or a tractor. We have but to give it oil and petrol, and when it is at rest it doesn't trouble us any more, but children are always weeping and making noise.”

“So now they are satisfied with only one child and there are no more big families. That is how it is in nearly all the houses of my parish - and I think it is becoming a general feature in all our country. Until the seventeenth century the population of Luxembourg were mostly peasants with big farms, of some 120 hectares, and big families to work them. Now my peasants have small farms of thirty hectares; they have a tractor and twelve or twenty cows; they are not heavily taxed, and they have good subsidies. But the trouble is you can't distinguish them any more from the rich steel workers of the south! They go into the city to the cinema in their Plymouth cars; they don't cling any more to the soil or to rural things; they stay at home less and less. Their great concern now is to make money and go out and behave like the rich people they see in the city - and I can do less and less for them.

They go to the city now to get married. They leave the village early in the morning, go afterwards to a café in town and to the cinema, and return in the evening. They are baptized in the city because the mothers go to have their babies in the Maternity Home. My people even die in hospitals in the city now - and so I can no longer bury them!

You may say I am a sad prophet, but I tell you that in fifty years' time there will be only a dozen people in this village - the old uncles and me!

«Father,» they'll say, «do stay with us so that the last of us can have a Christian funeral!»

And then I'll die myself, and one sad day someone will come here and find only some twenty tractors, and nothing else - so finis Kahler! This picture is not too dark. The population of Luxembourg is increasing - but old Luxembourg is dying out.

Ah, I am talking too much,” he said apologetically – “but it is all true, you know,” he added sadly. “But now, before you go, will you do something for me?”



He got up and went across to a picture on the wall which showed Newman, in flowing black robes, striding along Oriel Lane. Underneath it was a quotation from Newman's own writing.

“Will you read this aloud for me in your lovely English,” he said. “Will you read it aloud very slowly. To me Newman's prose is like music!”

I read the passage aloud for him, lingering over it because it was beautiful.

There was a long pause when I had finished. Then Nicholas Theis gave a deep sigh. “Ah,” he said, “if only I could read it like that - if only I could!”

It was getting on for midnight before we again headed for Luxembourg city.

Auszug aus «Attic in Luxembourg» von Berry Miles.

Die Australierin Berry Miles erkundschafte unser Land in den 50 ziger Jahren. Während ihres Aufenthalts wohnte sie in einem Mansardenzimmer, das Henri Koch-Kent (Heng in dem Artikel) ihr zur Verfügung stellte.

-----  
Fünf Newman Kongresse organisierte Nicolas Theis in Luxemburg, und zwar 1956, 1961, 1964, 1970 und 1981.



1981: Teilnehmer des Kongresses neben der Blaschender Kirche

Die Verdienste von Abbé Theis an der Newman-Forschung wurden international anerkannt und auch gewürdigt. Schon sehr früh hatte Theis durch den Pascal- und Newman-Forscher Matthias Laros, den er als junger Student im August 1934 in seinem Eifeler Pfarrhaus besuchte, den Weg zu Newman gefunden. Verschiedene Studienreisen nach den Wirkstätten von John Henry Newman halfen ihm, das Wesen und die Philosophie von dem späteren Kardinal zu ergründen. Die Begeisterung fand ihren Ausdruck in dem Versuch, alle an Newman Interessierte zusammen zu bringen.

Selbst hatte Theis verschiedentlich Artikel über den von der anglikanischen Lehre zur römisch-katholischen Kirche Übergetretenen geschrieben. Auch sind besonders die Bücher: «Zum Ursprung und zur Geschichte der Internationalen Newman-Kongresse» und «John Henry Newman in unserer Zeit» zu erwähnen, die Theis weit über die Grenzen als profunden Kenner auswies.

So wundert es nicht, dass die Theologische Fakultät der Albert-Ludwigs-Universität Freiburg im Breisgau folgende Einladung an den Pfarrer in Blascheid sandte:





De 5. Juli 1944 gouf en heemlech gewarnt an et gouf him matgedeelt, datt d'Häre vun der Gestapo sech nees eng Kéier besonnesch fir hien intresséieren déiten. Kuerz dono huet en sech missen an der Villa Pauly mellen.

E wor ugeklot, enger duerch an duerch däitschfeindlecher Sipp unzegehéieren, e wir no séngem Obenthalt am Gronn nees réckfällig gin an en hätt sech als ganz onverbesserelech gewisen. Fir sech ower eventuell dach nach ze besseren, gouf en zur Strof an Däitschland geschéckt. Esou huet en den 10. Juli 1944 misse séng Hemecht verlossen an e krut gesot, d'Gestapo vu Kueblenz géif sech weider em e këmmere an en och am A behalen.

*De Primiziant 1938*

Zu Tréier as de Kaploun Theis gleich an d'Generol-Vikariat gaang an e gouf an eng gréisser Por an de Westerwald geschéckt. Hei zu Horhausen am Westerwald huet en dee kranke Paschtouer ersat an en hat eng Por vun zéng Dierfer ze verwalten. Gehollef huet him e jonke Geeschlechen aus dem Duerf, de Josef Höffner, haut Kardinol zu Köln.

Horhausen as de 26. März 1945 vun den Amerikaner befreit gin an de 17. Abrëll huet de Kaploun Theis sech op de Wee no heem gemaat. D'Geschicht vu séngem Obenthalt am Westerwald a vu sénger Rees no Heem kann een a séngem Buch «Fünf vor Zwölf» noliesen.

Den 1. September 1945 koum de Kaploun Nic Theis no Munnerëf a vun do den 1. September 1947 als Paschtouer no Koler. Hei as e bliwwe bis den 1. September 1958. Deen Dag koum en als Direkter an den Institut Saint-Jean um Belair, an der Stodente-Sprooch «de Wupp». Direkter am Saint-Jean wor e bis de 17. November 1963 a vun deem Dag u wor e Paschtouer zu Blaschent. Nieft Blaschent huet en sech och nach em Esebuer a Fëschbech gekëmmert.

Den Heir Theis huet sech vill mam englesche Kardinol John-Henry Newman beschäftegt an e wor e Spezialist op deem Gebitt. Wéinst sénge Verdéngschter em de grouse Kardinol gouf en den 29. Juni 1984 Éiren-Dokter vun der Universitët vu Freibuerg am Breisgau.

Den Här Theis as den 2. August 1985 an der Klinik an der Stad gestuerwen an e gouf de 5. August zu Bënzelt begruewen.

Well en haut nët méi ënnert eis as, brénge mer hei en Artikel aus sénger Fieder aus dem Jor 1946. Dee selwechten Artikel kann een och als Virwuert am Professor Edouard Molitor sénger Biographie vum Chanoine Dr. Frédéric Mack aus dem Jor 1958 noliesen.

No 40 Jor as en nach ëmmer aktuell an e soll hei nach eng Kéier bruecht gin als Noruff op den Här Chanoine Dr. Frédéric Mack an op den Här Paschtouer an Direkter Nicolas Theis.

René MULLER

## Gesichter aus dem Athenee



Marie Colleaux



Emile Thiry



Loll Thys



Joanne Goebbels



Line Jovanovic



Jos Wagener



Norbert Thill



Nancy Janssen